











L'ESPRIT

DE

**SAINTE THÉRÈSE.**

ESTABLISHED

THE NATIONAL ARCHIVES

L'ESPRIT  
DE  
**SAINTE THÉRÈSE,**

RECUEILLI

DE SES ŒUVRES ET DE SES LETTRES,  
AVEC SES OPUSCULES.

OUVRAGE ÉGALEMENT UTILE AUX PERSONNES RÉGULIÈRES  
ET SÉCULIÈRES QUI ASPIRENT A LA PERFECTION.

PAR M. ÉMERY,

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE SAINT-SULPICE.

*Nouvelle Edition,*

corrigée et augmentée d'une notice sur l'auteur.

---

TOME PREMIER.

---

**PARIS,**

SOCIÉTÉ REPRODUCTIVE DES BONS LIVRES,  
rue St.-Hyacinthe-St.-Michel, 8.  
*En Belgique et dans les Départements,*  
aux bureaux de la Société.

1838.

LESTER

SCIENTIFIC PUBLICATIONS

REVISED

OF THE

SCIENTIFIC PUBLICATIONS

OF THE

SCIENTIFIC PUBLICATIONS

OF THE

SCIENTIFIC PUBLICATIONS

OF THE

SCIENTIFIC PUBLICATIONS

SCIENTIFIC PUBLICATIONS

OF THE

SCIENTIFIC PUBLICATIONS

OF THE

1878

L'ESPRIT  
DE  
SAINTE THÉRÈSE.

---

PREMIÈRE PARTIE.

---

CHAPITRE PREMIER.

SENTIMENS DE PIÉTÉ DE SAINTE THÉRÈSE DANS  
SA PLUS TENDRE JEUNESSE.

Nous étions douze enfans, neuf fils et trois filles, et tous, par la miséricorde de Dieu, ont imité les vertus de ma mère et celles de mon père, excepté moi, quoique je fusse celle de tous ses enfans qu'il aimoit le plus. Je paroissois, avant d'avoir offensé Dieu, avoir de l'esprit; et je ne saurois me souvenir qu'avec douleur du mauvais usage que j'ai fait des bonnes inclinations que Notre Seigneur m'avoit données. J'étois en cela d'autant plus coupable, que je ne voyois rien faire à mes frères qui m'empêchât d'en profiter.

Quoique je les aimasse tous extrêmement, et que j'en fusse fort aimée, il y en avoit un pour qui j'avois une affection encore plus particulière. Il étoit environ de mon âge, et nous lisions en-

semble les Vies des saints. Il me parut, en voyant le martyr que quelques-uns d'eux ont souffert pour l'amour de Dieu, qu'ils avoient acheté à bon marché le bonheur de jouir de sa présence ; et il me prit un grand désir de mourir de la même sorte, non par un violent mouvement d'amour que je me sentisse avoir pour lui, mais afin de ne point différer à jouir d'une aussi grande félicité que celle que je lisois qu'on possède dans le Ciel. Mon frère entra dans le même sentiment ; et nous délibérions ensemble des moyens que nous pourrions employer pour venir à bout de notre dessein. Nous résolûmes de passer dans les pays occupés par les Maures, en demandant l'aumône, afin d'y mourir par leurs mains ; et quoique nous ne fussions encore que des enfans, il me semble qu'il nous donnoit assez de courage pour exécuter cette résolution. La puissance d'un père et d'une mère, sous laquelle nous étions, étoit la plus grande difficulté que nous y voyions. Cette éternité de gloire et de peines que ces livres nous faisoient connoître, frappoit notre esprit d'un étrange étonnement ; nous répétions sans cesse : *Quoi ! pour toujours ! toujours, toujours !* Et quoique je fusse dans une si grande jeunesse, Dieu me faisoit la grâce, en prononçant ces paroles, qu'elles imprimoient dans mon cœur le désir d'entrer et de marcher dans le chemin de la vérité.

Lorsque nous vîmes, mon frère et moi, qu'il nous étoit impossible de réussir dans notre dessein de souffrir le martyr, nous résolûmes de vivre comme des ermites, et nous travaillâmes ensuite à faire des ermitages dans le jardin ; mais les pierres que nous mettions pour cela les unes

sur les autres venant à tomber, parce qu'elles n'avoient point de liaison, nous ne pûmes en venir à bout. Je ne saurois encore maintenant penser, sans en être beaucoup touchée, que Dieu me faisoit dès-lors des grâces dont j'ai si peu profité.

Je donnois l'aumône autant que je le pouvois ; mais mon pouvoir étoit petit. Je me retirois en solitude pour faire mes prières qui étoient en grand nombre, et réciter le rosaire pour lequel ma mère avoit une grande dévotion qu'elle nous avoit inspirée. Lorsque je m'amusois avec les petites filles de mon âge, mon grand plaisir étoit de faire des monastères et d'imiter les religieuses, et il me semble que je désirois de l'être, quoique non pas avec autant d'ardeur que les autres choses dont j'ai parlé.

J'avois environ douze ans quand ma mère mourut ; et connoissant la perte que j'avois faite, je me jetai, toute fondante en larmes, aux pieds d'une image de la sainte Vierge, et la suppliai de vouloir être ma mère. Quoique je fisse cette action avec une grande simplicité, il m'a paru qu'elle me fut fort avantageuse ; car j'ai reconnu manifestement que je ne me suis jamais recommandé à cette bienheureuse mère de Dieu, qu'elle ne m'ait assistée.

## CHAPITRE II.

IMPORTANCE DE NE LIRE DANS LA JEUNESSE QUE DE BONS LIVRES, ET DE NE FRÉQUENTER QUE DES PERSONNES VERTUEUSES.

LES bonnes qualités de ma mère firent peu d'impression sur mon esprit, lorsque je commençai à devenir raisonnable; et ce qu'elle avoit de défectueux me fit grand tort. Elle prenoit plaisir à lire des romans, et ce divertissement ne lui faisoit pas tant de mal qu'à moi; car elle ne laissoit pas de prendre tout le soin qu'elle devoit avoir de sa famille; et peut-être ne le faisoit-elle que pour occuper ses enfans, afin de les empêcher de penser à d'autres choses qui auroient été capables de les perdre. Mais nous oublions nos autres devoirs pour ne penser qu'à cela seul. Mon père le trouvoit si mauvais, qu'il fallait bien prendre garde qu'il ne s'en aperçût. Je m'appliquai donc entièrement à une si dangereuse lecture; et cette faute, que l'exemple de ma mère me fit faire, causa tant de refroidissement dans mes bons desirs, qu'elle m'en fit commettre beaucoup d'autres. Il me sembla qu'il n'y avoit point de mal à employer plusieurs heures du jour et de la nuit à une occupation si vaine, et ma passion pour cela étoit si grande, que je ne trouvois de contentement qu'à lire quelqu'un de ces livres que je n'eusse point encore vu.

Je commençai de prendre plaisir à m'ajuster et à désirer de paroître bien: j'avois un grand

soin de mes mains et de ma coiffure : j'aimois les parfums et toutes les autres vanités ; et comme j'étois fort curieuse , je n'en manquois pas. Mon intention n'étoit pas mauvaise ; et je n'aurois pas voulu être cause que quelqu'un offensât Dieu pour l'amour de moi. Je demurai durant plusieurs années dans cette excessive curiosité , sans comprendre qu'il y eût du péché ; mais je vois bien maintenant qu'il étoit fort grand.

Comme mon père étoit extrêmement prudent, il ne permettoit l'entrée de sa maison qu'à ses neveux, mes cousins germains : et plutôt à Dieu qu'il la leur eût refusé aussi bien qu'aux autres ; car je connois maintenant quel est le péril , dans un âge où l'on doit commencer à se former à la vertu, de converser avec des personnes qui non-seulement ne connoissent point combien la vanité du monde est méprisable , mais qui portent les autres à l'aimer. Ces parens dont je parle n'étoient qu'un peu plus âgés que moi ; nous étions toujours ensemble ; ils m'aimoient extrêmement ; mon entretien leur étoit très agréable ; ils me parloient du succès de leurs inclinations et de leurs folies, et, qui pis est, j'y prenois plaisir.

Si j'avois à donner conseil aux pères et mères, je les exhorterois à prendre bien garde de ne laisser voir à leurs enfans , à cet âge, que ceux dont la compagnie peut leur être utile, rien n'étant plus important, parce que notre naturel nous porte plutôt au mal qu'au bien. Je le sais par ma propre expérience ; car ayant une sœur plus âgée que moi , fort sage et fort vertueuse, je ne profitai point de son exemple, et je reçus un grand préjudice des mauvaises qualités d'une de mes parentes qui venoit souvent nous voir.

Comme si ma mère, qui connoissoit la légèreté de son esprit, eût prévu le dommage qu'elle devoit me causer, il n'y avoit rien qu'elle n'eût fait pour lui fermer l'entrée de sa maison; mais elle ne le put à cause du prétexte qu'elle avoit d'y venir. Je m'affectionnai extrêmement à elle, et je ne me lassois point de l'entretenir, parce qu'elle contribuoit à mes divertissemens, et me rendoit compte de toutes les occupations que lui donnoit sa vanité.

J'arrivai ainsi à ma quatorzième année; et il me semble que, durant ce temps, je n'offensai point Dieu mortellement, ni ne perdis point sa crainte; mais j'en avois davantage de manquer à ce que l'honneur du monde exige. Cette crainte étoit si forte en moi, qu'il me paroît que rien n'auroit été capable de me la faire perdre. Que j'aurois été heureuse si j'avois toujours eu une aussi ferme résolution de ne faire jamais rien de contraire à l'honneur de Dieu.

Mon père et ma sœur voyoient avec un sensible déplaisir l'amitié que j'avois pour cette parente, et me témoignoit souvent ne la point approuver; mais comme ils ne pouvoient lui défendre l'entrée de la maison, leurs sages remontrances m'étoient inutiles, et il ne se pouvoit rien ajouter à mon adresse pour réussir dans les choses où je m'engageois si imprudemment. Encore une fois, je ne saurois penser sans étonnement au préjudice qu'apporte une mauvaise compagnie; et je ne le pourrois croire si je ne l'avois éprouvé, principalement dans une si grande jeunesse. Je souhaiterois que mon exemple pût servir aux pères et aux mères pour les faire veiller attentivement sur leurs enfans; car il est vrai

que la conversation de cette parente me changea de telle sorte, qu'on ne reconnoissoit plus en moi aucune marque des inclinations vertueuses que mon naturel me donnoit ; néanmoins, comme j'ai naturellement de l'horreur pour les choses déshonnêtes, j'ai toujours été très éloignée de ce qui peut blesser l'honneur ; et je me plaisois seulement dans les divertissemens et les conversations agréables. Mais parce qu'en ne fuyant pas les occasions, on s'expose à un péril évident, je me mettois au hasard de me perdre.

---

### CHAPITRE III.

#### AVANTAGE DE LA DÉVOTION A SAINT JOSEPH.

JE ne me souviens point d'avoir jusqu'ici rien demandé à saint Joseph que je ne l'aie obtenu, ni ne puis penser sans étonnement aux grâces que Dieu m'a faites par son intercession, et aux périls dont il m'a délivrée, tant pour l'âme que pour le corps. Il semble que Dieu accorde à d'autres saints la grâce de nous secourir dans de certains besoins ; mais je sais par expérience que saint Joseph nous secourt en tout ; comme si Notre Seigneur vouloit faire voir que de même qu'il lui étoit soumis sur la terre, parce qu'il lui tenoit lieu de père et en portoit le nom, il ne peut dans le Ciel lui rien refuser. D'autres personnes, à qui j'ai conseillé de se recommander à lui, l'ont éprouvé comme moi : plusieurs y ont maintenant une grande dévotion ; et je reconnois tous les

jours de plus en plus la vérité de ce que je viens de dire.

Si j'avois la liberté d'écrire tout ce que je voudrois, je rapporterois plus particulièrement avec grand plaisir les obligations que j'ai à ce saint et que d'autres personnes lui ont comme moi. Je me contenterai donc ici de prier, au nom de Dieu, ceux qui n'ajouteront pas foi à ce que je dis, de vouloir l'éprouver; et ils connoîtront par expérience combien il est avantageux de recourir à ce grand patriarche avec une dévotion particulière. Les personnes d'oraison doivent, ce me semble, lui être fort affectionnées. Et je ne comprends pas comment on peut penser à tout le temps que la sainte Vierge demeura avec Jésus-Christ enfant, sans remercier saint Joseph de l'assistance qu'il rendit à l'un et à l'autre. Ceux qui manquent de directeur pour s'instruire dans l'oraison, n'ont qu'à prendre cet admirable saint pour leur guide; ils ne s'égareront sûrement pas.

---

#### CHAPITRE IV.

NÉCESSITÉ DE COMMUNIQUER AVEC DES PERSONNES  
VERTUEUSES, POUR SE FORTIFIER DANS SES BONNES  
RÉSOLUTIONS.

JE conseillerois à ceux qui s'appliquent à l'oraison, et principalement dans les commencemens, de faire amitié avec des personnes qui soient dans le même exercice. C'est une chose très importante, quand même ils n'en tireroient

d'autre avantage que de s'entr'aider par leurs prières. Si dans le commerce du monde, quelque vain et inutile qu'il soit, on tâche de se faire des amis pour soulager son esprit en leur témoignant ses déplaisirs, et augmenter sa satisfaction en leur faisant part de ses joies, je ne vois pas pourquoi il ne seroit point permis à ceux qui commencent à aimer et à servir Dieu véritablement, de communiquer à quelque personne ces consolations et ces peines que ceux qui font oraison ne manquent jamais d'avoir, ni que, pourvu qu'ils veuillent sincèrement se donner à Dieu, ils aient sujet de craindre en cela la vaine gloire. Elle pourra bien les attaquer et leur faire sentir la pointe de ses premiers mouvemens ; mais ce ne sera que pour leur faire acquérir du mérite en les rendant victorieux, et ils profiteront, à mon avis, aux autres et à eux-mêmes, par la lumière qu'ils en tireront pour leur conduite. Ceux qui se persuadent, au contraire, qu'on ne peut sans vanité entrer dans une communication si sainte, trouveroient donc qu'il y auroit de la vanité à entendre dévotement la messe à la vue du monde, ou à faire d'autres actions auxquelles on est obligé comme chrétien, et que la crainte qu'il ne s'y rencontre de la vanité ne doit jamais empêcher de faire.

On agit aujourd'hui si foiblement en ce qui regarde le service de Dieu, que ceux qui marchent dans ses voies doivent se donner la main les uns aux autres pour s'y avancer ; de même que ceux qui n'ont l'esprit rempli que des plaisirs et des vanités du siècle, s'exhortent à les rechercher. En quoi il est étrange que si peu de gens aient les yeux ouverts pour remarquer leurs fo-

lies, au lieu que lorsqu'une personne commence à se donner à Dieu, tant de gens en murmurent, qu'elle a besoin de compagnie pour la défendre et la soutenir contre leurs attaques, jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour ne point craindre de souffrir. Je pense que c'est pour ce sujet que quelques saints s'enfuyoient dans les déserts. C'est d'ailleurs une espèce d'humilité de se défier de soi-même, et d'espérer du secours de Dieu par l'assistance des personnes vertueuses avec lesquelles on converse. La charité s'augmente par la communication, et il s'y rencontre une infinité d'avantages. Ceux même qui sont affermis dans la vertu, ne perdront rien en ajoutant foi par humilité à ceux qui ont éprouvé ce que je dis. Pour moi, je puis assurer que si Dieu ne m'eût fait connoître cette vérité, et ne m'eût donné le moyen de communiquer souvent avec des personnes d'oraison, je serois, après diverses chutes et rechutes, tombée dans l'enfer, parce qu'ayant alors tant d'amis qui m'aideroient à tomber, je me trouvois si seule lorsqu'il falloit me relever, que je ne comprends pas maintenant comment je pouvois le faire. Dieu seul, par son infinie miséricorde, me donnoit la main, et je ne saurois trop l'en remercier : qu'il soit béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## CHAPITRE V.

CONSEILS AUX PERSONNES QUI ASPIRENT A LA PERFECTION, SUR LE COURAGE, L'HUMILITÉ, LE MÉPRIS DE LA SANTÉ, ET LE ZÈLE.

IL faut, pour ne point laisser ralentir nos desirs, avoir une grande confiance en Dieu, et espérer que si nous nous efforçons toujours de nous avancer, nous pourrons, avec son assistance, acquérir peu à peu la perfection où tant de saints sont arrivés par ce moyen ; car Dieu veut et prend plaisir à voir qu'on marche avec courage dans son service, pourvu que ce courage soit accompagné d'humilité et de défiance de soi-même. Je n'ai jamais vu aucune de ces âmes généreuses demeurer en chemin, ni aucune de celles qui étoient lâches, quoiqu'elles fussent humbles, qui aient pu autant avancer en plusieurs années que les autres faisoient en peu de temps. Je ne saurois penser sans étonnement à l'avantage qu'il y a de ne point se décourager par la grandeur de l'entreprise, parce que l'âme prend ainsi un vol qui la mène bien loin, quoique ayant comme un petit oiseau les ailes encore foibles, elle se lasse et soit contrainte quelquefois de se reposer.

Les paroles de saint Paul, qui me faisoient voir que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, mais que nous pouvons tout avec l'assistance de Dieu, me servirent beaucoup, comme aussi celles-ci de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur,*

*la force de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez.* Je me représentois souvent qu'il n'étoit point arrivé de mal à saint Pierre pour avoir osé entreprendre de marcher sur la mer, quoiqu'il ait eu peur après s'y être engagé. Ces premières résolutions sont fort importantes, quoiqu'il faille agir alors avec grande retenue, et ne rien faire que par l'avis de son directeur; mais il faut prendre garde de ne pas choisir pour directeur un homme qui ne nous apprenne qu'à aller comme des crapauds à la chasse des lézards: et nous ne saurions trop avoir toujours l'humilité devant les yeux, pour connoître que c'est de Dieu seul que nous tenons tout ce que nous avons de force.

Sur quoi il importe de savoir quelle doit être cette humilité; car je ne doute point que le démon ne nuise beaucoup à ceux qui s'exercent à l'oraison, et ne les empêche de s'avancer, en leur donnant une fausse idée de cette vertu, et en leur faisant croire qu'il y a de l'orgueil à désirer d'imiter les saints et de souffrir comme eux le martyre, sous prétexte que leurs actions sont plus admirables qu'imitables pour des pécheurs comme nous. Je ne conteste pas cela: je dis seulement qu'il faut discerner ce que nous pouvons imiter, et ce que nous ne pouvons qu'admirer. Il y auroit sans doute de l'imprudence à une personne foible et malade de vouloir beaucoup jeûner, faire de grandes pénitences, et s'en aller dans un désert où elle ne pourroit trouver ni nourriture, ni soulagement, et autres choses semblables.

Mais nous devons être persuadés que nous pouvons, avec l'assistance de Dieu, nous effor-

cer de concevoir un grand mépris du monde, de l'honneur et des richesses. Nous pouvons aussi imiter les saints dans leur amour pour la solitude, dans leur silence, et dans plusieurs autres vertus qui ne tueroient point ce misérable corps, qui ne craint pas de dérégler l'âme par le soin qu'il prend de se conserver avec tant de délicatesse. Le démon de son côté contribue beaucoup à l'entretenir dans un état si périlleux; car pour peu qu'il le voie appréhender pour sa santé, cela lui suffit pour lui faire croire que les moindres austérités seroient capables de la ruiner. Etant aussi infirme que je le suis, je n'ai jamais pu rien faire jusqu'à ce que je me sois résolue de ne tenir aucun compte de mon corps et de ma santé: mais après que Dieu m'eût fait connoître cet artifice du démon, lorsque cet esprit infernal s'efforçoit de me faire croire que je me tuois. je lui disois: *Il m'importe peu de mourir.* Lorsqu'il vouloit me persuader que je devrois me divertir pour délasser mon esprit, je lui répondois: *Je n'ai besoin que de croix, et non pas de divertissemens;* et ainsi du reste. J'ai clairement reconnu dans la suite que, quoique ma santé soit toujours mauvaise, la tentation du diable ou la lâcheté me rendoit encore plus infirme; et je me porte beaucoup mieux depuis que je n'ai pas tant pris de soin pour la conserver. Il paroît par-là combien il importe à ceux qui commencent à faire oraison de ne pas se laisser aller à de si bas sentimens; en quoi ils doivent me croire et profiter de mes fautes, puisque je le sais par expérience.

Voici une autre de ces tentations contre laquelle il faut se tenir en garde, quoiqu'elle procède d'un zèle qui paroît louable; c'est le dé-

plaisir qu'on a des fautes et des péchés qu'on remarque dans les autres. Le démon persuade à ces personnes que leur peine ne vient que du désir qu'elles ont qu'on n'offense point Dieu, et de ce qu'elles ne peuvent souffrir qu'on manque à lui rendre l'honneur qui lui est dû; ainsi elles voudroient pouvoir aussitôt y remédier, et leur inquiétude est telle, qu'elle trouble leur oraison. Je n'entends point parler ici de la peine que donnent les péchés publics, s'il s'en rencontre qui passent en coutume dans une congrégation, ni du dommage qu'apportent à l'Eglise ces hérésies qui précipitent tant d'âmes dans l'enfer; car cette peine est très louable, et n'inquiète pas.

Mais le plus sûr pour une âme qui pratique l'oraison, est d'entrer dans un parfait détachement pour ne penser qu'à soi-même et à plaire à Dieu, et si nous pensons aux autres, nous devons considérer attentivement leurs vertus, et ne regarder leurs défauts que dans la vue de nos péchés. Cette pensée qu'ils sont meilleurs que nous, nous conduit avec le temps à une grande vertu.

---

## CHAPITRE VI.

COMBIEN IL EST AVANTAGEUX D'AVOIR UN DIRECTEUR  
SAVANT.

Il importe extrêmement que le directeur d'une âme qui aspire à la perfection soit judicieux et expérimenté. Si avec cela il est savant, ce sera

un très grand bien ; mais si l'on ne peut en rencontrer un qui ait tout ensemble ces trois qualités, c'est beaucoup qu'il ait les deux premières, parce qu'on doit, s'il en est besoin, consulter des personnes savantes.

Quoique j'aie dit ailleurs que ceux qui commencent ne tirent pas grand avantage d'être conduits par des gens savans, s'ils ne sont exercés dans l'oraison, je n'entends pas qu'ils ne doivent point communiquer avec eux ; car j'aime-rois mieux traiter avec un homme savant, qui ne feroit point oraison, qu'avec un homme d'orai-son qui ne seroit pas savant ; parce que ce der-nier ne pourroit m'instruire de la vérité, ni fon-der sur elle sa conduite.

Si un directeur n'est pas habile et qu'il se mette dans l'esprit, par exemple, qu'une religieuse doit plutôt lui obéir qu'à son supérieur, il l'y portera tout simplement, en pensant bien faire. Si ce même confesseur conduit une femme ma-riée, il lui dira d'employer à l'oraison les heures qu'elle devoit donner aux soins qui regardent sa famille, quoique cela mécontente son mari : et ainsi il renverse l'ordre des temps et des cho-ses par sa mauvaise conduite, parce que, man-quant de lumières, il ne peut en donner aux au-tres.

Une personne religieuse qui est résolue de se soumettre entièrement à la conduite d'un direc-teur, fait donc une très grande faute de ne pas le choisir tel que j'ai représenté qu'il doit être, et particulièrement si ce directeur est un reli-gieux ; si c'est une personne séculière, qu'elle loue Dieu de ce qu'il lui est permis de choisir ; qu'elle ne manque pas d'user de cette heureuse

liberté qu'il lui donne pour en trouver un qui lui soit propre.

Je lui rends des grâces infinies ; et les femmes et ceux qui n'ont point d'instruction devraient sans cesse le remercier, comme je fais, de ce qu'il se trouve des hommes qui ont acquis par tant de travaux la connoissance des vérités que nous ignorons. J'ai souvent admiré que des gens savans aient employé tant de veilles pour acquérir des connoissances qui m'ont été si utiles, sans que j'aie eu d'autre peine que de m'en faire instruire par eux en leur proposant mes doutes, et qu'il y ait des personnes qui négligent de profiter d'un si grand bien. Dieu nous garde de les imiter !

« Quelque inutile que je sois et incapable  
 » d'être utile aux autres, je ne laisse pas, mon  
 » Dieu, de vous louer de m'avoir fait telle que  
 » je suis ; mais je vous loue et vous remercie  
 » encore davantage des connoissances que vous  
 » avez données à d'autres pour éclairer par  
 » leurs lumières les ténèbres de notre igno-  
 » rance. »

---

## CHAPITRE VII.

LA VOIE DE LA PERFECTION EST PLUS DOUCE QU'ON  
 NE PENSE.

« SEIGNEUR, mon Dieu, qu'il paroît bien que  
 » vous êtes tout puissant, et qu'il ne faut point  
 » raisonner sur les choses que vous voulez, puis-  
 » que vous les rendez possibles, quelque impos-

» sibles qu'elles paroissent , à en juger selon la  
» nature. Il suffit, pour les rendre faciles, de  
» vous aimer véritablement, et de tout abandon-  
» ner pour l'amour de vous. C'est en cela qu'on  
» peut dire que vous feignez qu'il y a de la peine  
» à accomplir votre loi ; car en vérité je n'y en  
» vois point, et ne comprends pas comment on  
» s'imagine que le chemin qui conduit vers vous  
» est étroit. Je trouve, au contraire, que c'est un  
» chemin royal, et dans lequel ceux qui y mar-  
» chent courageusement n'ont rien à craindre.  
» Comme les occasions de vous offenser en sont  
» éloignées, on n'y rencontre point de pierres  
» ni d'autres empêchemens qui nous arrêtent.  
» Mais je ne saurois considérer que comme un  
» sentier étroit et dangereux cet autre chemin  
» qui est de tous côtés environné de précipices  
» dans lesquels on ne peut éviter de tomber et  
» de se briser en mille pièces, pour peu que l'on  
» manque de prendre garde où l'on met le pied.  
» Celui qui se donne à vous sans réserve, ô mon  
» Sauveur ! marche en assurance dans ce che-  
» min royal ; s'il fait quelque faux pas, vous lui  
» tendez la main, et une chute ni même plu-  
» sieurs ne sont pas capables de le perdre, s'il vous  
» aime véritablement et non pas le monde, et s'il  
» conserve toujours l'humilité. »

Ainsi, j'avoue ne pouvoir comprendre ce qu'appréhendent ceux qui marchent dans le chemin de la perfection ; et je prie Dieu de tout mon cœur de leur faire connoître combien cette voie est assurée, et quels sont, au contraire, les périls qui se rencontrent dans celle du monde. Pourvu que nous tournions sans cesse les yeux vers ce soleil de justice, nous n'aurons point su-

jet de craindre que la nuit et les ténèbres nous surprennent ; il ne nous abandonnera jamais , et nous ne courrons aucun danger. Les gens du monde n'appréhendent point de s'engager dans le chemin des voluptés et des honneurs, à qui ils donnent le nom de contentemens et de plaisirs , quoiqu'ils soient plus redoutables que les lions et que les autres animaux les plus farouches ; et le diable nous donne de l'aversion pour des travaux qui , en comparaison de ces cruelles bêtes , qui en flattant notre corps déchirent notre âme , ne peuvent passer que pour des souris. J'avoue que cela me touche de telle sorte , que je voudrois pouvoir verser des ruisseaux de larmes et pousser des cris jusqu'aux extrémités de la terre , afin de faire connoître à tout le monde la grandeur de cet aveuglement.

---

## CHAPITRE VIII.

### UNION ENTRE LES PERSONNES QUI SERVENT DIEU.

JE souhaiterois que de même que l'on voit des méchans s'unir pour conspirer contre Dieu et répandre dans le monde des hérésies , nous qui nous aimons en lui , nous nous unissions pour nous désabuser les uns les autres en nous reprenant de nos défauts , afin de nous rendre plus capables de plaire à Dieu ; nul ne se connoissant si bien soi-même qu'il ne connoît ceux qu'il considère avec charité par le désir de leur profiter : mais cela doit se pratiquer en particulier , parce que c'est un langage dont on use si peu dans le

monde , que même les prédicateurs prennent garde dans leurs sermons de ne mécontenter personne : je veux croire qu'ils ont bonne intention ; ce n'est pas néanmoins le moyen de faire un grand fruit ; et si leurs prédications convertissent si peu de personnes , je l'attribue à ce qu'ils ont trop de prudence et trop peu de ce feu de l'amour de Dieu dont brûloient les apôtres , de ce feu qui leur faisoit tellement mépriser l'honneur et la vie , qu'ils étoient toujours prêts à les perdre pour gagner tout lorsqu'il s'agissoit d'annoncer et de soutenir les vérités qui regardent la gloire de Dieu : je ne me vante pas d'être en cet état , mais je m'estimerois heureuse d'y être. Oh ! que c'est bien connoître la véritable liberté , que de considérer comme une véritable servitude la manière dont l'on vit et l'on converse dans le monde ! et que ne doit point faire un esclave pour obtenir de la miséricorde de Dieu l'affranchissement de cette captivité , et de pouvoir retourner dans sa patrie ?

---

## CHAPITRE IX.

C'EST UNE FAUSSE HUMILITÉ DE NE POINT TOMBER D'ACCORD DES GRACES DONT DIEU NOUS FAVORISE.

IL faut bien se garder de certaines fausses humilités , telle que celle de s'imaginer qu'il y auroit de la vanité à demeurer d'accord des grâces que Dieu nous fait. Nous devons reconnoître que nous les tenons de sa seule libéralité sans les avoir méritées , et que nous ne saurions trop l'en remer-

cier. Autrement, comment pourrions-nous nous exciter à l'aimer, si nous ignorions les obligations que nous lui avons ? Et qui peut douter que, plus nous connoissons combien nous sommes pauvres par nous-mêmes et riches par la magnificence dont il plaît à Dieu d'user envers nous, et plus nous entrerons dans une solide et véritable humilité ? Cette autre manière d'agir n'est propre qu'à nous jeter dans le découragement, en nous persuadant que nous sommes indignes et incapables de recevoir de grandes faveurs de Dieu. Quand il lui plaît de nous les faire, nous pouvons bien appréhender que ce ne nous soit un sujet de vanité ; mais alors nous devons croire que Dieu ajoutera à cette grâce celle de nous donner la force de résister aux artifices du démon, pourvu qu'il voie que notre seul désir est de lui plaire, et non pas aux hommes. Et qui doute que plus nous nous souvenons des bienfaits que nous avons reçus de quelqu'un, et plus nous l'aimons ? Si donc non-seulement il nous est permis, mais il nous est très avantageux de nous représenter sans cesse que nous sommes redevables à Dieu de notre être ; qu'il nous a tirés du néant ; qu'il nous conserve la vie après nous l'avoir donnée ; qu'il n'y a point de travaux qu'il n'ait endurés pour chacun de nous, et même la mort, et qu'avant que nous fussions nés, il avoit résolu de les souffrir ; pourquoi me sera-t-il défendu de considérer, par exemple, que, tandis que j'employois mon temps à parler de choses vaines, il m'a fait la grâce de ne trouver maintenant de plaisir qu'à parler de lui ?

Que sera-ce donc quand une âme verra qu'elle a reçu d'autres grâces encore plus grandes, telles

que sont celles que Dieu fait à quelques-uns de ses serviteurs, de mépriser le monde et de se mépriser eux-mêmes ! Il est évident que ces personnes si favorisées de lui se reconnoissent beaucoup plus obligées à le servir que celles qui sont aussi pauvres, aussi imparfaites et aussi indignes que je le suis.

Nous sommes si foibles par nous-mêmes, qu'il me paroît impossible que nous ayons le courage d'entreprendre de grandes choses, si nous ne sentons que Dieu nous assiste de quelques consolations ; car comment cette violente inclination qui nous porte toujours vers la terre, nous permettroit-elle de nous détacher et d'avoir même du dégoût et du mépris de tout ce qui est ici-bas, si nous ne goûtions déjà quelque chose du bonheur dont on jouit dans le Ciel ? Ce n'est que par ces faveurs que Notre Seigneur nous redonne la force que nous avons perdue par nos péchés : et ainsi, à moins d'avoir reçu ce gage de son amour accompagné d'une vive foi, pourrions-nous nous réjouir d'être méprisés de tout le monde, et aspirer à ces grandes vertus qui peuvent nous rendre parfaits ? Si nous ne regardons que le présent, notre foi est comme morte, ces faveurs la réveillent et l'augmentent. Comme je suis très imparfaite, je juge des autres par moi-même : il peut se faire que la lumière de la foi leur suffise pour entreprendre de grandes choses. Quant à moi qui suis si misérable, j'avois besoin de cette assistance et de ce secours.

## CHAPITRE X.

CONFIANCE DANS LA BONTÉ ET LA PUISSANCE DE DIEU, ET MÉPRIS QUE NOUS DEVONS FAIRE DU DÉMON.

« Jusqu'à quel excès, Seigneur, va votre » bonté, et cette puissance sans bornes qui vous » rend facile ce qui paroît être le plus impos- » sible? Vous ne vous contentez pas de proposer » des remèdes pour guérir les blessures que le » péché fait dans nos âmes : mais vous les gué- » rissez en effet ; vos paroles sont agissantes ; » et je ne puis assez admirer de quelle manière » vous fortifiez notre foi et augmentez notre » amour pour vous. Cela m'a fait souvenir cent » fois du calme que vous rendîtes à la mer en » réprimant les vents qui avoient excité une » si violente tempête. » Je disois en moi-même : Quel doit être celui à qui toutes les puissances de mon âme obéissent ainsi sans résistance, qui dissipe en un instant par l'éclat de sa lumière des ténèbres si épaisses, qui attendrit un cœur qui paroisoit être de marbre, et qui, par une agréable pluie de larmes, arrose une terre si aride, qu'elle sembloit devoir toujours demeurer dans la sécheresse? Qui est celui qui nous donne de si saints désirs et nous inspire tant de courage? que puis-je appréhender, et qui sera capable de me faire peur? mon seul désir est de servir Dieu; je ne souhaite autre chose que de lui plaire, et je mets dans l'accomplissement de sa volonté toute

ma joie , tout mon repos et tout mon bonheur. Si donc le Seigneur est tout puissant , et que les démons soient ses esclaves , comme je ne saurois en douter, puisque la foi m'en assure , quel mal ces malheureux esprits me sauroient-ils faire , étant , ainsi que je le suis , servante de ce souverain Monarque ? et quand j'aurois à combattre tout l'enfer ensemble , quel sujet aurois-je de craindre ?

Au fond , les démons sont timides et sans force contre ceux qui les méprisent. Ils n'attaquent que les personnes qui les appréhendent , ou que ceux des serviteurs de Dieu qu'il leur permet de tenter pour éprouver leur vertu et augmenter leur sainteté. Je prie sa divine majesté de nous faire la grâce de ne craindre que ce qu'il y a un véritable sujet de craindre , et d'être bien persuadés de cette vérité , qu'un seul péché véniel peut nous faire plus de mal que l'enfer ensemble ne peut nous en faire. Ces mortels ennemis de notre salut ne nous épouvantent que par la prise que nous leur donnons sur nous par notre attachement aux biens , aux honneurs et aux plaisirs : nous voyant alors conspirer notre propre perte par l'aveuglement qui nous fait aimer ce que nous devrions avoir en horreur, ils se joignent à nous contre nous-mêmes , se servent pour nous vaincre des armes que nous leur mettons entre les mains , au lieu de nous en servir pour les combattre , et c'est de là que vient tout notre malheur. Que si , au contraire , nous méprisons , par notre amour pour Dieu , ces faux biens , ces vains honneurs et ces dangereux plaisirs , et qu'un véritable désir de le servir nous fasse embrasser sa croix pour marcher dans le chemin de la vérité ,

ces esprits de mensonge, que l'on peut dire être le mensonge même, et qui n'appréhendent rien tant que la vérité, s'enfueroient bientôt, parce qu'ils ne peuvent avoir de commerce avec ceux qui l'aiment. Mais lorsqu'ils voient que notre entendement est obscurci, ils travaillent adroitement à l'obscurcir encore davantage, ils nous aident à nous aveugler, et ne nous considérant que comme des enfans lorsqu'ils nous voient mettre toute notre satisfaction et notre plaisir dans des choses aussi vaines que sont celles de ce monde, ils nous traitent comme des enfans, et n'ont garde d'appréhender d'en venir souvent aux mains avec nous.

Dieu veuille que je ne sois pas moi-même du nombre de ces enfans, et me faire, au contraire, la grâce de connoître ce qui mérite de passer pour un véritable bien, un véritable honneur et un véritable plaisir ! Je ne comprends rien à ces craintes qui nous font préférer le nom du diable au nom de Dieu qui le fait trembler ; car, ne savons-nous pas qu'il ne peut rien faire que par sa permission ? et j'avoue que j'appréhende davantage ceux qui craignent le diable que le diable même.



## CHAPITRE XI.

IMPORTANCE DE LA PIÉTÉ DANS LES ROIS. DISPOSITIONS DE LA SAINTE SUR CE SUJET.

QU'HEUREUSE est une âme à qui Dieu fait connoître la vérité ! et combien seroit-il plus avanta-

geux aux rois de posséder ce bonheur que de commander à tant de provinces? Quel ordre ne régneroit point dans leurs états, et quels maux n'empêcheroient-ils pas, lorsqu'ils n'appréhenderoient point de perdre pour l'amour de Dieu, s'il en étoit besoin, l'honneur et la vie? Et combien sont-ils plus obligés que leurs snjets de préférer sa gloire à la leur propre, puisqu'ils doivent leur servir d'exemple? Le désir d'augmenter la foi et de retirer les hérétiques de leur erreur, ne devoit-il pas leur faire hasarder mille royaumes, s'ils les avoient, pour acquérir des couronnes immortelles, puisqu'il y a tant de différence entre les royaumes temporels et périssables, et ce royaume éternel auquel ils doivent aspirer, que pour peu qu'une âme ait goûté de cette eau céleste, il ne lui reste que du dégoût pour toutes les choses créées? Et que sera-ce donc lorsqu'elle se trouvera dans le Ciel entièrement plongée dans cette mer que l'on peut nommer un océan de félicité et de gloire?

« Seigneur mon Dieu, quand vous m'auriez  
 » élevée dans une condition qui me donneroit  
 » droit de publier de si grandes vérités, on ne  
 » me croiroit non plus que plusieurs autres qui  
 » sont plus capables que moi d'en faire connoître  
 » l'extrême importance : mais je me satisferois  
 » au moins moi-même; et il me semble que je  
 » donnerois de bon cœur ma vie pour un tel su-  
 » jet. Le mouvement qui me pousse à désirer de  
 » faire entendre cela à ceux qui gouvernent, est  
 » si violent qu'il me dévore et me consume.  
 » Mais tout ce que je puis faire, mon Dieu, est  
 » d'avoir recours à vous pour vous prier de re-  
 » médier à tant de maux. Vous savez, Seigneur, que

» je consentirois avec joie d'être privée de toutes  
 » les grâces que vous m'avez faites, pourvu que  
 » vous me missiez en état de ne plus vous offen-  
 » ser, et de pouvoir inspirer ce sentiment aux  
 » rois et aux princes, parce que, s'ils l'avoient,  
 » il leur seroit impossible de consentir à tant de  
 » maux qui se commettent sous leur autorité, et  
 » de ne pas faire de très grands biens. Ouvrez  
 » leurs yeux, Seigneur, afin qu'ils connoissent  
 » quels sont leurs devoirs, et qu'il n'y a rien  
 » qu'ils ne soient obligés de faire pour répondre  
 » aux faveurs dont ils vous sont redevables : ces  
 » faveurs sont si grandes, que vous ne les élevez  
 » pas seulement sur la terre au-dessus du reste  
 » des hommes, mais encore, comme je l'ai oui  
 » dire, lorsqu'ils passent de ce monde à un autre,  
 » que vous en donnez des marques par des signes  
 » qui paroissent dans le Ciel : ce qui me feroit  
 » souhaiter, mon Sauveur, que de même qu'il y  
 » auroit quelque rapport en ce qui se passe en  
 » leur mort et ce qui se passa en la vôtre, si cela  
 » est véritable, ils s'efforçassent d'imiter la sain-  
 » teté de votre vie ».

Mais ne me trouveroit-on pas trop hardie,  
 d'oser parler de la sorte ? Je prie qu'on excuse la  
 passion avec laquelle je désirerois pouvoir con-  
 tribuer en quelque chose au salut de ces per-  
 sonnes sacrées qui sont les images de Dieu, et  
 pour qui je le prie sans cesse. Cette passion est  
 si grande, que, si je pouvois leur parler de vive  
 voix, et que je crusse qu'ils ajouteroient foi à  
 mes paroles, je leur parlerois avec encore plus  
 de hardiesse que je n'écris ceci. Je souhaite-  
 rois même souvent donner ma vie pour pouvoir  
 en quelque sorte leur être utile, et je croirois

beaucoup gagner en la perdant pour un tel sujet.

---

## CHAPITRE XII.

LES GRANDS SONT PLUS A PLAINDRE QU'ON NE  
PENSE.

UNE dame de grande qualité ayant perdu son mari, son extrême affliction la réduisit à un tel état que l'on craignoit pour sa vie. On lui parla de cette misérable pécheresse, et Dieu permit qu'on lui dit du bien de moi. Sachant que la clôture du monastère où j'étois n'étoit pas si étroite que l'on n'en sortit quelquefois, elle eut un tel désir de me voir et de me faire pour cela venir chez elle, dans l'espérance d'en recevoir quelque consolation, qu'elle en écrivit à notre provincial qui étoit extrêmement de ses amis. Il m'envoya aussitôt une obédience pour l'aller trouver avec une religieuse de mes compagnes.

Je partis avec une très grande confusion de ce que l'on étoit si trompé dans la bonne opinion que l'on avoit de moi, et je priois extrêmement Dieu de m'assister. Il y avoit, au lieu où j'allois, une maison de religieux de la compagnie de Jésus, et cela me consolait fort, parce qu'il me sembloit qu'en continuant de me soumettre à leur conduite, je pourrois être en quelque assurance.

Dieu me fit la grâce que cette dame reçut tant de consolation de me voir, qu'elle commença aussitôt à se porter beaucoup mieux. On en fut

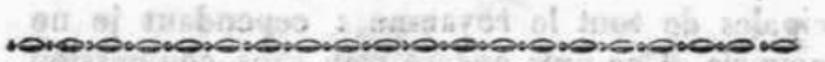
surpris, parce que son affliction l'avoit réduite en un état déplorable, et Dieu accorda sans doute ce changement aux prières que faisoient pour moi plusieurs personnes de piété que je connoissois.

Cette dame, qui vivoit dans une grande crainte de Dieu, conçut une grande affection pour moi, et sa bonté m'en donnoit beaucoup pour elle ; mais la manière trop avantageuse dont elle me traitoit m'étoit une croix si pesante, et m'obligeoit à veiller de telle sorte sur moi-même, que je me tenois toujours sur mes gardes. Dieu de son côté prenoit soin de moi ; il me fit de très grandes grâces, et me mit dans une liberté d'esprit qui me donnoit un tel mépris pour toutes choses, que, plus elles paroisoient élevées, moins elles me sembloient dignes d'estime. Ainsi, quoique ces dames avec qui je conversois, fussent de si grande condition, que j'aurois pu tenir à honneur de les servir, je vivois avec elles comme si elles eussent été mes égales, et je ne dissimulois point à celle chez qui j'étois, combien je m'estimois heureuse d'être dans ce sentiment : je ne tenois aucun compte de cette grandeur qui engage à des peines et à des soins d'autant plus grands qu'elle est plus élevée, et qui tient ces personnes dans une contrainte qui va jusqu'à ne leur pas permettre de manger aux heures qu'elles voudroient, ni ce qu'elles voudroient, parce qu'il faut que leurs inclinations cèdent à ce que demande leur qualité.

J'avoue que cela me donne une grande aversion de ces hautes fortunes dont le monde est idolâtre : et quel désordre n'y a-t-il point dans ces maisons ! Cette dame étoit de l'une des prin-

cipales de tout le royaume : cependant je ne pouvois et ne puis encore voir sans compassion en combien de rencontres elle agissoit contre son humeur, pour soutenir la dignité de son rang. Quant à ses officiers et ses domestiques, quoiqu'ils ne fussent pas méchans, quelle confiance y pouvoit-elle prendre ? Elle ne pouvoit parler à l'un plus qu'aux autres, et lui témoigner de l'affection sans attirer sur lui l'envie et la haine de tous les autres : cette contrainte est l'une des choses qui fait voir avec combien peu de raison le monde donne le nom de seigneur et de maître à ces personnes qui sont esclaves de tant de manières.

Dieu permit que durant le temps que je fus en cette maison, ces domestiques dont je parle s'affectionnèrent plus qu'auparavant à la servir; mais cela n'empêcha pas que je n'eusse assez à souffrir à cause de la jalousie qu'eurent quelques-uns de l'affection que cette dame me témoignoit. Ils s'imaginoient peut-être que je prétendois en tirer de l'avantage, et Dieu vouloit que j'eusse ces peines et ces dégoûts pour m'empêcher de me laisser éblouir par le bon traitement que l'on me faisoit, afin que mon âme, au lieu d'en recevoir du préjudice, en profitât comme elle fit par sa grâce.



## CHAPITRE XIII.

COMBIEN IL EST EMBARRASSANT DE TRAITER AVEC  
LES GRANDS DE LA TERRE.

MON amour pour Dieu me fait quelquefois, quand je lui parle, extravaguer de telle sorte, que je ne sais ce que je dis. Il est néanmoins si bon qu'il l'endure, et je ne saurois trop lui en rendre grâces. Oserions-nous parler avec cette hardiesse aux rois de la terre? Je ne m'étonne pas qu'on les craigne et que l'on révère cette puissance qui les élève si fort au-dessus du reste des hommes; mais les choses en sont venues à tels termes, qu'à peine la plus longue vie suffiroit pour apprendre toutes les déférences, toutes les soumissions et tous les respects que l'usage a introduit qu'on leur rende; et trouver avec cela quelque temps pour servir Dieu. J'avoue ne pouvoir y faire attention sans étonnement, et que je ne savois pour cette raison comment traiter avec les grands. Pour peu que l'on rende à d'autres; sans y penser, plus d'honneur qu'ils ne croient qu'on leur en doit, ils s'en offensent tellement qu'il faut s'en justifier et leur en faire satisfaction: et encore Dieu veuille qu'ils s'en contentent! Ainsi une personne qui veut servir Dieu, ne sait que faire et est gênée de toutes parts; car on lui dit d'un côté que, pour se délivrer des périls qui l'entourent, elle doit continuellement élever ses pensées vers Dieu, et on veut de l'autre qu'elle ne manque à aucun de ces devoirs de civilité qui se pratiquent dans le monde, afin de

ne point mécontenter ceux qui se font un point d'honneur de ces bagatelles. Cela étoit cause que je me trouvois sans cesse obligée à faire des satisfactions, parce que, quelque soin que j'y apportasse, je ne pouvois m'empêcher de tomber dans ces fautes qui passent pour si considérables dans le monde.

Il me semble que l'on devroit, au moins dans les maisons religieuses, n'avoir point à se justifier de semblables choses; mais on n'en demeure pas d'accord, et l'on dit au contraire que les monastères doivent être des maisons de civilité. Je confesse ne pouvoir comprendre de telles maximes; et si quelque saint a dit que la religion doit être une cour, je crois qu'il faut qu'il ait entendu pour former des courtisans pour le Ciel, et non pas des courtisans pour la terre; car comment ceux qui sont obligés de ne penser continuellement qu'à plaire à Dieu et à renoncer à tous les contentemens du monde, peuvent-ils s'occuper avec tant de soin à contenter les gens du monde en des choses si sujettes à changer? Encore, si pour en entendre parler une seule fois on pouvoit les apprendre, patience; mais il faudroit faire une étude toute particulière pour savoir quelle distance on doit laisser après le nom de ceux à qui on écrit, et si, au lieu que l'on ne donnoit auparavant que le titre de magnifique, il faut donner celui d'illustre. Je ne sais à la fin où l'on en viendra; car, quoique je n'aie pas encore cinquante ans au moment où j'écris ceci, j'ai vu changer cela tant de fois, que je ne sais plus où j'en suis.

Que feront donc ceux qui ne viennent que de naître, et à qui Dieu donnera une longue vie?

En vérité, j'ai compassion des personnes de piété qui, étant engagées à traiter avec le monde pour de bonnes raisons et pour le service de Dieu, se trouvent obligées de porter une si pesante croix ; et elles se délivreroient d'une grande peine, si elles se résolvoient, d'un commun accord, à vouloir bien passer pour ignorantes dans une science si frivole, et d'être bien aises que le monde les tint pour telles.



#### CHAPITRE XIV.

ÉTAT DÉPLORABLE D'UNE ÂME QUI EST EN PÉCHÉ MORTEL.

QUEL malheur n'est-ce point à une âme qui est comme un superbe château tout resplendissant de lumière, comme une perle orientale sans prix, comme un arbre de vie planté dans le milieu des eaux vives de la vie qui est Dieu même, lorsqu'elle commet un péché mortel, et se trouve par cette chute dans les ténèbres les plus épaisses et l'obscurité la plus noire que l'on puisse s'imaginer, parce que, quoique ce même soleil qui la remplissoit de sa lumière, et la rendoit tout éclatante de beauté, demeure toujours au milieu d'elle, et qu'elle soit de sa nature comme un cristal capable d'être pénétré et éclairé de ses rayons, ce soleil se trouve alors éclipsé pour elle !

Dieu étant ce divin soleil qui est et qui demeure toujours dans le centre de l'âme, rien sans doute n'est capable de ternir l'éclat de sa beauté

et d'obscurcir sa lumière. Mais l'âme ne laisse pas de devenir toute ténébreuse par le péché, de même qu'un voile noir dont on couvrirait un cristal opposé au soleil, l'empêcheroit d'être éclairé de ses rayons.

O âmes rachetées par le sang d'un Dieu, je vous conjure en son nom de faire attention à une vérité si importante, et d'avoir compassion de vous-mêmes; car, cela étant, pourriez-vous ne point faire tous vos efforts pour arracher ce voile funeste qui vous cache la splendeur de cette divine et éternelle lumière, que vous ne sauriez espérer de revoir jamais, si vous mouriez avant que de sortir du malheureux état où vous êtes?

Un homme fort spirituel m'a dit autrefois, qu'il ne s'étonnoit pas du mal que font ceux qui sont en péché mortel; mais qu'il ne pouvoit assez s'étonner de ce qu'ils n'en font pas beaucoup plus. Dieu veuille, s'il lui plaît, nous délivrer d'une misère si étrange, que nulle autre ne peut tant mériter ce nom, puisqu'elle attire après elle des maux éternels! C'est la seule chose que nous devons craindre, et dont nous devons demander à Dieu dans nos prières de nous garantir, puisque nous sommes par nous-mêmes si foibles et si infirmes, que nous travaillerions en vain sans son assistance à *conserver*, selon l'expression de ce grand roi et grand prophète, *la place qu'il a comise à notre garde*.

Cette même personne me disoit qu'elle avoit tiré deux grands avantages de la faveur que Dieu lui avoit faite de lui donner cette connoissance: l'un d'avoir, par l'horreur de ces terribles chutes, une si extrême appréhension de l'offenser qu'elle lui demandoit sans cesse de ne point l'abandon-

ner; et l'autre que c'étoit pour elle comme un miroir qui l'instruisoit dans l'humilité, de voir que tout le bien que nous faisons ne procède que de cette source dans laquelle notre âme, telle qu'un arbre abondant en fruits, se trouve plantée; de ce soleil dont la chaleur douce et vivifiante lui fait produire de bonnes œuvres. A quoi cette personne ajoutoit qu'elle en étoit si persuadée, que lorsqu'elle faisoit ou voyoit faire à une autre quelque bonne action, elle la rapportoit aussitôt à Dieu comme à son principe, et lui en rendoit grâces, parce qu'elle connoissoit clairement que nous ne pouvons rien sans son secours; ce qui faisoit même que d'ordinaire elle ne se voyoit pas elle-même dans le bien qu'elle faisoit.



## CHAPITRE XV.

### VISION DE L'ENFER. RÉFLEXIONS DE SAINTE THÉRÈSE.

ÉTANT UN JOUR EN ORAISON, il me sembla que je me trouvois en un moment dans l'enfer, sans savoir de quelle manière j'y avois été portée. Je compris seulement que Dieu vouloit que je visse le lieu que les démons m'avoient préparé, et que mes péchés méritoient. Cela dura très peu; mais quand je vivois encore plusieurs années, je ne crois pas qu'il me fût possible d'en perdre le souvenir.

L'entrée m'en parut être comme l'une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, et telle que seroit celle d'un four fort bas, fort serré et fort obscur. Le terrain me

sembloit être comme de la boue très sale, d'une odeur insupportable, et pleine d'un très grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue étoit un creux fait dans la muraille en forme de niche, où je me vis logée très à l'étroit; et quoique tout ce que je viens de dire fût encore beaucoup plus affreux que je ne le représente, il pouvoit passer pour agréable en comparaison de ce que je souffris lorsque je fus dans cette espèce de niche.

Ce tourment étoit si terrible que tout ce qu'on en peut dire ne sauroit en représenter la moindre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu, qu'à grand'peine pourrois-je le décrire tel qu'il étoit, puisque je ne saurois même le concevoir. J'ai éprouvé, au rapport des médecins, les douleurs les plus insupportables que l'on puisse endurer en cette vie; mais toutes ces douleurs ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors, joint à l'horreur que j'avois de voir que ces peines étoient éternelles; et cela même est encore peu, si on le compare à l'agonie où se trouve l'âme. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle; et son affliction et son désespoir vont jusqu'à un tel excès, que j'entreprendrois en vain de les rapporter. C'est peu de dire qu'il lui paroît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce seroit ainsi une violence étrangère qui lui voudroit ôter la vie; au lieu que c'est elle-même qui se l'arrache et se met en pièces. Quant à ce feu intérieur et ce désespoir qui sont comme le comble de tant d'horribles tourmens, j'avoue pouvoir encore moins les représenter; je ne savois qui me les faisoit endurer; mais je me sentois brûler et comme hacher en mille pièces,

et ils me sembloient être les plus terribles de toutes les peines.

Dans un lieu si épouvantable, il ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, et il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher. J'y étois comme dans un trou fait dans la muraille, et ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature, serrent et pressent ce qu'elles enferment. Tout étouffe en ce lieu-là : ce ne sont qu'épaisses ténèbres sans aucun mélange de lumière, et je ne comprends pas comment il se peut faire que, quoiqu'il n'y ait point de clarté, on y voie tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

Notre Seigneur ne voulut pas me donner alors une plus grande connoissance de l'enfer : et il m'a fait voir depuis, en d'autres visions, des châtimens encore plus épouvantables de certains péchés ; mais comme je n'en souffrois point la peine, ils ne me pénétrèrent pas d'une telle crainte que celle que j'eus dans la vision dont je viens de parler, en laquelle Notre Seigneur voulut me faire éprouver en esprit ces tourmens aussi réellement et aussi véritablement que si mon corps les eût soufferts. Je ne pouvois rien comprendre à la manière dont cela se passoit, mais je comprenois bien que c'étoit une grande grâce que Dieu me faisoit de vouloir que je visse ainsi de quel abîme son infinie miséricorde m'avoit tirée ; car tout ce que j'ai jamais lu ou entendu dire, ou me suis imaginé (quoique non pas si souvent qu'auroient pu faire d'autres, parce que Dieu ne me conduisoit pas par le chemin de la crainte), des différentes peines des damnés et de la cruauté avec laquelle ils sont tourmentés par les démons,

n'est pas moins différent de la vérité qu'une copie l'est de son original; et brûler en ce monde n'est rien en comparaison de brûler en l'autre.

Quoiqu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter se passa, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant, qu'il me semble que mon sang se glace de peur dans mes veines. Ainsi, quelques maux et quelques douleurs que j'éprouve, je ne puis me souvenir de ce que je souffris alors, que tout ce que l'on peut endurer ici-bas ne me paroisse méprisable. Il me semble que nous nous plaignons sans sujet, et je considère comme l'une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites, une chose aussi terrible que celle que j'ai rapportée, quand je considère combien elle m'a été utile, tant pour m'empêcher d'appréhender les afflictions de cette vie, que pour m'obliger à m'efforcer de les souffrir avec patience.

J'avoue ne pouvoir considérer sans frayeur, que (quoique toute méchante que je suis, j'eusse quelque soin de le servir pour ne point tomber dans certaines fautes que l'on compte pour rien dans le monde; que Dieu me fit la grâce de souffrir avec patience de fort grandes maladies; que je ne fusse sujette, ce me semble, ni au murmure, ni à la médisance, ni à la haine, ni à l'envie, ni aux autres péchés, en sorte que j'y offensasse grièvement Dieu, et que j'eusse presque toujours sa crainte devant les yeux) il m'a néanmoins fait voir le lieu que les démons m'avoient préparé pour la punition de mes péchés, et fait connoître que, quelques terribles que fussent ces tourmens, je méritois d'en souffrir encore de plus grands. Ai-je donc tort de dire que l'on ne peut, sans un extrême péril, se tenir en assurance? Je le prie

de tout mon cœur de continuer à me soutenir de sa main toute puissante pour m'empêcher de retomber et de recevoir la terrible punition dont il m'a fait voir que j'étois digne. « Je vous conjure, mon Sauveur, de m'en délivrer par votre bonté infinie. Ainsi soit-il. »

Ensuite de cette vision, et après qu'il eut plu à Dieu de me révéler d'autres secrets touchant la gloire préparée aux justes, et les peines que souffriront les méchans, je fus touchée du désir de faire pénitence de mes péchés, afin de pouvoir espérer de jouir d'une si grande félicité, et pour ce sujet de fuir entièrement le monde. Mon esprit ne laissoit pas d'être dans l'agitation, mais une agitation si tranquille et si agréable, qu'elle ne me causoit nulle inquiétude. Il étoit évident qu'elle procédoit de Dieu, et qu'il donnoit à mon âme comme une chaleur nouvelle pour la rendre capable de digérer des viandes plus solides que celles dont elle s'étoit nourrie jusqu'alors. Me trouvant dans cette disposition, je pensois à ce que je pourrois faire pour servir Dieu, et il me sembla que je devois commencer par satisfaire aux devoirs de ma vocation, en accomplissant ma règle le plus parfaitement que je pourrois.

---

## CHAPITRE XVI.

### EXEMPLE FRAPPANT DE PÉNITENCE DANS SAINT PIERRE D'ALCANTARA.

On dit que le monde n'est plus capable d'une si grande perfection ; que cela étoit bon au temps

passé, mais que la nature est maintenant affoiblie. Le bienheureux Père Pierre d'Alcantara étoit néanmoins né en ce siècle, et ne cédoit cependant point en ferveur à ces grands serviteurs de Dieu des siècles passés : il avoit autant de mépris qu'eux pour toutes les choses de la terre. Peut-on trop admirer le courage que Dieu donna à ce saint homme dont je parle, pour pouvoir fournir une carrière de quarante-sept ans d'une si âpre pénitence que l'on sait qu'a été la sienne? Je veux en rapporter quelque chose, et n'en rapporterai rien qui ne soit très véritable. Comme Notre Seigneur lui avoit donné une grande affection pour moi afin qu'il entreprît ma défense, il me fortifia par ses conseils dans un temps où j'en avois tant besoin. Il m'a dit qu'il avoit passé quarante ans sans dormir plus d'une heure et demie dans tout le jour et toute la nuit ; et que de toutes les austérités qu'il avoit jamais pratiquées, celle de vaincre le sommeil lui avoit, dans les commencemens, paru la plus grande; que, pour ce sujet, il étoit toujours debout ou à genoux, et que durant le peu de temps qu'il étoit assis pour dormir, il appuyoit sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur ; et que quand il aurait voulu se coucher, il ne l'auroit pu, parce que sa cellule, comme chacun le sait, n'avoit que quatre pieds et demi de long. Pendant tout ce temps, il ne se couvrit jamais de son capuce, quelque ardent que fût le soleil, et quelque violente que fût la pluie. Il marchoit toujours les pieds nus, ne portoit rien sur sa chaire qu'un habit de bure fort étroit, avec un manteau de la même étoffe qu'il quittoit, à ce qu'il m'a dit, durant les grands froids, et ouvroit la porte et la fenêtre de sa cel-

lule, afin que, le reprenant après et fermant cette porte et cette fenêtre, il donnât quelque soulagement à son corps. Il lui étoit assez ordinaire de ne manger que de trois jours en trois jours; et voyant que je m'en étonnois, il me dit que cela n'étoit pas impossible lorsqu'on s'y accoutumoit; et son compagnon m'assura qu'il en passoit quelquefois huit sans prendre aucune nourriture. Cela arrivoit, à mon avis, dans l'oraison et dans ces grands ravissemens que son violent amour pour Dieu lui causoit, de l'un desquels j'ai été témoin. Sa pauvreté étoit extrême, et sa mortification si grande, que j'ai su de lui qu'en sa jeunesse il avoit passé trois ans dans un monastère de son ordre sans connoître aucun des religieux, sinon à la voix, parce qu'il ne levoit jamais les yeux pour rien regarder, et qu'ainsi il ne pouvoit, qu'en suivant les autres, aller dans les divers endroits de la maison où il se trouvoit obligé d'aller; et la même chose lui arrivoit dans les chemins. Il passa plusieurs années sans regarder aucune femme; et il me disoit que, s'il les voyoit, c'étoit comme s'il ne les voyoit pas. Il étoit déjà fort âgé lorsque je commençai à le connoître, et il étoit si atténué et si décharné, que sa peau ressembloit plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à de la chair. Sa sainteté ne le rendoit point farouche. Il parloit peu, à moins qu'on ne l'interrogeât; mais comme il avoit un très bon esprit, son entretien étoit très doux et très agréable. Il est mort comme il a vécu, en instruisant et en exhortant ses frères. Lorsqu'il se vit proche de sa fin, il se mit à genoux, et rendit l'esprit à son Créateur en recitant ce psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.*

## CHAPITTE XVII.

DANGER DE CROIRE POSSÉDER DES VERTUS QU'ON N'A PAS. — C'EST DANS LA PRATIQUE SEULEMENT QU'ON RECONNAÎT SI NOUS AVONS LA PATIENCE, L'HUMILITÉ ET LA PAUVRETÉ.

Le plus grand préjudice que le démon pourroit nous faire sans que nous nous en aperçussions, seroit de nous persuader que nous avons des vertus que nous n'avons pas. Cette croyance diminue l'humilité, et porte à négliger d'acquérir les vertus que l'on croit déjà posséder. Ainsi, en s'estimant d'être en assurance, on tombe sans s'en apercevoir dans une piège d'où l'on ne sauroit se retirer.

Je vous assure que cette tentation est très périlleuse, et j'en ai tant d'expérience, que je puis hardiment vous en parler, quoique ce ne soit pas si bien que je le voudrois. Quel remède donc y a-t-il, mes sœurs? le voici : s'il nous semble que Notre Seigneur nous a donné quelque vertu, nous devons la considérer comme un bien que nous avons reçu de lui, et qu'il peut à toute heure nous ôter, ainsi qu'il arrive souvent par l'ordre de la Providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes filles? Si vous dites que non, je n'en dirai pas de même; car quelquefois il me semble que je suis fort détachée; et lorsque j'en viens à l'épreuve, je trouve en effet que je le suis : d'autres fois je me trouve si attachée, et à des choses dont je me serois peut-être moquée le jour précédent,

que je ne me connois plus moi-même. Quelquefois je me sens avoir tant de cœur, qu'il me semble que, s'il s'offroit des occasions de servir Dieu, rien ne seroit capable de m'étonner : et en effet je trouve que cela est véritable dans quelques-unes; mais le lendemain je me vois dans une telle lâcheté, que je n'aurois pas le courage de tuer une fourmi pour l'amour de lui, si j'y rencontrois la moindre affliction. Quelquefois je m'imagine que, quoi que l'on pût dire à mon préjudice, et quelque murmure qui s'élevât contre moi, je le souffrirois sans aucune peine; et j'ai reconnu en diverses rencontres que je ne m'étois pas trompée, puisque j'en avois même de la joie: et en d'autres temps les moindres paroles m'affligent si fort, que je voudrois être hors du monde, tant tout ce que j'y vois me déplaît. En tout cela je ne suis pas seule; car j'ai remarqué les mêmes choses en plusieurs personnes meilleures que moi, et je sais qu'en effet elles se passent de la sorte.

S'il en est ainsi, mes sœurs, qui sera celui qui pourra dire que son âme est enrichie des vertus, puisque, dans le temps où l'on en a le plus grand besoin, on trouve que l'on n'en a point? Gardons-nous donc bien de concevoir de telles pensées; reconnoissons, au contraire, que nous sommes pauvres, et ne nous endettons pas sans avoir de quoi payer, en nous attribuant des vertus qui ne nous appartiennent point. Le trésor de notre âme est dans les mains de Dieu et non dans les nôtres, et nous ne savons pas quand il lui plaira de nous laisser dans la prison de notre pauvreté et de notre misère sans nous rien donner. Il est vrai que, pourvu que nous le servions avec humilité, il nous secourt enfin dans nos besoins; mais si

cette vertu ne nous accompagne et ne nous suit pas à pas, il nous abandonnera, et nous fera en cela même une grande miséricorde, puisque ce châtement nous apprendra que nous ne saurions trop estimer cette vertu, et que nous n'avons absolument rien que ce qu'il nous donne par sa grâce.

Voici un autre avis que je vous donne. Le démon nous persuade quelquefois que nous avons une vertu, comme, par exemple, la patience, parce que nous prenons la résolution de la pratiquer, parce que nous faisons souvent des actes du désir que nous avons de souffrir beaucoup pour Dieu, et parce qu'il nous semble que ce désir est véritable; ainsi nous demeurons fort satisfaites. Mais gardez-vous bien, je vous prie, de faire cas de ces sortes de vertus, de penser les connoître, si ce n'est de nom, et de vous persuader que Dieu vous les a données jusqu'à ce que vous le sachiez par expérience; car il pourra arriver qu'à la moindre parole qu'on vous dira, et qui ne vous plaira pas, toute cette patience prétendue s'évanouira. Quand vous aurez beaucoup souffert, rendez alors grâces à Dieu de ce qu'il commence à vous instruire dans cette vertu, et efforcez-vous de continuer à souffrir avec grand courage.

Voici un autre artifice du démon. Il vous représente que vous êtes pauvre, et il a en cela quelque raison, soit parce que vous avez fait vœu de pauvreté comme tous les religieux, ou parce que vous désirez dans votre cœur de la pratiquer. Ces deux choses étant supposées, l'une que le religieux s'estime pauvre, comme ayant fait vœu de l'être, et l'autre que le séculier qui est dans la piété se croit pauvre aussi, parce qu'il désire de

l'être, voici ce que tous deux disent : *Je ne désire rien, et si je possède quelque chose, c'est parce que je ne saurois m'en passer; car je dois vivre pour servir Dieu, qui veut que nous ayons soin de la santé de notre corps, et mille choses semblables que cet ange de ténèbres, transformé en ange de lumière, inspire, et qui en apparence sont bonnes. Ainsi il persuade qu'on est véritablement pauvre; qu'on a véritablement la vertu de pauvreté, et que par ce moyen tout est fait; mais cela ne pouvant se connoître que par les effets, il faut en venir à l'épreuve. On jugera par les œuvres si le séculier est vraiment pauvre; car s'il a trop d'inquiétude pour le bien, il le fera bientôt voir, soit en désirant plus de revenu que la nécessité n'en demande, soit en prenant plus de serviteurs qu'il n'en a besoin, soit dans l'occasion d'un procès pour quelque chose de temporel, ou soit qu'un pauvre fermier manque à le payer; car il n'en aura pas moins d'inquiétude que si d'ailleurs il n'avoit pas de quoi vivre. Comme on ne manque jamais de s'excuser, je ne doute point que ce séculier ne réponde que ce qu'il fait en ces rencontres n'est que pour empêcher que faute de soin son bien se perde: mais je ne prétends pas qu'il l'abandonne; je dis seulement qu'il en doit prendre soin sans empressement. Si cela réussit, à la bonne heure; sinon, qu'il prenne patience; car celui qui est véritablement pauvre, fait si peu de cas de toutes ces choses, que, quoiqu'il y ait des raisons qui l'obligent d'en prendre soin, il ne s'en inquiète point, parce qu'il croit ne pouvoir jamais manquer du nécessaire, et que quand même il lui manqueroit, il ne s'en soucieroit pas beaucoup. Il considère cela comme l'accessoire, et non pas*

comme le principal : et ses pensées s'élevant plus haut , il ne s'occupe à des choses si basses que par contrainte.

Pour ce qui est des religieux ou des religieuses qui sont pauvres, ou qui au moins doivent l'être, puisqu'ils en ont fait le vœu , il est vrai qu'ils ne possèdent rien en propre ; mais c'est souvent parce qu'ils n'ont rien. S'il arrive qu'une personne veuille leur donner, ce sera une grande merveille s'ils jugent que ce don leur soit superflu. Ils sont bien aises de mettre en réserve quelque chose. S'ils peuvent avoir des habits d'une fine étoffe, ils ne pensent point à en demander d'une plus grossière.

Il en est de même de l'humilité. Il nous semble que nous ne nous soucions point de l'honneur, ni de la réputation ; mais s'il arrive qu'on nous blesse en la moindre chose, on voit aussitôt, et par nos sentimens et par nos actions, que nous ne sommes point du tout humbles. Si, au contraire, il s'offre quelque chose qui soit honorable et avantageux, on ne le rejette non plus que ces pauvres imparfaits dont j'ai parlé ne rejettent point ce qui leur est profitable : et Dieu veuille que l'on ne travaille pas même à se le procurer ! On a si souvent ces mots en la bouche : *Je ne désire rien, je ne me soucie de rien*, comme en effet on le pense ainsi, qu'à force de le dire on ne le met pas en doute.

Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même pour découvrir cette tentation, tant dans les choses dont je viens de vous parler qu'en plusieurs autres, puisque chacun sait que lorsque Notre-Seigneur nous donne véritablement une seule de ces vertus, il semble

qu'elle attire après elle toutes les autres : à quoi j'ajoute que, quoique vous croyiez les avoir, vous devez craindre de vous tromper ; parce que celui qui est vraiment humble, doute toujours de ses propres vertus, et croit celles des autres incomparablement plus grandes et plus véritables que les siennes.

---

## CHAPITRE XVIII.

### FAUSSES HUMILITÉS, ET PÉNITENCES INDISCRÈTES.

**GARDEZ-VOUS**, mes filles, de certaines humilités accompagnées d'inquiétude, que le démon nous met dans l'esprit, en nous représentant la grandeur de nos péchés ; car il trouble par-là les âmes en plusieurs manières, jusqu'à faire qu'elles se retirent de la communion, et discontinuent de faire oraison en particulier, comme s'en jugeant indignes : et ainsi, lorsqu'elles s'approchent de la sainte Eucharistie, elles emploient à considérer si elles y sont bien ou mal préparées, le temps qu'elles devroient employer pour recevoir des faveurs de Dieu. Cela passe même jusqu'à une si grande extrémité, qu'il leur semble qu'elles ne peuvent presque plus se confier en la miséricorde de Dieu. Toutes leurs actions, quelque bonnes qu'elles soient, leur paroissent pleines de périls : tous leurs services passent dans leur esprit pour inutiles ; et elles tombent dans une telle défiance, qu'elles perdent entièrement le courage de faire aucun bien, parce qu'elles condamnent en elles, comme mauvaises, les mêmes choses

qu'elles louent dans les autres comme bonnes.

Remarquez, je vous prie, mes filles, mais avec grand soin, ce que je vais maintenant vous dire, et que je sais par expérience. Il pourra arriver que cette opinion d'être si imparfaites et si mauvaises pourra dans un temps être une humilité et une vertu, et dans un autre temps une très forte tentation.

L'humilité, quelque grande qu'elle soit, n'inquiète point l'âme, ne l'agite point, ne la trouble point; mais au contraire elle est accompagnée de paix, de plaisir et de douceur; car quoiqu'on se voie de grandes pécheresses; que l'on connoisse clairement qu'on est digne de l'enfer; que l'on avoue mériter d'être en horreur à tout le monde; que l'on s'en afflige, et que l'on n'ose presque implorer la miséricorde de Dieu; néanmoins, si cette humilité est véritable, cette peine est accompagnée de tant de douceur et de satisfaction, que l'on ne voudroit pas ne l'avoir point. Non-seulement, comme je l'ai dit, elle n'inquiète ni ne trouble l'âme, mais elle lui donne une grande liberté et une plus grande paix, et la rend plus capable de servir Dieu; au lieu que cette autre peine la presse, l'agite, la tourmente, et lui est presque insupportable. Je crois que le démon prétend par-là nous persuader que nous avons de l'humilité, et en même temps nous faire, s'il lui étoit possible, perdre la confiance que nous devons avoir en Dieu.

Lorsque vous serez en cet état, détournez, le plus que vous pourrez, votre pensée de la vue de votre misère, et portez-la à considérer combien grande est la miséricorde de Dieu, quel est l'a-

mour qu'il nous porte, et ce qu'il lui a plu de souffrir pour nous.

Le démon se sert du même artifice lorsque, pour nous donner sujet de croire que nous faisons plus que les autres, il nous porte à embrasser des pénitences indiscrettes. Quand cela arrive, si vous manquez à le découvrir à votre confesseur ou à votre supérieure, ou si, lorsqu'ils vous disent de cesser de faire ces pénitences, vous les continuez encore, c'est une tentation manifeste. Efforcez-vous donc de leur obéir, quelque peine que cela vous donne, puisque c'est en quoi consiste la plus grande perfection.

---

## CHAPITRE XIX.

### AMOUR DE DIEU, SES SIGNES ET SES AVANTAGES.

LE seul moyen de nous garantir des embûches de nos ennemis dans cette vie, celui que sa divine majesté nous donne, et dont nous pouvons user hardiment, est de conserver toujours l'amour et la crainte. L'amour nous pressera de marcher, et la crainte nous fera prendre garde où nous marcherons, afin de ne pas tomber dans un chemin où tant de choses peuvent nous faire broncher, ainsi que sont presque tous ceux où l'on marche dans cette vie : ce sera là le vrai moyen de ne pouvoir être trompés.

Vous me demanderez peut-être à quoi vous pourrez connoître que vous possédez ces grandes vertus, et vous aurez raison de le demander, puisqu'il est certain que vous ne sauriez en être

entièrement assurés ; car si vous l'étiez d'avoir un véritable amour de Dieu , vous le seriez aussi d'être en grâce. Il y en a néanmoins des marques si évidentes , qu'il semble que les aveugles même peuvent les voir : elles ne sont ni secrètes ni cachées , mais font tant de bruit , que quand vous ne le voudriez pas , vous ne sauriez ne les point entendre. Le nombre de ceux qui possèdent en perfection ces deux qualités est si petit , qu'ils se font aisément remarquer par leur rareté , et d'autant plus connoître , qu'ils demeurent plus dans le silence et dans le secret. Cet amour et cette crainte de Dieu sont comme deux places fortes , d'où l'on fait la guerre au monde et au démon. Ceux qui aiment Dieu véritablement , aiment tout ce qui est bon , veulent tout ce qui est bon , favorisent tout ce qui est bon , louent tout ce qui est bon , se joignent toujours avec les bons , les soutiennent , les défendent , et n'aiment que la vérité et les choses dignes d'être aimées.

Car croyez-vous que ceux qui aiment Dieu véritablement , puissent aimer ni les vanités , ni les plaisirs , ni les richesses , ni les honneurs , ni toutes les autres choses du monde ? croyez-vous qu'ils puissent avoir des contestations , des disputes , de la jalousie et de l'envie ? Hélas ! comment cela pourroit-il se faire , puisque toute leur passion est de contenter celui qu'ils aiment , puisqu'ils brûlent du désir de se rendre dignes d'être aimés de lui , et puisqu'ils donneroient leur vie avec joie s'ils croyoient par ce moyen pouvoir lui plaire davantage ? Lorsque l'amour qu'on a pour Dieu est véritable , il est impossible de le cacher ; voyez-en des exemples dans saint Paul et sainte Madeleine. L'un parut visiblement blessé de l'a-

amour de Dieu dès le troisième jour, et l'autre dès le premier jour ; car l'amour a des degrés différens, et se fait connoître plus ou moins, selon qu'il est plus ou moins fort. S'il est petit, il ne se fait connoître que peu ; s'il est grand, il se fait beaucoup connoître ; mais partout où il y a de l'amour de Dieu, soit qu'il soit grand ou qu'il soit petit, il se fait toujours connoître : s'il est grand, par de grands effets ; s'il est petit, par de petits.

Vous n'aurez donc pas de peine à connoître cet amour lorsqu'il sera véritable : et je ne comprends pas comment il pourroit demeurer caché ; car si l'on dit qu'il est impossible de dissimuler celui que l'on porte aux créatures, et qu'il se découvre d'autant plus qu'on s'efforce davantage de le couvrir, comment pourroit-on cacher un amour aussi violent qu'est celui qu'on a pour Dieu, un amour si juste, un amour qui croît toujours, parce qu'il découvre sans cesse mille nouveaux sujets d'aimer, sans pouvoir jamais en découvrir aucun de ne pas aimer, et enfin un amour dont le fondement et la récompense est l'amour d'un Dieu, qui, pour faire que nous ne puissions douter qu'il ne nous aime, nous l'a témoigné par tant de travaux et de douleurs, et par la perte même de sa propre vie ?

« Hélas ! mon Sauveur, que celui qui a éprouvé ces deux amours en discerne bien la différence ! Je supplie votre divine majesté de nous la faire connoître avant que nous sortions de cette vie. » Car quelle consolation ne nous sera-ce point à l'heure de notre mort, de voir que nous allons être jugés par celui que nous aurons aimé sur toutes choses ? Nous lui porterons alors sans crainte la cédule où ce que nous lui devons

sera écrit : et nous ne considérerons pas le Ciel comme une terre étrangère, mais comme notre véritable patrie, puisqu'elle a pour roi celui que nous avons tant aimé, et qui nous a tant aimés ; cet amour ayant cet avantage sur tous les amours du monde, que pourvu que nous aimions, nous ne pouvons douter qu'on ne nous aime.

Considérez combien est grand le bonheur d'avoir cet amour, et quel malheur c'est de ne l'avoir pas, puisque, ne l'ayant point, on tombe entre les mains de ce tentateur, entre ces mains si cruelles, entre ces mains si ennemies de toutes sortes de biens, et si amies de toutes sortes de maux. Où sera donc réduite cette pauvre âme, lorsqu'au sortir des travaux et des douleurs de la mort, elle se trouvera entre ces mains barbares et impitoyables, et qu'au lieu de jouir de quelque repos après tant de peines, elle sera précipitée dans l'abîme de l'enfer, où une horrible multitude de serpens l'enviromneront de toutes parts ? Quel terrible et épouvantable lieu ! Quel déplorable et infortuné séjour ! Si les personnes qui aiment leurs aises, et qui sont celles qui courent le plus de risque de tomber dans ce malheur, ont peine à souffrir ici-bas, durant une seule nuit, une mauvaise hôtellerie, quelle sera, à votre avis, la peine qu'elles souffriront à passer toute une éternité dans cette affreuse demeure ? Ne désirons donc point de vivre à notre aise : nous sommes fort bien comme nous sommes : les incommodités de la vie présente peuvent se comparer à une nuit qui se passe dans un mauvais gîte. Louons Dieu de ce que nous souffrons, et efforçons-nous de faire pénitence, tandis que nous sommes en ce monde.

Oh ! combien douce sera la mort de celui qui aura fait pénitence de tous ses péchés, puisqu'il arrivera peut-être que, n'allant point en purgatoire, il commencera presque dès cette vie à entrer dans la gloire des bienheureux, et qu'ainsi étant affranchi de toutes sortes de craintes, il jouira d'une entière paix ! Ne seroit-ce pas une grande lâcheté de ne point aspirer à ce bonheur, puisqu'il n'est pas impossible de l'acquérir ? Au moins demandons à Dieu que, si notre âme, en quittant ce corps, doit être dans la souffrance, ce soit en un lieu où nous l'endurons volontiers, où nous espérons qu'elle finira, et où nous ne craignons point que notre divin époux cesse de nous aimer, ou qu'il nous prive de sa grâce.

Je me suis fort étendue sur ce sujet, mais non pas tant néanmoins que je l'aurois désiré ; car qu'y a-t-il de plus agréable que de parler d'un tel amour ! et que sera-ce donc que de l'avoir ! « O » Seigneur, mon Dieu, donnez-le moi, s'il vous » plaît : faites-moi la grâce de ne point sortir de » cette vie jusqu'à ce que je n'y désire plus rien, » et qu'excepté vous, je sois incapable de rien » aimer. Faites même, s'il vous plaît, que je n'use » jamais de ce terme d'aimer, sinon pour vous » seul, puisque rien n'étant solide que vous, on » ne pourroit rien bâtir sur un tel fondement, » qui ne tombât aussitôt par terre. »

Je ne sais pourquoi nous nous étonnons d'entendre dire : *Celui-là me paie mal du plaisir que je lui ai fait ; ou cet autre ne m'aime point.* En vérité, je ne saurois m'empêcher d'en rire ; car qu'est-ce donc qu'il vous doit pour vous le payer ? et sur quoi vous fondez-vous pour prétendre qu'il vous aime ? Cela doit, au contraire, vous faire

connoître quel est le monde, puisque cet amour même que vous lui portez deviendra le sujet de votre tourment et de votre inquiétude, lorsque Dieu vous ayant touché le cœur, vous aurez un regret sensible d'avoir ainsi été possédé de ces basses affections qui ne sont que des jeux de petits enfans.

---

## CHAPITRE XX.

LES PÉCHÉS VÉNELS DÉLIBÉRÉS NE SONT PAS DES FAUTES LÉGÈRES.

IL est des péchés véniels d'inadvertance dont personne n'est capable de se garantir; mais il y a deux sortes d'advertance, si l'on peut user de ce terme, l'une accompagnée de réflexions, et l'autre qui est si soudaine, que le péché véniel est presque plus tôt commis qu'on ne s'en est aperçu. Dieu nous garde des fautes qui se commettent avec cette première advertance, quelque légères qu'elles paroissent! J'avoue ne pas comprendre comment nous pouvons être assez hardis pour offenser un si grand Seigneur, quoiqu'en des choses légères, et sachant comme nous le savons, que rien n'est petit de ce qui peut être désagréable à une si haute majesté, qui a sans cesse les yeux arrêtés sur nous. Ce péché ne peut, ce me semble, être qu'un péché prémédité, puisque c'est comme qui diroit: Seigneur, quoique cela vous déplaît, je ne laisserai pas de le faire. Je sais que vous le voyez, et je ne puis douter que vous ne le voulez pas; mais j'aime mieux suivre

mon désir que votre volonté. Quoi ! l'on osera faire passer cela pour une chose de néant ? Je suis d'un sentiment bien contraire ; car je trouve que c'est non-seulement une faute, mais une très grande faute.

---

## CHAPITRE XXI.

LIBERTÉ SAINTE ET ENNEMIE DES SCRUPULES , AVEC LAQUELLE DOIVENT AGIR CEUX QUI SERVENT LE SEIGNEUR.

Je vous exhorte fort à fuir la gêne et la contrainte dans le service de Dieu, parce que l'âme qui s'y laisse aller, ne se trouve par-là disposée à aucune sorte de bien, et tombe quelquefois dans des scrupules qui la rendent inutile à elle et aux autres. Si, en demeurant gênée de la sorte, elle ne tombe pas dans ces scrupules, quoiqu'elle soit bonne pour elle-même, elle sera incapable de servir à d'autres pour les faire avancer dans la piété ; parce que cette contrainte est si ennemie de notre nature, qu'elle nous intimide et nous effraie. Ainsi, quoique ces personnes soient persuadées que le chemin que vous tenez est meilleur que celui où elles marchent, l'appréhension de tomber dans ces gênes et contraintes où elles vous voient, leur fera perdre l'envie qu'elles avoient d'y entrer.

Tâchez donc, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, de vous conduire de telle sorte envers toutes les personnes avec qui vous aurez à vivre, qu'elles demeurent satisfaites de votre

conversation, qu'elles désirent de pouvoir imiter votre manière d'agir, et que la vertu leur paroisse si belle et si aimable dans vos entretiens, qu'au lieu de leur faire peur, elle leur donne du respect et de l'amour.

Cet avis est très important aux religieuses; plus elles sont saintes, et plus elles doivent s'efforcer de témoigner de la douceur et de la bonté envers leurs sœurs. C'est pourquoi, mes filles, lorsque les discours de vos sœurs ne sont pas tels que vous désireriez, quoique cela vous donne beaucoup de peine, gardez-vous bien de le témoigner, et de vous éloigner d'elles. Par ce moyen elles vous aimeront, et vous leur serez utiles: prenons donc un extrême soin de plaire à tous ceux avec qui nous avons à traiter, mais principalement à nos sœurs.

Tâchez de bien comprendre cette importante vérité, que Dieu ne s'arrête pas tant à de petites choses que vous vous l'imaginez, et qu'ainsi vous ne devez point vous gêner l'esprit, parce que cela pourroit vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez seulement, comme je l'ai dit, l'intention droite, et une volonté déterminée de ne point offenser Dieu, sans laisser accabler votre âme par des scrupules; puisqu'au lieu de devenir saintes par ce moyen, vous tomberiez en beaucoup d'imperfections où le démon vous pousseroit insensiblement, sans que, je le répète encore, vous fussiez utiles ni aux autres ni à vous-mêmes, ainsi que vous l'aurez pu être en agissant autrement.



## CHAPITRE XXII.

LES PERSONNES LES PLUS ÉLEVÉES EN GRACE DOIVENT TOUJOURS CRAINDRE DE TOMBER.

*Avis aux Carmélites.*

PEUT-IL y avoir quelque sûreté de conscience en ce monde? Oh! que cette vie est misérable d'être ainsi obligé, comme ceux qui ont toujours les ennemis à leurs portes, d'avoir sans cesse les armes à la main pour se garantir de surprises! « Mon Dieu et mon tout! comment voulez-vous » que nous aimions une vie pleine de tant de misères, et que nous ne désirions et ne vous demandions pas que vous nous fassiez la grâce de » nous en tirer, si ce n'est que nous puissions » espérer de la perdre pour vous, ou de l'employer tout entière pour votre service, et surtout d'être assurés que nous accomplissons » votre volonté? Car, à moins de cela, ne devons-nous pas dire avec saint Thomas : *Mourons avec lui?* Et n'est-ce pas mourir plusieurs » fois au lieu d'une seule, que de vivre sans vous » et dans cette appréhension de pouvoir être » pour jamais séparé de vous? » Au milieu de tant de craintes, quel contentement peut avoir celui qui n'en connoit point d'autre que d'être agréable à son Dieu, puisque l'on a vu tomber dans tant de grands péchés des personnes qui, menant une vie sainte, étoient dans ces craintes et de plus grandes encore? Et qui nous assure

que, si nous tombons, Dieu nous donnera la main pour nous relever et pour nous faire faire pénitence? j'entends par un secours particulier.

Cette pensée ne se présente jamais à mon esprit, que je ne me trouve dans une extrême frayeur; et elle s'y présente si souvent, que je tremble en écrivant ceci. Je ne sais ni comment je le puis écrire, ni comment je puis vivre. Je vous conjure, mes filles, de demander à Notre Seigneur de me faire la grâce qu'il vive toujours en moi, et de lui demander pardon pour cette misérable créature. Il sait que je n'attends rien que de sa bonté; que je ne puis sans elle cesser d'être ce que je suis, et que c'est à elle que j'ai recours et aux mérites de son Fils et de sa très sainte mère, dont, tout indigne que je suis, j'ai l'honneur, comme vous, de porter l'habit. Louez Dieu, mes filles, de ce que mes imperfections ne doivent point vous faire de honte, puisqu'elles ne vous empêchent pas d'être les véritables filles de cette reine des anges. Efforcez-vous d'imiter ses actions, admirez sa grandeur, et considérez quel est le bonheur de l'avoir pour protectrice, puisque mes péchés et ma malice n'ont point terni l'éclat de ce saint ordre. J'ai néanmoins un avis important à vous donner, c'est de ne vous pas croire en assurance, quoique vous ayez une telle mère, et soyez aussi bonnes que vous l'êtes. Remettez-vous devant les yeux l'exemple de David et de Salomon : ne vous fiez point en votre retraite, en votre pénitence, en vos communications avec Dieu, en vos continuels exercices d'oraison, en votre séparation des choses du monde, et en ce qu'il paroît même que vous en avez de l'horreur. Tout cela est bon, mais ne

suffit pas, comme je l'ai dit, pour vous ôter tout sujet de craindre; et vous devez graver ce verset dans votre mémoire, et le méditer souvent : *Heureux celui qui craint le Seigneur.*

---

### CHAPITRE XXIII.

IL EST DES PERSONNES QUE DE PETITES ATTACHES  
ARRÊTENT DANS LE CHEMIN DE LA PERFECTION.  
CONSEILS QUE LEUR DONNE LA SAINTE.

Si une personne riche, qui n'a ni enfans ni héritiers, vient à souffrir quelque perte qui n'empêche pas qu'il ne lui reste encore plus de bien qu'elle n'en a besoin pour entretenir honnêtement sa maison, et que cependant cela ne l'inquiète pas moins que si elle n'avoit pas seulement du pain, comment Notre Seigneur pourra-t-il lui ordonner de tout quitter pour l'amour de lui? Elle dira peut-être que l'affliction qu'elle a de cette perte, vient de ce qu'elle voudroit pouvoir faire du bien aux pauvres; mais je suis persuadée que Dieu demande plutôt de nous que nous nous soumettions à ce qu'il fait, et que par cette conformité à sa volonté, nous procurions la paix à nos âmes, plutôt que cette charité pour les pauvres.

Une autre personne aura plus de bien qu'il ne lui en faut pour sa subsistance, et il s'offre une occasion de l'augmenter: si c'est par un don qu'on veut lui faire, à la bonne heure; mais travailler pour cela, et après l'avoir eu, s'efforcer d'en acquérir encore davantage, quelque bonne

intention qu'elle ait (car parlant comme je fais de personnes d'oraison et de vertu, on doit croire qu'elle l'a bonne), elle ne doit point prétendre d'arriver par ce chemin à une sublime perfection. Il en est de même, pour peu que l'on méprise ces personnes, et que l'on touche à leur honneur, il leur en reste une inquiétude dont elles ont peine à revenir.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que ceci est hors de propos, puisque rien de semblable ne se passe parmi nous. Nous n'avons point de bien, nous n'en désirons point et nous n'en recherchons point : personne ne nous offense, et ainsi ces comparaisons n'ont point de rapport à notre état. J'en demeure d'accord ; mais cela n'empêche pas que l'on n'en puisse tirer plusieurs conséquences utiles, qu'il n'est pas besoin de marquer ici en particulier, et qui vous aideront à connoître si vous êtes entièrement détachées de l'affection des choses auxquelles vous avez renoncé en quittant le monde, puisqu'il s'offre assez de petites occasions de l'éprouver, et de vous faire voir si vous êtes maîtresses de vos passions. Car, croyez-moi, la perfection ne consiste pas à porter un habit de religieuse, mais à pratiquer les vertus, à assujétir en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, et à la prendre pour règle de la conduite de notre vie. Puisque nous ne sommes point encore arrivées jusqu'à ce degré de vertu, humilions-nous, mes filles. L'humilité est un remède infailible pour guérir nos plaies ; et quoique Notre Seigneur, qui est notre divin médecin, tarde à venir, ne doutez point qu'il ne vienne et ne nous guérisse.

Les pénitences que font ces personnes dont je

viens de parler, sont aussi réglées et aussi compassées que leur vie, qu'elles désirent fort de conserver pour servir Notre Seigneur. Ainsi elles pratiquent les mortifications avec une grande discrétion, de peur de nuire à leur santé ; et l'on ne doit point craindre qu'elles se tuent, tant leur raison est toujours la maîtresse, sans que leur amour pour Dieu les fasse passer par-dessus les considérations qu'elle leur représente, pour ne se point laisser emporter à des austérités excessives. Mais je voudrois, au contraire, que nous nous servissions de notre raison pour ne nous pas contenter de servir Dieu en cette manière, et pour ne pas demeurer toujours ainsi en le même état, sans jamais arriver où ce chemin doit nous conduire, quoique nous imaginions marcher toujours avec peine. Vous sembleroit-il, mes filles, que ce fût agir sagement, si, entreprenant un voyage qui peut se faire en huit jours, on y employoit un an, en souffrant continuellement, durant ce temps, les mêmes incommodités, des mauvais gîtes, des mauvais chemins, de la pluie et de la neige, outre le danger d'être mordu par les serpens qui s'y rencontrent ?

Je ne pourrois en rapporter que trop de preuves ; et je crains bien de n'avoir pas moi-même passé par-dessus ces fausses raisons que notre raison nous représente pour nous empêcher de nous avancer : ainsi cette dangereuse discrétion nous fait tout appréhender, nous fait tout craindre. Je vous conjure, mes sœurs, par votre amour pour Notre Seigneur, de remettre entre ses mains votre raison et vos craintes, de vous élever au-dessus de la foiblesse de la nature, d'abandonner le soin de ce misérable corps à ceux

que Dieu a établis pour veiller sur notre conduite, et de ne penser qu'à marcher sans cesse avec courage pour jouir enfin du bonheur de voir notre Sauveur et notre Dieu. Car, quoique dans une vie aussi austère qu'est la nôtre, tous les soins que vous pourriez prendre de flatter votre corps pour conserver votre santé, vous seroient assez inutiles; ils ne laisseroient pas de nuire à la santé de vos âmes. Je sais bien que les austérités corporelles sont les moins considérables, et que tout consiste, comme je l'ai dit, à marcher avec grande humilité. Nous devons donc toujours croire que nous n'avons encore fait que peu de chemin, que nos sœurs, au contraire, en ont beaucoup fait; et non-seulement désirer d'être considérées comme les plus imparfaites, mais faire tout ce qui peut dépendre de nous, afin que l'on en soit persuadé. Cette disposition est très-excellente, et sans elle nous n'avancerons jamais, parce que ne nous étant pas encore dépouillées de nous-mêmes; nous serons sans cesse chargées du poids de notre misère.

Il me paroît encore très important pour ceux à qui Notre Seigneur fait la grâce de désirer s'élever encore plus haut, de travailler extrêmement à obéir avec promptitude; et quoiqu'ils ne soient ni religieux, ni religieuses, il leur sera très-avantageux d'avoir, comme font plusieurs, quelqu'un à qui ils se soumettent, afin de ne faire en quoi que ce soit leur volonté propre, qui est ce qui nous cause d'ordinaire le plus de dommage, et de ne point chercher des personnes de leur humeur, qui les flattent, au lieu de tâcher à les détromper de la vanité des choses du monde, dont il nous importe tant d'être instruites par ceux qui la connoissent.

## CHAPITRE XXIV.

## MÉPRIS DE L'HONNEUR.

LORSQUE Dieu commence à nous donner quelque vertu, nous devons tellement veiller sur nous-mêmes, que nous ne nous mettions point en danger de la perdre; par exemple, en ce qui regarde l'honneur, plusieurs se persuadent d'en être entièrement détachés, qui ne le sont pas; et pour peu que l'on s'y sente encore attaché, on ne doit point espérer d'avancer dans le chemin de la vertu: c'est une chaîne si forte, que Dieu seul est capable de la rompre; et il n'y a point d'efforts joints à la prière, que nous ne devions faire de notre côté pour surmonter un si grand obstacle à notre avancement. Je connois des personnes dont les actions sont si saintes, qu'on ne les peut considérer sans admiration. « D'où vient » donc, ô mon Dieu! qu'elles tiennent encore à » la terre; s'étant entièrement consacrées à votre » service, qui les empêche d'arriver au comble » de la perfection? » C'est qu'elles sont encore un peu attachées à ce malheureux honneur sans qu'elles s'en aperçoivent, parce que le démon leur persuade qu'elles sont obligées de le conserver. Mais, quoique je ne doive être considérée que comme une fourmi, je les conjure de croire, sur ma parole, que, si elles ne se corrigent, le fruit de leur bon exemple ne sera pas sain ni de durée, parce que ce défaut sera comme une chenille, qui, quoiqu'elle n'endommage pas tout

l'arbre, le rongera de telle sorte, que non-seulement elle lui fera perdre sa beauté, mais l'empêchera de profiter, et les autres plantes qui en sont près. J'ajouterai que quelque petit que soit cet attachement à l'honneur, c'est comme un faux ton dans un jeu d'orgues qui en déconcerte toute l'harmonie, et qui nuisant toujours beaucoup à l'âme, en quelque état qu'elle soit, est une peste pour celles qui s'appliquent à l'oraison.

... Nous disons que nous voulons nous unir à Dieu et suivre les conseils de Jésus-Christ, et nous prétendons en même temps devoir conserver notre honneur et notre réputation sans qu'ils souffrent la moindre tache, quoiqu'il n'y ait point d'injures et d'outrages que Jésus-Christ n'ait endurés. Peut-on se rencontrer en marchant par deux chemins si différens? et pouvons-nous espérer que ce divin Sauveur veuille habiter dans notre âme, si nous ne nous faisons violence pour renoncer à ce faux honneur, comme il y a renoncé lui-même, et nous relâcher en plusieurs autres choses de ce qui nous paroît nous être dû?

Mais, me dira quelqu'un, *je ne rencontre point d'occasion d'offrir en cela quelque chose à Dieu.* Je réponds que, si vous êtes dans une ferme résolution de lui tout sacrifier, il ne permettra pas que, faute d'occasions, vous perdiez l'avantage de faire une chose qui lui est si agréable. Il faut seulement, sans s'arrêter à de simples paroles, mettre la main à l'œuvre. Sur quoi je veux rapporter ici quelques-unes de ces petites choses que je faisais au commencement de ma conversion, et qui sont, comme je l'ai dit, les pailles que je mettois dans le feu, n'étant capable de rien de

plus : mais Dieu est si bon, qu'il reçoit tout; et nous ne devons jamais cesser de le bénir.

Entre mes autres imperfections, j'avois celle de savoir peu les rubriques du bréviaire, et les autres choses qui se récitent dans le chœur, étant en cela aussi négligente que j'étois affectonnée à de vaines occupations : d'autres novices auroient pu m'en instruire, et ma vanité ne me permettoit pas de le leur demander, de peur de leur faire connoître mon ignorance, quoique le bon exemple que je leur devois me vint dans l'esprit. Mais quand Dieu m'eut un peu ouvert les yeux, je changeai bien de conduite; car, sur le moindre doute que j'avois, je m'adressois aux plus petites des écolières pour m'en éclaircir; et Dieu permit qu'au lieu de m'attirer par-là du mépris, on m'en estima davantage.

Je savois mal le chant, et j'en étois bien fâchée, non par la crainte d'y faire des fautes en la présence de Dieu, ce qui auroit été une vertu, mais à cause des personnes qui m'écoutoient; et ce sentiment de vanité me troubloit de telle sorte, qu'il me faisoit manquer encore davantage. Enfin, je résolus de dire que je ne le savois pas lorsque je ne le savois qu'imparfaitement, et cela ne me donnoit pas d'abord peu de peine; mais je le faisois après avec joie; et quand je commençai à ne me plus soucier que l'on connût mes défauts, et à renoncer à ce malheureux point d'honneur que je me figurois en cela, et que chacun met où il lui plaît, je chantai beaucoup mieux qu'auparavant.

## CHAPITRE XXV.

RESPECT QUE L'ON DOIT AVOIR POUR CE QUI NE NOUS PAROÎT PAS INTELLIGIBLE DANS L'ÉCRITURE SAINTE.

EN lisant attentivement ces paroles de l'épouse, dans le Cantique des Cantiques : *Que le Seigneur me baise d'un baiser de sa bouche*, j'ai remarqué qu'il semble que l'âme, après avoir parlé en tierce personne, adresse la parole à une autre, en ajoutant : *Le lait qui coule de vos mamelles est plus délicieux que le vin*. J'avoue n'en pas comprendre la raison, et j'en suis bien aise, parce que nous devons avoir beaucoup plus de respect pour les paroles qui surpassent notre intelligence, que pour celles que nos foibles esprits sont capables de concevoir. C'est pourquoi, mes filles, lorsqu'en lisant ou entendant des prédications, ou méditant les mystères de notre sainte foi, il y aura des choses qui vous paroîtront obscures : je vous recommande extrêmement de ne vous point fatiguer pour en chercher l'explication. Cela n'appartient pas à des femmes, ni même à la plupart des hommes.

S'il plaît à Notre Seigneur de vous en donner l'intelligence, il le fera sans que vous ayez besoin de prendre pour ce sujet aucune peine ; ce que je ne dis que pour les femmes, et pour les hommes qui ne sont pas obligés à soutenir la vérité par leur doctrine. Quand à ceux que Dieu y engage, ils doivent sans doute y travailler de tout leur

pouvoir, et ce travail ne leur sauroit être que fort utile; mais pour nous, sans nous mettre en peine du reste, nous n'avons qu'à recevoir avec simplicité ce qu'il plaît à Dieu de nous donner, et nous réjouir de ce que sa sagesse n'ayant point de bornes, une seule de ses paroles contient tant de mystères, qu'il n'est pas étrange que nous soyons incapables de les comprendre. Car, sans parler du latin, du grec et de l'hébreu, à quoi il n'y a pas sujet de s'étonner que nous n'entendions rien, combien se rencontre-t-il d'endroits dans les psaumes qui ne nous paroissent pas moins obscurs dans l'espagnol que dans le latin? Gardez-vous donc bien, mes filles, je le répète encore, de vous en tourmenter inutilement. Ce qui ne va point au-delà de notre capacité suffit pour des personnes de notre sexe : Dieu ne nous en demandera pas davantage; et il ne laissera pas de nous favoriser de ses grâces.

Ainsi, lorsqu'il lui plaira de nous découvrir ces sens, nous n'y trouverons point de difficulté; et s'il ne veut pas lever le voile qui nous les couvre, humilions-nous et réjouissons-nous, comme je l'ai dit, de ce que le maître que nous servons est si grand et si admirable, que ses paroles, quoique écrites en notre langue, ne nous sont pas intelligibles.

Notre foiblesse est telle, qu'il vous semblera peut-être, mes sœurs, que les paroles de ce cantique auroient pu être plus claires; et je ne m'en étonne pas, ayant même entendu dire à quelques personnes qu'elles appréhendoient de les lire. Que notre misère, mon Dieu, est déplorable! et n'est-ce pas ressembler à ces bêtes venimeuses qui convertissent en poison tout ce qu'elles man-

gent, que de juger selon notre peu d'amour pour vous, de ces faveurs dont vous nous comblez !

L'aveuglement des hommes est si grand, que j'ai vu avec étonnement, qu'un religieux ayant fait un sermon admirable sur le sujet des faveurs que Dieu fait à l'âme comme à son épouse, et qui n'étoit fondé que sur les paroles de ce cantique, il excita tellement la risée de son auditoire, à cause qu'il y parloit d'amour, que j'en étois épouvantée. Cela vient, comme je l'ai dit, de ce que nous nous exerçons si peu dans l'amour de Dieu, que nous ne pouvons concevoir qu'une âme s'entretienne avec lui par des paroles de cette sorte.

Je finis en vous avertissant encore de ne vous point étonner quand vous rencontrerez dans l'Écriture et dans les mystères de notre foi, des endroits que vous n'entendrez pas, et des expressions si vives de l'amour de Notre Seigneur pour les âmes. Celui qu'il nous a témoigné par des effets qui, allant si fort au-delà de toutes paroles, montrent qu'il n'y a point en ceci d'exagération, m'étonne beaucoup davantage : je suis comme hors de moi-même lorsque je pense que nous ne sommes que de misérables créatures si indignes de recevoir tant de preuves de sa bonté. Je vous conjure, mes filles, de bien peser cet avis, et de le repasser en votre esprit, puisque, plus vous considérerez ce que l'amour de Notre Seigneur lui a fait souffrir pour nous, plus vous connoîtrez que, bien loin que ses paroles de tendresse qui vous surprennent d'abord, soient des expressions trop fortes, elles n'approchent point de l'affection que ce divin Sauveur nous a témoignée par toutes les actions de sa vie et par la mort qu'il a voulu endurer pour nous.



## CHAPITRE XXVI.

DIVERSES SORTES DE PAIX DONT QUELQUES PERSONNES SE FLATTENT. EXEMPLES QUE LA SAINTE EN RAPPORTE. EXCELLENS AVIS QU'ELLE Y AJOUTE. DES MOYENS DONT DIEU SE SERT POUR FAIRE AMITIÉ AVEC LES AMES, ET DE L'AMOUR QU'ON DOIT AVOIR POUR LE PROCHAIN.

DIEU nous garde de tant de diverses sortes de paix dont les gens du monde jouissent, et qui font qu'ils demeurent tranquilles au milieu des plus grands péchés; car ne peut-on pas leur donner, au lieu du nom de paix, le nom de véritables guerres? Cette fausse paix est une marque de l'union des âmes avec le démon; il ne veut point leur faire la guerre durant cette vie, parce qu'elle pourroit les porter à recourir à Dieu pour s'en délivrer. Qu'ils jouissent tant qu'il leur plaira de leur faux bonheur: j'espère de la miséricorde de Dieu, qu'il ne se trouvera jamais parmi nous.

Le démon pourra commencer à nous nuire par une autre de ces fausses paix qu'il nous fera trouver dans des choses qui ne semblent point importantes. Lorsqu'une religieuse, après avoir commencé à se relâcher en des sujets peu considérables en apparence, continue d'en user de la même sorte sans en avoir aucun repentir, cette paix est fausse et dangereuse. Ces sortes de fautes sont, par exemple, quelque manquement à ce qu'ordonnent nos constitutions, qui en soi n'est pas péché, et quelque négligence, quoique sans

dessein, à exécuter ce que le supérieur commande; car, tenant à notre égard la place de Dieu, nous sommes obligées de lui obéir; nous sommes venues pour cela en religion, et il n'y a rien que nous ne devions faire pour lui donner sujet d'être satisfait de notre conduite. Il en est de même de quelques autres petites choses qui ne passent pas pour des péchés, et qui sont des imperfections auxquelles les femmes sont sujettes. Je ne prétends pas que nous n'y tombions jamais; mais je dis que nous devons les connoître et en avoir du regret, puisque autrement le démon pourroit en profiter et nous y rendre peu à peu insensibles. Soyez donc bien persuadées, mes filles, qu'il aura beaucoup fait s'il gagne sur vous de négliger ces petites fautes. Elles peuvent causer un si grand mal dans la suite, que je vous conjure, au nom de Dieu, d'y prendre extrêmement garde. Comme nous avons dans cette vie une guerre continuelle à soutenir contre tant d'ennemis, nous ne saurions trop veiller sur notre intérieur et notre extérieur; car, quoique Dieu nous fasse de grandes grâces dans l'oraison, nous ne laissons pas, au sortir de là, de rencontrer mille petites pierres d'achoppement, telles que sont celles d'omettre par négligence certaines choses, de n'en pas faire d'autres assez exactement, de tomber dans quelques troubles intérieurs, et d'avoir des tentations. Tant s'en faut que je pense que l'on puisse être entièrement exempt de ces tentations et de ces troubles; je les considère comme de très grandes faveurs de Dieu, et profitables aux âmes pour les faire avancer dans la vertu; mais je ne saurois m'empêcher de craindre pour celles qui n'ont point de regret de leurs

fautes : quand ce ne seroit qu'un péché véniel, on doit en avoir du déplaisir.

Si vous m'aimez, remarquez bien, je vous prie, ceci : n'est-il pas vrai que la moindre piquête d'une épingle ou d'une épine se fait sentir à une personne vivante? Si donc nos âmes ne sont point mortes, mais sont animées d'un ardent amour de Dieu, ne devons-nous pas être très sensibles aux moindres choses qui ne sont pas conformes à notre profession et à nos obligations?

Les personnes scrupuleuses doivent remarquer que ce que je dis ne s'entend pas des fautes où l'on tombe quelquefois sans y penser, et dont on ne s'aperçoit pas toujours, mais de celles que l'on commet ordinairement, dont on ne tient aucun compte, dont on n'a point de regret, et dont on ne tâche point de se corriger, parce que l'on s'imagine que ce n'est rien, et que l'on s'endort ainsi dans une fausse et très dangereuse paix.

Efforcez-vous donc, mes filles, de n'avoir pas à vous accuser toujours dans vos confessions des mêmes fautes; et puisque notre infirmité est si grande que nous ne saurions éviter d'en commettre, tâchez au moins que ce ne soient pas toujours les mêmes, puisqu'elles pourroient jeter de si profondes racines, qu'il seroit très difficile de les arracher, et que ces racines pourroient encore en produire d'autres, ainsi qu'une plante qu'on arrose tous les jours croit de telle sorte, qu'au lieu qu'il seroit facile au commencement de l'arracher avec les mains, il faut ensuite y employer le fer. Demandons à Dieu de nous assister dans ces occasions que nous connoissons, à l'heure de la mort et de son redoutable juge.

ment, être si importantes, principalement pour celles qui ont, comme nous, l'honneur d'avoir pour époux en cette vie celui qui alors sera leur juge.

Il y a dans le monde une autre paix moins dangereuse que celle dont je viens de parler : c'est la paix de ceux qui ont soin d'éviter les péchés mortels; ce qui encore n'est pas peu, vu la manière dont on vit aujourd'hui; mais je suis persuadée qu'ils ne laissent pas d'y tomber de temps en temps par le peu de compte qu'ils tiennent d'en commettre un si grand nombre de véniels, qu'ils approchent fort des mortels. Ces personnes ne craignent point de dire, et je l'ai moi-même entendu plusieurs fois : *Quoi! des péchés véniels vous semblent-ils si considérables? Il ne faut que de l'eau bénite pour les effacer; et l'Eglise, comme une bonne mère, nous donne encore pour ce sujet d'autres remèdes.* Qu'y a-t-il, mes filles, de plus déplorable que de voir que des chrétiens osent tenir de tels discours? Je vous conjure, par l'amour que vous devez avoir pour Dieu, de prendre bien garde à ne commettre jamais de péchés, quoique véniels, sous prétexte de ces remèdes. Quelle disposition nous doit être aussi suspecte, que celle qui tend à désirer des consolations qui affoiblissent la vertu, qui portent à la tiédeur, et qui donnent sujet de douter si les péchés que l'on commet en cet état sont véniels ou mortels? Dieu nous délivre, s'il lui plaît, de ces sortes de paix!



## CHAPITRE XXVII.

## DÉVOTIONS SUSPECTES OU MAL ENTENDUES.

J'AI connu très particulièrement une personne qui communioit fort souvent, ne disoit jamais mal de personne, avoit de grandes tendresses dans l'oraison, demouroit chez elle dans une continuelle solitude, et étoit de si douce humeur, que, quoi qu'on lui pût dire, elle ne se mettoit point en colère; ce que je ne compte pas pour une petite vertu. Elle n'avoit point été mariée, et n'étoit plus en âge de l'être, et elle avoit souffert, sans murmurer, de grandes contradictions. La voyant en cet état sans pouvoir remarquer en elle aucun péché, et apprenant qu'elle veilloit fort sur ses actions, je la considérois comme une personne de grande oraison, et comme une âme fort élevée; mais après l'avoir connue plus particulièrement, je trouvai qu'elle n'étoit dans ce grand calme que lorsqu'il ne s'agissoit point de son intérêt, et qu'aussitôt que l'on y touchoit, elle y étoit aussi sensible qu'on l'en croyoit détachée; que dans la patience avec laquelle elle écoutoit ce qu'on lui disoit, elle ne pouvoit souffrir que l'on touchât, pour peu que ce fût, à son honneur, tant elle étoit enivrée de l'estime d'elle-même; et qu'elle avoit une si grande curiosité de savoir tout ce qui se passoit, et prenoit tant de plaisir d'être à son aise, que je ne comprenois pas comment il étoit possible qu'elle pût, seulement durant une heure, demeurer en solitude.

Elle justifioit de telle sorte ses actions, que, si on l'en eût voulu croire, on n'auroit pu, sans lui faire tort, en considérer aucune comme un péché. Ainsi, tandis que presque tout le monde la considéroit comme une sainte, elle me faisoit une grande compassion, particulièrement lorsque je remarquois que les persécutions qu'elle me disoit avoir souffertes, lui étoient arrivées en partie par sa faute, et je ne portai point d'envie à sa sainteté. Cette personne, et deux autres que j'ai vues comme elles se croire des saintes, m'ont plus fait appréhender que les plus grands pécheurs que j'aie connus.

Priez Dieu, mes filles, de nous donner la lumière qui nous est nécessaire pour ne nous pas tromper de la sorte, et remerciez-le beaucoup d'une aussi grande faveur que celle de vous avoir amenées dans une maison consacrée à son service, où, quelques efforts que le démon fasse pour vous tromper, il ne lui est pas si facile d'y réussir que si vous étiez encore dans le monde; car, quoique, entre les personnes qui y sont, il s'en trouve qui, dans le désir qu'elles ont d'être parfaites, croient qu'il ne leur manque rien pour aller au Ciel, on ne sait point si elles sont telles qu'elles se le persuadent: mais dans les monastères il est facile de le connoître, et je n'y ai jamais eu de peine, parce qu'au lieu de faire ce qu'elles veulent, il faut qu'elles fassent ce qu'on leur commande: et qu'au contraire, dans le monde, quoiqu'elles aient un désir véritable de plaire à Dieu, d'être éclairées dans leur conduite, et de ne se point tromper, elles ne peuvent l'éviter, parce qu'elles ne font que leur propre volonté; ou que, si quelquefois elles y résistent, ce n'est pas avec

une aussi grande mortification qu'est celle des religieuses. Il faut en excepter quelques personnes qui se soumettent à un directeur capable de les conduire, la véritable humilité ne permettant pas de ce confier beaucoup en soi-même.

Il y en a d'autres qui, après que Notre Seigneur leur a fait la grâce de connoître le néant de toutes les choses d'ici-bas, ont renoncé pour l'amour de lui à leurs biens et à leurs plaisirs pour embrasser la pénitence; mais elles aiment tant l'honneur, et sont si discrètes et si prudentes, qu'elles voudroient aussi ne rien faire qui ne fût agréable aux hommes. Ces deux choses ne s'accordent point, mes filles; et le mal est qu'elles connoissent si peu leur erreur, qu'elles prennent toujours plutôt le parti du monde que celui de Dieu.

La plupart de ces personnes ne sauroient souffrir sans se troubler des moindres choses que l'on dit à leur désavantage, quoiqu'elles sachent en leur conscience qu'elles sont vraies. Cela n'est pas embrasser la croix; c'est la traîner; et faut-il s'étonner qu'elle leur paroisse pesante? Au lieu que, si on l'aime, on trouve de la facilité, non-seulement à l'embrasser, mais à la porter. Je vous conjure, mes filles, de bien considérer qu'ensuite du vœu que vous avez fait, il ne doit plus y avoir de monde pour vous. Comment, après avoir renoncé à votre propre volonté, ce qui est de toutes les choses la plus difficile, pourriez-vous conserver encore de l'affection pour cette fausse apparence de bonheur qui se rencontre dans les biens, les honneurs et les plaisirs? Qu'appréhendez-vous? Ne voyez-vous pas que pour éviter que les gens du monde ne pensent ou ne disent

quelque chose à votre désavantage, vous vous trouveriez obligées, pour leur plaisir, à prendre des peines incroyables ?

Il y a d'autres personnes, et je finirai par-là, dont on a sujet de croire, lorsqu'on examine leurs actions, qu'elles s'avancent beaucoup, et qui demeurent néanmoins à moitié chemin. Elles ne s'arrêtent point à ce qu'on peut dire d'elles, ni à ce faux point d'honneur ; mais elles ne s'exercent pas à la mortification, et ne renoncent pas à leur propre volonté. Quoiqu'elles paroissent disposées à tout souffrir, et qu'elles passent pour des saintes, s'il se présente quelque occasion importante qui regarde la gloire de Dieu, elles préfèrent la leur à la sienne. Elles ne s'en aperçoivent pas néanmoins, et s'imaginent, au contraire, qu'elles ne considèrent que Dieu, et non pas le monde, lorsqu'elles appréhendent les événemens, et craignent qu'une bonne œuvre ne cause un grand mal. Il semble que le démon leur apprenne à prophétiser, mille ans auparavant, les maux à venir.

Ces personnes ne se jetteroient pas dans la mer, comme fit saint Pierre, et n'imiteroient pas tant de saints qui n'ont point appréhendé de perdre leur repos et de hasarder leur vie pour le service du prochain. Elles veulent bien aider les âmes à s'approcher de Notre Seigneur, pourvu que cela ne trouble pas la paix dont elles jouissent, et ne les engage dans aucun péril.

## CHAPITRE XXVIII.

IL EST PLUS AVANTAGEUX DE NE PAS COMMUNIER, QUE DE COMMUNIER SANS L'AVIS DE SON DIRECTEUR. EXEMPLES SINGULIERS EN CETTE MATIÈRE.

IL y avoit dans l'un de nos monastères , une religieuse du chœur et une converse, toutes deux personnes de très grande oraison, fort mortifiées, fort humbles, fort vertueuses, si détachées de tout et si remplies de l'amour de Dieu, que, quoiqu'on ne pût rien ajouter au soin que nous prenions de les observer, nous ne remarquions rien en elles en quoi elles manquassent de répondre aux grâces qu'elles recevoient de Dieu; ce que je rapporte particulièrement, afin que celles qui n'ont pas tant de vertu comprennent mieux le sujet qu'elles ont de craindre. Ces deux religieuses entrèrent dans un si ardent désir de jouir de la présence de Notre Seigneur, que, ne pouvant trouver de soulagement que dans la communion, elles n'oublioient rien pour obtenir des confesseurs la permission d'approcher souvent de la sainte table. Ces dispositions augmentant toujours, elles croyoient ne pouvoir vivre si elles demeuroient un jour sans communier. Cela alla jusqu'à un tel excès, que les confesseurs, dont l'un étoit fort spirituel, jugeoient qu'il n'y avoit point d'autre remède pour adoucir une peine si excessive. Cette peine passa encore plus avant, car l'une d'elles se trouvoit si extrêmement pressée de ce désir de communier, que, pour ne pas mettre sa vie en

danger, il falloit la communier de grand matin ; et il ne pouvoit y avoir de fiction, puisque ni l'une ni l'autre de ces deux filles n'auroit pas voulu pour tous les biens du monde dire un mensonge. Je n'étois pas alors dans cette maison ; mais la prieure m'en écrivit, et me manda qu'elle ne savoit de quelle sorte se conduire, voyant que des hommes si capables croyoient ne pouvoir agir d'une autre manière. Dieu permit que je comprisse aussitôt le mal qui en pouvoit arriver ; je n'en voulus néanmoins rien témoigner que je ne fusse sur les lieux, tant parce que je craignois de me tromper, qu'à cause qu'il y auroit eu de l'imprudence de blâmer cette conduite, jusqu'à ce que je pusse dire les raisons qui m'empêchoient de l'approuver.

Lorsque je fus arrivée dans ce monastère, celui de ces deux confesseurs qui n'étoit pas moins humble qu'habile, entra aussitôt dans mon sentiment ; et l'autre, au contraire, qui n'étoit pas à beaucoup près si spirituel ni si capable, ne voulut jamais s'y rendre : mais je ne m'en mis guère en peine, parce que je n'étois pas obligée de déférer à ses avis. Je parlai ensuite à ses filles, et leur alléguai des raisons qui me paroisoient assez fortes pour leur persuader que la croyance qu'elles avoient de ne pouvoir vivre si elles ne communioient tous les jours n'étoit qu'une imagination : mais voyant qu'il étoit impossible de leur faire changer de sentiment, je leur dis que, quoique je ne fusse pas pressé d'un moindre désir qu'elles de recevoir si souvent Notre Seigneur, je ne communierois néanmoins que quand toutes les sœurs communieroient, afin qu'elles s'en abstinsent aussi, et que, si cela ne pouvoit se faire sans

mourir, nous mourrions toutes trois ensemble, n'y trouvant pas tant de péril qu'à souffrir qu'un tel usage s'introduisit dans des maisons où tant de filles, qui n'aimoient pas moins Dieu qu'elles l'aimoient, voudroient faire la même chose.

Cette coutume que ces deux religieuses avoient prise de communier tous les jours, et dans laquelle le diable s'étoit sans doute mêlé, avoit déjà fait tant de mal, qu'il sembloit que l'on ne pouvoit les en empêcher sans les faire mourir : mais je demeurai inflexible, parce que, plus je voyois qu'elles ne se soumettoient point à l'obéissance, à cause qu'elles croyoient ne le pouvoir faire, plus je connoissois évidemment que c'étoit une tentation. Elles passèrent cette première journée avec beaucoup de peine ; elles en eurent un peu moins le lendemain, et enfin elle diminua de telle sorte, que, quoique je communiasse parce qu'on me l'avoit commandé, sans quoi ma compassion pour leur foiblesse m'en auroit encore empêchée, elles n'en furent point troublées.

Quels autres exemples ne pourrois-je point alléguer sur ce sujet ? Je me contenterai d'en rapporter encore un de ce qui se passa dans un monastère de Bernardines. Il y avoit une religieuse fort vertueuse, qui jeûnoit et se donnoit la discipline avec excès ; elle en tomba dans une telle foiblesse, que toutes les fois qu'elle communioit ou entroit dans une ferveur encore plus grande qu'à l'ordinaire, elle s'évanouissoit et demouroit pendant huit à neuf heures en cet état. Toutes les autres et elle-même croyoient que c'étoit un ravissement. Son confesseur me raconta ce qui se passoit, et je lui dis que je croyois que cela ne procédoit que de foiblesse, que je n'y voyois aucune marque

de véritables ravissemens, et qu'ainsi, au lieu de la laisser en cet état, j'estimois à propos de retrancher ses jeûnes et ses disciplines, et de penser à la divertir. Il l'approuva, et comme cette religieuse étoit fort obéissante, elle n'eut point de peine à se soumettre. Ses forces revinrent peu à peu, et elle ne se souvint plus de ces ravissemens qu'elle s'étoit imaginé d'avoir.

Le plus grand inconvénient de l'état dont je viens de parler, ce seroit si l'ardent désir qu'auroit une personne de recevoir son Créateur, et la solitude où elle se croiroit être, étant privée de ce bonheur, l'empêchoit d'obéir à son confesseur ou à sa prieure, lorsqu'ils jugeroient à propos qu'elle s'en abstint. Il faut dans ces rencontres, comme en d'autres, mortifier ces personnes, et leur faire comprendre qu'il leur est beaucoup plus avantageux de renoncer à leur volonté que de rechercher leur consolation.

J'ai éprouvé que l'amour-propre peut aussi avoir grande part à ce que je viens de dire; car il m'est souvent arrivé, après avoir reçu la sainte hostie, et l'ayant presque encore tout entière dans ma bouche, que, voyant communier les autres, j'aurois désiré n'avoir pas communiqué afin de la pouvoir recevoir. Mais j'ai reconnu depuis que cela ne provenoit pas tant de l'amour de Dieu, que de ce que je recherchois ma satisfaction, parce qu'il arrive ordinairement qu'en approchant de la sainte table, on sent un plaisir plein de tendresse qui nous attire: car si je n'eusse été touchée de ce désir que pour recevoir mon Sauveur, ne l'avois-je pas reçu dans mon âme? Si ce n'eût été que pour obéir au commandement que l'on m'avoit fait de communier, n'a-

vois-je pas déjà communiqué? Et si ce n'eût été que pour recevoir les grâces et les faveurs que le très saint Sacrement nous communique, ne les avois-je pas déjà reçues? Ainsi je vis clairement que je ne recherchois qu'un plaisir sensible.

J'ai connu, dans un lieu où nous avons un monastère, une femme qui passoit pour une grande servante de Dieu, et qui auroit dû l'être, puisqu'elle communioit tous les jours; mais, comme elle choisissoit pour ce sujet tantôt une église, tantôt une autre, et n'avoit point de confesseur attitré, j'aurois mieux aimé la voir obéir à un directeur, que communier si souvent. Elle demouroit dans sa maison en particulier, où je pense qu'elle ne s'occupoit que de ce qui lui étoit le plus agréable: et parce qu'elle étoit bonne, je veux croire que tout ce qu'elle faisoit étoit bon. Je lui disois quelquefois mon sentiment: elle n'en tenoit pas grand compte, et je ne l'en pouvois blâmer à cause qu'elle étoit meilleure que moi en tout le reste, quoiqu'il me parût qu'elle avoit tort en cela. Le saint Père Pierre d'Alcantara arriva alors, et je ne demurai pas satisfaite de la relation qu'elle lui fit; ce qui venoit sans doute de ce que nous sommes si misérables, que nous ne sommes contents que de ceux qui marchent par un même chemin que nous; car je crois qu'elle avoit plus servi Dieu et plus fait pénitence en un an que moi en plusieurs années. Elle tomba malade de la maladie dont elle mourut, et n'eut point de repos jusqu'à ce que l'on dit la messe chez elle, et qu'on la communiât tous les jours. Comme cette maladie dura long-temps, un prêtre de grande piété, qui lui disoit souvent la messe, eut peine de la voir ainsi

communier tous les jours chez elle ; et ce fut peut-être une tentation du diable , parce que cela se rencontra au dernier jour de sa vie. Ce bon ecclésiastique ne consacra point d'hostie pour elle ; et lorsque , la messe étant achevée , elle vit qu'il ne la communioit pas , elle se mit dans une telle colère contre lui , qu'il en fut fort scandalisé et vint me le dire. J'en fus aussi extrêmement touchée ; et comme je crois qu'elle mourut incontinent après , je doute qu'elle se soit reconciliée avec ce bon prêtre. Je connus par-là combien il est dangereux de faire en quoi que ce soit notre volonté , et particulièrement dans les choses importantes : car ceux qui ont l'honneur de recevoir si souvent Notre Seigneur , doivent s'en reconnoître si indignes , que ce ne soit point par eux-mêmes qu'ils l'entreprennent , mais par l'avis de leur directeur , afin que l'obéissance supplée à ce qui leur manque pour être en état de s'approcher de cette suprême majesté. Ce que je viens de raconter étoit à cette dévote femme une occasion de s'humilier , qui lui auroit peut-être fait mériter davantage que ces communions si fréquentes , en lui faisant voir que ce prêtre n'avoit point de tort , et que Dieu , qui connoissoit sa misère et son indignité , l'avoit ordonné de la sorte. C'est comme en usoit une personne que ses confesseurs , par prudence , privoient quelquefois de la communion , parce qu'ils voyoient qu'elle s'y présentoit fort souvent : quoiqu'elle en fût très sensiblement touchée , l'honneur de Dieu lui étoit plus cher que sa propre satisfaction , et elle lui rendoit grâces de ce qu'il avoit fait connoître à son confesseur que la maison de son âme n'étoit pas une demeure digne d'un si grand

Seigneur : ainsi elle obéissoit tranquillement et humblement, quoique la tendresse de son amour pour son Sauveur lui fit souffrir beaucoup de peine, et rien n'auroit été capable de la porter à désobéir à son confesseur.

Quand notre amour pour Dieu n'empêche pas nos passions de nous porter à l'offenser, et que, nous rendant incapables d'écouter la raison, elles troublent la tranquillité de notre âme, il est évident, ce me semble, que nous nous recherchons nous-mêmes, et que le diable ne manque pas de se servir de ces occasions pour nous nuire autant qu'il le peut. C'est pourquoi je ne saurois penser sans frayeur à ce qui arriva à cette femme ; et quoique je ne veuille pas croire que cela ait causé sa perte, la miséricorde de Dieu étant si grande, je ne saurois m'empêcher de trembler lorsque je pense qu'il arriva dans un temps si dangereux.

J'ai rapporté cet exemple pour faire connoître aux âmes dévotes le sujet qu'elles ont de craindre, et de bien s'examiner sur les dispositions où elles doivent être pour recevoir ce grand sacrement. Si leur intention n'est que de plaire à Dieu, ne savent-elles pas que l'obéissance lui est plus agréable que le sacrifice ? et si elles méritent davantage en ne communiant point qu'en communiant, quel sujet ont-elles de se troubler ? Ce n'est pas que je trouve étrange que, n'étant pas toutes arrivées à une si grande perfection que de ne rien vouloir que ce que Dieu veut, elles sentent quelque peine dans ces rencontres ; mais je dis que cette peine doit être accompagnée d'humilité. Si elles étoient entièrement dégagées de tout intérêt et de tout amour-propre, elles se réjouiroient même, au lieu de

s'attrister, de rencontrer cette occasion de plaire à Dieu dans une chose qui lui est si agréable : elles s'humilieroient et seroient assez contentes de communier spirituellement. Mais, parce que ce grand désir de recevoir Notre-Seigneur est, principalement dans les commencemens, une grâce qu'il nous fait, je ne saurois, comme je l'ai dit, m'étonner que l'on sente la peine d'en être privé : je désire seulement que l'on ne s'en trouble point, et que l'on tire de là des sujets de s'humilier. Si on s'en inquiète, si on s'en altère, et si on s'en émeut contre le confesseur, qui peut douter que ce ne soit une tentation manifeste ? Si, contre l'ordre du confesseur, quelqu'une avoit la hardiesse de communier, je ne voudrois nullement participer au mérite qu'elle prétendrait tirer de sa communion, puisque nous ne devons pas, en de semblables rencontres, être juges de nous-mêmes, cela n'appartenant qu'à ceux qui ont le pouvoir de lier et de délier. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous donner la lumière qui nous est nécessaire, et de nous assister de son secours, afin que nous n'abusions point de ses faveurs en des occasions si importantes.

---

## CHAPITRE XXIX.

EFFETS DE LA SAINTE EUCHARISTIE. IMPORTANCE  
DE L'ACTION DE GRACES.

Le pain de chaque jour, que nous demandons à Dieu dans l'oraison dominicale, est ou le pain du

corps, ou l'eucharistie qui est le pain des âmes : demande qui voudra ce pain terrestre ; mais quand à nous, prions le Père éternel de nous rendre dignes de lui demander notre pain céleste. Demandons-lui que, puisque les yeux de notre corps ne peuvent recevoir la consolation de le voir en cette vie où tant de voiles nous le couvrent, il se découvre aux yeux de notre âme, et lui fasse connoître qu'il est la nourriture qui soutient sa vie, et la nourriture la plus délicieuse de toutes.

Mais doutez-vous que cette divine nourriture ne soutienne pas aussi notre corps ? Non-seulement elle le nourrit, mais elle sert de remède à ses maladies. Je sais que cela est véritable ; car je connois une personne sujette à de grandes infirmités, qui étant souvent travaillée de douleurs pressantes lorsqu'elle allait à la sainte table, s'en trouvoit si parfaitement délivrée après avoir communiqué, qu'il sembloit qu'on les lui eût arrachées avec la main. Cela lui arrivoit ordinairement, et ces maux n'étoient point des maux cachés, mais fort évidens, et qui à mon avis ne pouvoient se feindre. Or, parce que les merveilles que ce pain sacré opère en ceux qui le reçoivent dignement sont assez connues, je ne veux pas en rapporter plusieurs autres de cette même personne, que je n'ai pu ignorer, et que je sais être fort véritables. Notre Seigneur lui avoit donné une foi si vive, que, lorsqu'elle entendoit dire à quelqu'un qu'il auroit souhaité d'être venu au monde dans le temps où Jésus-Christ, notre Sauveur et tout notre bien, conversoit avec les hommes, elle en rioit en elle-même, parce que, croyant jouir aussi véritablement de sa présence dans la très sainte

eucharistie qu'elle auroit pu faire alors, elle ne comprenoit pas qu'on pût désirer davantage.

Je sais aussi de cette personne, que durant plusieurs années, quoiqu'elle ne fût pas fort parfaite, elle croyoit aussi certainement, lorsqu'elle commuioit, que Notre Seigneur entroit chez elle, que si elle l'eût vu de ses propres yeux. Elle tâchoit de recueillir en elle-même tous ses sens, pour leur faire connoître en quelque sorte le bien qu'elle possédoit, ou pour mieux dire, afin qu'ils ne lui servissent point d'obstacle pour le connoître. Ainsi, elle se considéroit comme étant aux pieds de Jésus-Christ, où elle pleuroit avec la Madeleine, de même que si elle l'eût vu des yeux du corps dans la maison du pharisien; et quoiqu'elle ne sentit pas une grande dévotion, sa foi lui disant dans son cœur qu'elle étoit très heureuse d'être là, elle s'y entretenoit avec son époux. En effet, si nous ne voulons nous-mêmes nous aveugler et renoncer à la lumière de la foi, nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit alors au-dedans de nous, parce que ce n'est pas une simple représentation de notre pensée, comme quand nous considérons Notre Seigneur en la croix et en d'autres mystères de sa passion, où nous nous représentons ce qui s'est passé; mais c'est une chose présente, et une vérité indubitable, qui fait que nous n'avons point besoin de sortir de nous pour aller bien loin chercher Jésus-Christ, puisque nous savons qu'il demeure en nous, jusqu'à ce que les accidens du pain soient consumés par la chaleur naturelle. Ne serions-nous donc pas bien imprudentes, si nous perdions par notre négligence une occasion si favorable de nous approcher de lui?

Si, lorsqu'il étoit dans le monde, le seul atouchement de ses habits guérissoit les maladies, pouvons-nous douter que, pourvu que nous ayons une foi vive, il fera des miracles en notre faveur lorsqu'il sera au milieu de nous, et qu'étant dans notre maison il ne nous refusera pas nos demandes? Cette suprême majesté est trop libérale pour ne pas payer ses hôtes libéralement quand ils le reçoivent avec l'honneur et le respect qui lui sont dus. Si vous avez peine de ne pas le voir des yeux du corps, considérez que ce n'est pas une chose que nous devons désirer, parce qu'il y a bien de la différence entre le voir tel qu'il étoit autrefois sur la terre revêtu d'un corps mortel, ou le voir tel qu'il est aujourd'hui dans le Ciel tout resplendissant de gloire. Qui seroit celle de nous qui, dans une aussi grande foiblesse qu'est la nôtre, seroit capable de soutenir ses regards; et comment pourrions-nous demeurer dans le monde, voyant que toutes les choses dont nous faisons ici tant de cas ne sont que mensonge et qu'un néant en comparaison de cette vérité éternelle? Une pécheresse telle que je suis, envisageant une si grande majesté, auroit-elle la hardiesse de s'en approcher après l'avoir tant offensé? Mais sous les accidens du pain il se rabaisse, et fait que j'ose traiter avec lui; de même que, quand un roi se déguise, il semble que nous ayons droit de vivre avec lui avec moins de cérémonie et de respect qu'aparavant, et qu'il soit obligé de le souffrir, puisqu'il a voulu se déguiser; autrement qui oseroit, avec tant d'indignité, de tiédeur et de défauts, s'approcher de Jésus-Christ? Oh! qu'il paroît bien que nous ne savons ce que nous demandons quand nous demandons de le voir, et

que sa sagesse y a beaucoup mieux pourvu que nous ne saurions le désirer ; ce voile qui le cache n'empêchant pas qu'il ne se découvre à ceux qu'il connoît devoir en faire un bon usage ; car, quoi- qu'ils ne le voient pas des yeux du corps, ils ne laissent pas de le voir, puisqu'ils se montre à leur âme par de grands sentimens intérieurs, et en d'autres manières différentes.

Demeurez de bon cœur avec lui, et pour vous enrichir de ses grâces, ne perdez pas un temps aussi favorable qu'est celui qui suit la sainte communion. Considérez qu'il n'y en a point où vous puissiez faire un si grand progrès dans la piété, et où votre divin Sauveur ait plus agréable que vous lui teniez compagnie. Prenez donc grand soin de vous recueillir alors, et de vous tenir près de lui ; et à moins que l'obéissance ne vous appelle ailleurs, faites que votre âme demeure tout entière en la présence de son Seigneur, parce qu'étant son véritable maître, il ne manquera pas de l'instruire, quoiqu'il le fasse d'une manière qu'elle-même ne comprend pas ; mais si, en détournant aussitôt vos pensées de lui, vous manquez au respect que vous devez à ce roi de gloire, qui est au-dedans de vous, ne vous plaignez que de vous-mêmes.

N'oubliez jamais combien ce temps d'après la sainte communion nous est favorable pour être instruites par notre maître, pour entendre dans le fond du cœur ses paroles intérieures, pour baiser ses pieds sacrés en reconnaissance de ce qu'il a daigné nous donner ses saintes instructions, et pour le prier de ne point s'éloigner de nous. Si, pour lui demander en un autre temps la même chose, nous nous présentons devant une de ses

images, il me semble que, lorsque nous l'avons lui-même présent en nous, ce seroit une folie de le quitter pour s'adresser à son tableau, comme c'en seroit une, sans doute, si, ayant le portrait d'une personne que nous aimerions extrêmement, et cette personne venant nous voir, nous la quittons sans lui rien dire, pour aller nous entretenir avec ce portrait; mais savez-vous en quel temps cela n'est pas moins utile que saint, et quand j'y prends un très grand plaisir? c'est quand Notre Seigneur s'éloigne de nous, et nous fait connoître son absence par les sécheresses où il nous laisse. Alors c'est pour moi une telle consolation de considérer le portrait de celui que j'ai tant de sujet d'aimer, que je désirerois ne pouvoir jamais tourner les yeux sans le voir; car sur quel objet plus saint et plus agréable pouvons-nous arrêter notre vue que sur celui qui a tant d'amour pour nous, et qui est le principe et la source de tous les biens? Oh! que malheureux sont ces hérétiques qui ont perdu par leur faute cette consolation et tant d'autres!

Puis donc qu'après avoir reçu la très sainte eucharistie, vous avez au-dedans de vous Jésus-Christ même, fermez les yeux du corps pour ouvrir les yeux de l'âme, afin de le regarder dans le milieu de votre cœur; car je vous ai déjà dit, je vous le redis encore, et je voudrois le dire sans cesse, que si vous vous y accoutumez toutes les fois que vous aurez communié, et vous efforcez d'avoir la conscience si pure, qu'il vous soit permis de jouir souvent d'un si grand bonheur, ce divin époux ne se déguisera point de telle sorte qu'il ne se fasse en diverses manières connoître à vous à proportion du désir que vous aurez de le connoître.

## CHAPITRE XXX.

EFFETS ADMIRABLES DE L'AMOUR DE DIEU ; ET QUELS SONT CEUX QUE LA RÉCEPTION DE LA SAINTE EUCHARISTIE DOIT OPÉRER DANS LES AMES.

QUAND le saint époux du Cantique des Cantiques *a baisé une âme d'un baiser de sa bouche*, et qu'il a profondément établi son amour dans son cœur, il le lui fait connoître par diverses marques, telles que sont celles d'avoir pour toutes les choses de la terre le mépris qu'elles méritent ; de ne souhaiter aucun bien de ce monde, parce qu'on en connoît le néant ; de ne chercher de consolation qu'avec les personnes qui ont de l'amour pour lui ; de trouver la vie ennuyeuse, et autres dispositions semblables. Leur seule appréhension est de n'être pas dignes qu'il se serve d'elles en des occasions où il y ait beaucoup à souffrir ; et c'est en ces rencontres que je viens de dire que l'amour et la foi agissent sans écouter ce que l'entendement leur représente.

Voici une comparaison qui pourra vous le faire comprendre. Un homme se trouve esclave des Maures, et ne peut, à cause de l'extrême pauvreté de son père, espérer de recouvrer la liberté que par le moyen d'un intime ami qu'il a. Si cet ami, voyant que son bien ne suffit pas pour le racheter, se résout de se rendre esclave au lieu de lui, afin de le délivrer, la discrétion vient aussitôt lui représenter qu'il se doit plus à lui-même qu'à son ami ; qu'il n'auroit peut-être pas tant de force

que lui pour demeurer ferme dans la foi ; qu'il ne pourroit sans imprudence s'engager dans un si grand péril, et d'autres raisons non moins apparentes ; mais la générosité de ce parfait ami est si grande qu'il ne les écoute point.

Ainsi, ô véritable amour de mon Dieu, que vous êtes puissant, puisque rien ne vous paroît impossible, et qu'heureuse est l'âme à qui Dieu donne cette paix qui lui fait mépriser tous les travaux et tous les périls, sans pouvoir être touchée d'aucune autre crainte que de ne pas le servir comme elle le souhaite, et comme il mérite de l'être !

Vous n'ignorez pas, sans doute, mes filles, que saint Paulin, évêque de Nole, touché des larmes d'une veuve dont le fils étoit prisonnier, se rendit esclave au lieu de lui, pour le tirer de captivité. Comme il ne fit cette action ni pour un fils ni pour un ami, mais par le mouvement d'une charité plus élevée, et qui ne pouvoit procéder que de son ardent amour pour Jésus-Christ, il est visible qu'il avoit reçu de lui cet amour et cette paix dont j'ai parlé : ainsi on ne doit pas s'étonner qu'il ait voulu imiter, en quelque sorte, ce qu'il a plu à ce divin Sauveur de souffrir pour nous, lorsqu'il est venu du Ciel sur la terre pour nous affranchir de la servitude du démon : et chacun sait l'heureux succès qu'eut la charité si extraordinaire de ce grand évêque.

J'ai connu, et vous avez vu ce religieux du même ordre du bienheureux Pierre d'Alcantara, qui me vint trouver tout fondant en pleurs par le violent désir qu'il avoit de délivrer un captif en se mettant en sa place. Nous en conférâmes ensemble, et son général accorda enfin cette per-

mission à ses instantes prières ; mais lorsqu'il n'étoit qu'à quatre lieues d'Alger, Dieu le retira à lui ; et qui peut douter de la récompense qu'il a reçue ? Néanmoins, assez de gens d'entre ceux qui affectent la qualité de discrets, et qui passent pour tels dans le monde, lui disoient qu'il faisoit une folie ; et comme nous ne sommes pas encore arrivés jusqu'à un si haut degré d'amour pour Dieu que celui qu'avoit ce saint religieux, nous sommes capables de faire un semblable jugement ; mais y a-t-il, au contraire, une plus grande folie que d'attribuer à prudence cette dangereuse discrétion qui nous fait ainsi passer la vie comme dans un profond sommeil, au lieu que l'amour de Dieu devoit nous réveiller pour travailler sans cesse à lui plaire ?

Vous voyez donc, mes filles, que nous ne saurions, sans une assistance toute particulière de Dieu, nous porter à de si grandes actions. Ne vous laissez donc jamais de demander à votre divin époux cet amour et cette paix dont j'ai parlé ; c'est le moyen de vous élever de telle sorte au-dessus de ces vaines craintes et de cette fausse prudence du siècle qui voudroient troubler votre repos, que vous puissiez, sans vous en émouvoir, les fouler aux pieds.

Si un roi épousoit une simple paysanne, et qu'il en eût des enfans, ne seroient-ce pas des princes, nonobstant la bassesse de l'extraction de leur mère ? Ainsi, lorsque Notre Seigneur a fait une si grande faveur à une âme que de la prendre pour son épouse, ne sera-ce donc pas la faute de cette âme, si l'on ne voit naître de ce divin mariage des désirs ardents, des résolutions généreuses et des actions héroïques.

Je suis très persuadée que, si nous approchions de l'adorable eucharistie avec une grande foi et un grand amour, une seule communion nous enrichiroit des trésors célestes : à combien plus forte raison, tant de communions devroient-elles donc y suffire ? Mais faut-il s'étonner que nous en tirions si peu de fruit, puisqu'il semble que nous n'approchions de la sainte table que par cérémonie et par coutume ? Misérable monde, qui nous fermez ainsi les yeux pour nous empêcher de voir le bonheur éternel que nous pourrions acquérir si nous recevions ce grand sacrement avec un cœur tout brûlant d'amour pour notre Sauveur, et de charité pour notre prochain !

« Oh ! Seigneur du Ciel et de la terre ! est-il possible que nous soyons capables de recevoir dans un corps mortel, des preuves si extraordinaires de votre amour ? Et est-il possible que nous ne voulions pas comprendre quelles sont les faveurs dont le Cantique des Cantiques fait voir qu'un Dieu tout-puissant veut bien honorer les âmes ? O faveurs inconcevables ! ô paroles si douces et si pénétrantes, qu'une seule devroit, par la tendresse de notre amour pour vous, mon Sauveur, nous faire tomber dans une sainte défaillance ! Soyez béni à jamais, de ce qu'il ne tient pas à vous que nous ne jouissions d'un si grand bonheur. En combien de diverses manières avez-vous voulu, et voulez-vous encore tous les jours nous témoigner votre amour ? Je ne vous demande, mon Sauveur, autre chose en ce monde, sinon de m'honorer d'un baiser de votre divine bouche, qui produise en moi un tel effet, que je ne puisse, quand je le voudrois, me refroidir dans cet

» amour, et me ralentir dans cette étroite union  
» que vous voulez bien me faire la grâce que  
» j'aie pour vous et avec vous. Faites, ô souve-  
» rain maître de ma vie ! que ma volonté soit  
» toujours tellement soumise à la vôtre, que  
» rien n'étant capable de l'en séparer, je puisse  
» vous dire : O mon Dieu, qui êtes toute ma  
» gloire ; que *le lait qui coule de vos divines ma-*  
» *melles est plus délicieux que le vin !* »

---

## SECONDE PARTIE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

JOIE ET CHANGEMENT DE SAINTE THÉRÈSE AU MOMENT OU ELLE PRIT L'HABIT DE RELIGIEUSE.

JE crois pouvoir dire avec vérité, que quand j'aurois été prête à rendre l'esprit, je n'aurois pas souffert davantage que je le fis au sortir de la maison de mon père pour entrer dans le monastère : il me sembloit que tous mes os se détachent les uns des autres, parce que mon amour pour Dieu n'étoit pas assez fort pour surmonter entièrement celui que j'avois pour mon père et pour mes proches ; et il étoit si violent, que si Notre Seigneur ne m'eût assistée, je n'aurois jamais pu continuer dans ma résolution ; mais il me donna la force de me surmonter moi-même, et ainsi je l'exécutai.

Dans le moment que je pris l'habit, j'éprouvai de quelle sorte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir : personne ne s'aperçut de celle qui se passoit dans mon cœur ; chacun croyoit, au contraire, que je faisais cette action avec grande joie. Mais dès que je me vis revêtue de ce saint habit, c'est alors que ma joie fut incomparable, et elle a toujours continué jusqu'à cette heure. Dieu changea en une très grande tendresse la sécheresse de mon âme ; je ne trouvois rien que d'agréable dans tous les exercices de la religion : je balayois quelquefois la maison

dans les heures que je donnois auparavant à mon divertissement et à ma vanité ; et j'avois tant de plaisir à penser que j'étois délivrée de ces vains amusemens et de cette folie , que je ne pouvois assez m'en étonner , ni comprendre comment un tel changement s'étoit pu faire. Ce souvenir fait encore maintenant une si forte impression sur mon esprit , qu'il n'y a rien , quelque difficile qu'il fût , que je craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu ; car je sais , par diverses expériences , que quand c'est son seul amour qui nous y engage , il ne se contente pas de nous aider à prendre de saintes résolutions , mais il veut , pour augmenter notre mérite , que les difficultés nous étonnent , afin de rendre notre joie et notre récompense d'autant plus grandes , que nous aurons plus à combattre : et il nous fait même goûter ce plaisir dès cette vie par des douceurs et des consolations qui ne sont connues que de ceux qui les éprouvent. Je l'ai , comme je viens de le dire , expérimenté diverses fois en des occasions fort importantes ; c'est pourquoi , si j'étois capable de donner conseil , je ne serois jamais d'avis , lorsque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre , et nous l'inspire plusieurs fois , de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne la pouvoir exécuter , puisque , si c'est seulement pour son amour que l'on s'y porte , elle ne sauroit ne pas réussir par son assistance , rien ne lui étant impossible. Qu'il soit béni à jamais.

Ainsi soit-il.

## CHAPITRE II.

LES TROUBLES DE LA RELIGION EN FRANCE ONT ENGAGÉ SAINTE THÉRÈSE A ÉTABLIR UNE OBSERVANCE SI ÉTROITE DANS SON ORDRE.

J'APPRIIS, lorsqu'on commença à fonder le monastère de saint Joseph d'Avila, les troubles de France, le ravage qu'y faisoient les hérétiques, et combien ils s'y fortifioient de jour en jour; j'en fus très vivement touchée; je pleurois en la présence de Dieu, et le priois de remédier à un si grand mal. Il me sembloit que j'aurois donné mille vies pour sauver une seule de ce grand nombre d'âmes qui se perdoient dans ce royaume. Mais voyant que je n'étois qu'une femme, et encore si mauvaise et très incapable de rendre à mon Dieu le service que je désirois, je crus, comme je le crois encore, que, puisqu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, je devois travailler de tout mon pouvoir à faire que ces derniers fussent bons.

Ainsi je résolus de faire ce qui dépendoit de moi pour pratiquer les conseils évangéliques avec la plus grande perfection que je pourrois, et tâcher de porter les religieuses avec qui je vivois, à faire la même chose. Dans ce dessein, je me confiois en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent à tout pour l'amour de lui; j'espérai que ces bonnes filles étant telles que mon désir se les figuroit, mes défauts seroient couverts par leurs vertus,

et je crus que nous pourrions contenter Dieu en quelque chose, en nous occupant toutes à prier pour les prédicateurs, pour les défenseurs de l'Eglise, et pour les hommes savans qui soutiennent sa querelle.

« O mon Rédempteur! comment puis-je entrer dans ce discours sans me sentir déchirer le cœur ? Quels sont maintenant les chrétiens ? Faut-il que vous n'ayez point de plus grands ennemis que ceux que vous choisissez pour vos amis, que vous comblez de plus de faveurs, parmi lesquels vous vivez, et à qui vous vous communiquez par les sacremens ? Certes, mon Dieu, celui qui quitte aujourd'hui le monde, ne quitte rien ; car que pouvons-nous attendre des hommes, puisqu'ils ont si peu de fidélité pour vous-même ? Méritons-nous qu'ils en aient davantage pour nous que pour vous ; et leur avons-nous fait plus de bien que vous ne leur en avez fait, pour espérer qu'ils nous aiment plus qu'ils ne nous aiment ? » Que pouvons-nous donc attendre du monde, nous qui, par la miséricorde de Dieu, avons été tirées du milieu de cet air si contagieux et si mortel ?

J'avoue toutefois que je ne puis voir tant d'âmes se perdre sans en être outrée de douleur : je sais que pour celles qui sont déjà perdues, il n'y a plus de remède : mais je souhaiterois qu'au moins il ne s'en perdit point davantage.

O mes filles en Jésus-Christ ! aidez-moi à prier Notre Seigneur de vouloir remédier à un si grand mal : c'est pour ce sujet que nous sommes ici assemblées : c'est l'objet de notre vocation : c'est le juste sujet de nos larmes : c'est ce à quoi nous devons nous occuper : c'est où doivent

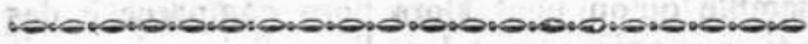
tendre tous nos désirs : c'est ce que nous devons sans cesse demander à Dieu, et non pas nous employer à ce qui regarde les affaires séculières. Car je confesse que je me ris, ou plutôt que je m'afflige, de voir ce que quelques personnes viennent recommander avec tant d'instances à nos prières, jusqu'à désirer même que nous demandions pour elles à Dieu de l'argent et des revenus ; au lieu que je voudrois, au contraire, le prier de leur faire la grâce de fouler aux pieds toutes ces choses. Je veux croire que leur intention n'est pas mauvaise ; mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais en de semblables occasions. Quoi ! toute la chrétienté est en feu, et nous perdons le temps en des demandes qui, si Dieu nous les accordoit, ne serviroient peut-être qu'à fermer à une âme la porte du Ciel ! Non, assurément, mes sœurs, ce n'est pas ici le temps de traiter avec Dieu pour des affaires si peu importantes ; et s'il ne falloit avoir quelque égard à la foiblesse des hommes qui cherchent en tout de la consolation qu'il seroit bon de leur donner si nous le pouvions, je serois fort aise que chacun sût que ce n'est pas pour de semblables intérêts que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur dans nos monastères.

## CHAPITRE III.

JOIE DE SAINTE THÉRÈSE ET DE SES FILLES,  
LORSQUE, DANS LA FONDATION DE LEURS MONA-  
STÈRES, ELLES ÉTOIENT PARVENUES A LA CLÔ-  
TURE.

IL faut l'avoir éprouvé pour comprendre quelle étoit notre joie en nos fondations, quand nous nous trouvions dans une clôture où les personnes séculières ne pouvoient entrer, parce que, quoique nous les aimions beaucoup, nulle consolation n'égale celle que nous avons d'être seules. Il me semble qu'on peut alors nous comparer à des poissons qui rentrent dans l'eau d'où on les avoit tirés; car les âmes nourries dans les eaux vives des faveurs de Dieu, se voyant comme prises en des filets quand on les engage dans le commerce du monde, peuvent à peine respirer jusqu'à ce qu'elles rentrent dans leur sainte solitude. Je l'ai remarqué en toutes nos sœurs, et je sais par expérience, que les religieuses qui désirent de sortir pour converser avec les séculiers, ou de communiquer beaucoup avec eux, n'ont jamais goûté de cette eau vive dont Notre Seigneur parla à la Samaritaine, et que cet époux céleste s'éloigne d'elles avec justice, quand il voit qu'elles ne connoissent pas l'extrême bonheur qu'elles ont de demeurer avec lui. J'apprends que ce malheur ne leur arrive de l'une de ces deux causes, ou de n'avoir pas embrassé purement pour son amour la profession religieuse, ou de ne pas assez con-

notre la faveur qu'il leur a faite de les appeler à son service, et de les empêcher, par ce moyen, d'être assujéties à un homme qui est souvent cause de leur mort, non-seulement temporelle, mais éternelle. « O Jésus-Christ, mon Sauveur » et mon saint époux, qui êtes tout ensemble véritablement Dieu et véritablement homme, une si grande faveur doit-elle donc être si peu estimée ? » Rendons-lui grâces, mes sœurs, de nous l'avoir faite, et ne cessons point de louer ce puissant Roi, qui, pour nous récompenser de quelques petits travaux qui ont si peu duré, et qui ont même été mêlés de diverses consolations, nous prépare un royaume qui n'aura jamais de fin.



#### CHAPITRE IV.

EXHORTATION AUX RELIGIEUSES DU MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH D'AVILA, SUR LA PAUVRETÉ : AVANTAGES QU'ELLE PROCURE.

Ne vous imaginez pas, mes sœurs, que, pour manquer à contenter les gens du monde, il vous manque de quoi vivre. Ne prétendez jamais faire subsister votre maison par des inventions et des adresses humaines, autrement vous mourrez de faim, et avec raison. Jetez seulement les yeux sur votre divin époux, puisque c'est lui qui doit vous nourrir. Pourvu que vous le contentiez, ceux même qui vous sont le moins affectionnés, vous donneront de quoi vivre, quoiqu'ils ne le voulussent pas, ainsi que vous l'avez reconnu par ex-

périence. Mais quand vous mourriez de faim en vous conduisant de la sorte, ô que bienheureuse seroient les religieuses de Saint-Joseph ! Je vous conjure, au nom de Dieu, de graver ces paroles dans votre mémoire ; et puisque vous avez renoncé à avoir des revenus, renoncez aussi au soin de ce qui regarde votre nourriture. Si vous ne le faites, vous êtes perdues.

Que ceux à qui Notre Seigneur permet d'avoir des revenus prennent ces sortes de soins, à la bonne heure, puisqu'ils le peuvent sans contrevenir à leur vocation. Quant à nous, mes filles, il y auroit de la folie : car ne seroit-ce pas porter ses pensées sur ce qui appartient aux autres, que de penser à ces revenus ? Et vos soins inspire-roient-ils aux personnes une volonté qu'elles n'ont point, pour les engager à faire des charités ? Remettez-vous de ce soin à celui qui domine sur le cœur, et qui n'est pas moins le maître des richesses que des riches.

Prenons garde seulement de ne pas manquer à ce que nous lui devons, et ne craignons point qu'il manque à ce qu'il nous a promis. Mais quand cela arriveroit, ce seroit sans doute pour notre avantage ; de même que la gloire des saints s'est augmentée par le martyre. Oh ! que ce seroit un heureux échange de mourir bientôt, faute d'avoir de quoi vivre, pour jouir d'autant plus tôt d'une vie et d'un bonheur qui ne finiront jamais !

Pesez bien, je vous prie, mes sœurs, l'importance de cet avis, que je vous laisse par écrit, afin que vous vous en souveniez après ma mort ; car, tandis que je serai au monde, je ne manquerai pas de vous en renouveler souvent la mémoire, à cause que je sais par expérience l'avan-

tage qu'il y a de la pratiquer. Moins nous avons, moins j'ai de soins ; et Notre Seigneur sait qu'il est très vrai que la nécessité ne me donne pas tant de peine que l'abondance, si je puis dire avoir éprouvé de la nécessité, vu la promptitude avec laquelle il a toujours plu à Dieu de nous secourir.

Que si nous en usions autrement, ne seroit-ce pas tromper le monde, puisque voulant passer pour pauvres, il se trouveroit que nous ne le serions pas d'affection, mais seulement en apparence ? Certainement j'en aurois du scrupule, parce qu'il me semble que nous serions comme des riches qui demanderoient l'aumône ; et Dieu nous garde que cela soit ! Après s'être laissé aller une ou deux fois à ces soins excessifs de recevoir des charités, ils se tourneroient enfin en coutume ; et il pourroit arriver que nous demanderions ce qui ne seroit pas nécessaire, à des personnes qui en auroient plus besoin que nous : il est vrai qu'elles pourroient gagner en nous les donnant ; mais nous y perdriens sans doute beaucoup.

Que Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, mes filles, que vous tombiez dans cette faute : et si cela devoit être, j'aimerois encore mieux que vous eussiez des revenus. Je vous demande en aumône, et pour l'amour de Notre Seigneur, qu'une pensée si dangereuse n'entre jamais dans votre esprit ; mais si ce malheur arrivoit en cette maison, celle-là même qui seroit la moindre de toutes les sœurs, devoit pousser des cris vers le Ciel, et représenter avec humilité à sa supérieure, que cette faute est si importante, qu'elle ruineroit peu à peu la véritable pauvreté. J'espère, avec

la grâce de Dieu, que cela ne sera point, qu'il n'abandonnera pas ses servantes, et que quand ce que j'écris pour satisfaire à votre désir ne seroit utile à autre chose, il servira au moins à vous réveiller si vous tombiez en ce cas dans la négligence. Croyez, je vous prie, mes filles, que Dieu a permis, pour votre bien, que j'eusse quelque intelligence des avantages qui se rencontrent dans la sainte pauvreté. Ceux qui la pratiqueront les comprendront, mais non pas peut-être autant que moi, parce qu'au lieu d'être pauvre d'esprit, comme j'avois fait vœu de l'être, j'ai été long-temps folle d'esprit : et ainsi, plus j'ai été privée d'un si grand bien, plus j'ai reconnu par expérience que c'est un extrême bonheur à une âme de le posséder.

Cette heureuse pauvreté est un si grand bien, qu'il renferme tous les biens du monde. Oui, je le redis encore, il renferme tous les biens du monde, puisque mépriser le monde, c'est être le maître du monde. Car, pourquoi me soucierois-je d'avoir la faveur des grands et des princes, si je ne voulois ni avoir leurs biens, ni jouir de leurs délices, et si j'étois très fâchée de rien faire pour leur plaire, qui pût déplaire à Dieu en la moindre chose? Comment pourrois-je désirer aussi leurs vains honneurs, sachant que le plus grand honneur d'un pauvre consiste à être pauvre véritablement? Je tiens que les honneurs et les richesses vont presque toujours de compagnie : celui qui aime les honneurs ne sauroit haïr les richesses, et celui qui méprise les richesses ne se soucie guère des honneurs.

Comprenez bien ceci, je vous prie. Pour moi, il me semble que l'honneur est toujours suivi de

quelque intérêt de bien ; car il arrive très rarement qu'une personne pauvre soit honorée dans le monde, quoique sa vertu la rende digne de l'être, et l'on en tient, au contraire, fort peu de compte. Mais quant à la véritable pauvreté, elle est accompagnée d'un certain honneur qui fait qu'elle n'est à charge à personne. J'entends par cette pauvreté celle que l'on souffre seulement pour l'amour de Dieu, laquelle ne se met point en peine de contenter que lui seul ; et l'on ne manque jamais d'avoir beaucoup d'amis, lorsqu'on n'a besoin de personne ; je le sais par expérience.

Puis donc, mes filles, que nos armes sont la sainte pauvreté, et que ceux qui doivent bien le savoir, m'ont appris que les saints Pères qui ont été les fondateurs de notre ordre, l'ont, dès le commencement, tant estimée et si exactement pratiquée, qu'ils ne gardoient rien d'un jour à l'autre ; si nous ne les pouvons imiter dans l'extérieur, en la pratiquant avec la même perfection, tâchons au moins de les imiter en l'intérieur. Nous n'avons que quelques heures à vivre : la récompense qui nous attend est très grande : et quand il n'y en auroit point d'autre que de faire ce que Notre Seigneur nous conseille, ne serions-nous pas assez bien récompensées par le bonheur d'avoir imité en quelque chose notre divin maître ?

Je le dis encore : ce sont là les armes qui doivent paroître dans nos enseignes ; et il n'y a rien en quoi nous ne devons témoigner notre amour pour la pauvreté, dans nos logemens, dans nos habits, dans nos paroles, et par-dessus tout, dans nos pensées. Tandis que vous tiendrez cette con-

duite, ne craignez point qu'avec la grâce de Dieu, l'observance soit bannie de cette maison, car, comme disoit sainte Claire, la pauvreté est un grand mur; et elle ajoutoit qu'elle vouloit s'en servir, et de celui de l'humilité, pour enfermer ses monastères. Il est certain que si l'on pratique véritablement cette sainte pauvreté, la continence et toutes les autres vertus se trouveront beaucoup mieux soutenues et plus fortifiées par elles que par de somptueux édifices.

---

## CHAPITRE V.

VIVE RECOMMANDATION AUX MÊMES RELIGIEUSES DE  
NE POINT CONSTRUIRE DE BEAUX BATIMENS.

SEIGNEUR mon Dieu, que les superbes bâtimens et les plaisirs extérieurs sont peu capables de donner des consolations intérieures! Je vous conjure, mes sœurs, pour l'amour que vous portez à la suprême majesté, de demeurer toujours dans un grand détachement à l'égard de ces maisons magnifiques et somptueuses, et d'avoir sans cesse devant les yeux ces saints fondateurs de notre ordre, qui sont nos pères, que nous savons être arrivés, par la pauvreté et l'humilité, à la jouissance éternelle de la présence de Dieu.

J'ai éprouvé que moins le corps a ses commodités, plus l'âme ressent de joie. Quel avantage pouvons-nous tirer de ces grands logemens, n'ayant l'usage que d'une cellule? et que nous importe qu'elle soit belle et spacieuse, puisque nous ne devons pas nous occuper à en regarder

les murailles? Considérons combien peu de temps il nous reste à demeurer dans ces maisons matérielles; il faut les quitter avec la vie, qui, quelque longue qu'elle soit, passera si vite. Tout ce qui paroît de plus rude ne doit-il pas nous sembler doux, lorsque nous pensons que moins nos sens auront eu de contentement ici-bas, plus nos âmes en recevront dans cette heureuse éternité, dont les divers degrés de gloire sont proportionnés à l'amour qui nous aura fait imiter les actions de notre divin époux? Témoignons-lui notre respect, et aux saints Pères nos fondateurs, en nous conformant à la vie qu'ils ont menée sur la terre: et si notre foiblesse nous rend incapables de marcher en toutes choses sur leurs pas, faisons au moins ce qui n'intéresse pas tellement notre santé qu'il y aille de notre vie. Il ne s'agit que d'un peu de travail et d'un travail agréable, comme il l'étoit à ces grands saints. La résolution n'en est pas plus tôt prise, que la difficulté que l'on y trouvoit s'évanouit; et la peine n'est que dans le commencement.

Je conjure, au nom de Jésus-Christ et de son précieux sang, celles qui viendront après nous, de se bien garder de faire de ces bâtimens superbes: et si c'est une prière que je puisse faire en conscience, je prie Dieu, que si elles se laissent emporter à un tel excès, ces bâtimens tombent sur leurs têtes, et qu'ils les écrasent toutes: car, mes filles, quelle apparence y auroit-il de bâtir de grandes maisons du bien des pauvres? Mais que Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, que nous ayons jamais autre chose que de vil et de pauvre. Imitons en quelque chose notre roi; il n'a eu pour maison que la grotte de Bethléem où

il est né, et la croix où il est mort. Etoient-ce là des demeures fort agréables? Quant à ceux qui font de grands bâtimens, ils en savent les raisons, et ils peuvent avoir des intentions saintes que je ne sais pas.

Ayez continuellement devant les yeux que tous les édifices du monde tomberont au jour du jugement, et que nous ignorons si ce jour est proche. Or, quelle apparence y auroit-il que la maison de quelques pauvres filles ne pût tomber sans faire un grand bruit? Les vrais pauvres doivent-ils en faire? et auroit-on compassion d'eux s'ils en faisoient?



## CHAPITRE VI.

OBLIGATION, DANS LES MONASTÈRES DE RELIGIEUXS,  
DE PRIER DIEU POUR LES ECCLÉSIASTIQUES ET LES  
RELIGIEUX QUI TRAVAILLENT DANS LE MONDE.  
PRIÈRE DE SAINTE THÉRÈSE.

PUISQUE l'hérésie qui s'est élevée en ce siècle est comme un feu dévorant qui fait toujours de nouveaux progrès, et que le pouvoir des hommes n'est pas capable de l'arrêter, il me semble que nous devons agir comme feroit un prince qui, voyant que ses ennemis ravageroient tout son pays, et qu'il ne seroit pas assez fort pour leur résister en campagne, se retireroit avec quelques troupes choisies dans une place qu'il feroit extrêmement fortifier, d'où il seroit, avec ce petit nombre, des sorties qui les incommoderoient beaucoup plus que ne pourroient faire de grandes troupes mal

aguerries ; car il arrive souvent que par ce moyen on demeure victorieux , et au pis aller, on ne sauroit périr que par la famine , puisqu'il n'y a point de traître parmi ces gens-là. Or, mes sœurs, la famine peut bien nous presser dans nos monastères , mais non pas nous contraindre de nous rendre ; elle peut bien nous faire mourir, mais non pas nous vaincre.

Or, pourquoi vous dis-je ceci ? C'est pour vous faire connoître que ce que nous devons demander à Dieu , est qu'il ne permette pas que dans cette place où les bons chrétiens se sont retirés , il s'en trouve qui aillent se jeter du côté des ennemis , mais qu'il fortifie la vertu et le courage des prédicateurs et des théologiens qui sont comme les chefs de ces troupes, et fasse que les religieux qui composent le plus grand nombre de ces soldats , s'avancent de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte. Cela importe infiniment , parce que c'est des forces ecclésiastiques, et non pas des séculières, que nous devons attendre notre secours.

Puisque nous sommes incapables de rendre dans cette occasion quelque service à notre roi , efforçons-nous au moins d'être telles que nos prières puissent aider ceux de ses serviteurs qui, n'ayant pas moins de doctrine que de vertu , travaillent avec tant de courage pour son service. Que si vous me demandez pourquoi j'insiste tant sur ce sujet et je vous exhorte d'assister ceux qui sont beaucoup meilleurs que nous, je réponds que c'est parce que je crois que vous ne comprenez pas encore assez quelle est l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir conduites en un lieu où vous êtes affranchies des affaires ; des

engagemens et des conversations du monde. Cette faveur est plus grande que vous ne le sauriez croire, et ceux dont je vous parle sont bien éloignés d'en jouir : il ne seroit pas même à propos qu'ils en jouissent, principalement en ce temps, puisque c'est à eux de fortifier les foibles et d'encourager les timides ; car à quoi seroient bons des soldats qui manqueroient de capitaine ? Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes ; et qu'entrant dans les palais des grands et des rois, ils y paroissent quelquefois, pour ce qui est de l'extérieur, semblables aux autres hommes.

Or, pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour vivre dans le monde, pour traiter avec le monde, et pour s'engager dans les affaires du monde ? Pensez-vous qu'il faille peu de vertu pour converser avec le monde, et pour être en même temps, dans son cœur, non-seulement éloigné du monde, mais aussi ennemi du monde, pour vivre sur la terre comme dans un lieu de bannissement, et enfin, pour être des anges et non pas des hommes ? car, s'ils ne sont tels, ils ne méritent pas de porter le nom de capitaines : et je prie Notre Seigneur de ne pas permettre qu'ils sortent de leurs cellules ; ils feroient beaucoup plus de mal que de bien, puisque ce n'est pas maintenant le temps de voir des défauts en ceux qui doivent enseigner les autres ; et que, s'ils sont bien affermis dans la piété, et fortement persuadés combien il importe de fouler aux pieds tous les intérêts de la terre, et de se détacher de toutes les choses périssables, pour s'attacher seulement aux éternelles, ils ne sauroient empêcher que l'on ne découvre leurs dé-

faits, quelque soin qu'ils prennent de les cacher. Comme c'est avec le monde qu'ils traitent, ils peuvent s'assurer qu'il ne leur pardonnera pas, mais qu'il remarquera jusqu'à leurs moindres imperfections, sans s'arrêter à ce qu'ils auront de bon, ni peut-être même sans le croire.

J'admire qui peut apprendre à ces personnes du monde, ce que c'est que la perfection; car ils la connoissent, non pour la suivre, puisqu'ils ne s'y croient point obligés, et s'imaginent que c'est assez d'observer les simples commandemens, mais pour employer cette connoissance à examiner et à condamner jusqu'aux moindres défauts des autres. Quelquefois même ils raffinent de telle sorte, qu'ils prennent pour une imperfection et pour un relâchement, ce qui est en effet une vertu. Vous imaginez-vous donc que les serviteurs de Dieu n'aient pas besoin qu'il les favorise d'une assistance tout extraordinaire, pour s'engager dans un si grand et si périlleux combat?

Tâchez, je vous prie, mes sœurs, de vous rendre telles que vous méritiez d'obtenir ces deux choses de sa divine majesté: la première, que, parmi tant de personnes savantes et tant de religieux, il s'en trouve plusieurs qui aient les conditions que j'ai dit être nécessaires pour travailler à ce grand ouvrage, et qu'il lui plaise d'en rendre capables ceux qui ne le sont pas encore assez, puisqu'un seul homme parfait rendra plus de service qu'un grand nombre d'imparfaits: la seconde, que, lorsqu'ils seront engagés dans une guerre si importante, Notre Seigneur les soutienne par sa main toute puissante, afin qu'ils ne succombent pas dans les périls continuels où l'on est exposé dans le monde, mais qu'ils bou-

chent leurs oreilles aux chants des sirènes qui se rencontrent sur une mer si dangereuse. Que si dans l'étroite clôture où nous sommes, nous pouvons par nos prières contribuer en quelque chose à ce grand dessein, nous aurons aussi combattu pour Dieu; et je m'estimerai avoir très bien employé les travaux que j'ai soufferts pour établir cette petite maison où je prétends que l'on garde la règle de la sainte Vierge notre reine, avec la même perfection qu'elle se pratiquoit au commencement.

Ne croyez pas, mes filles, qu'il soit inutile de faire sans cesse cette prière, quoique plusieurs pensent que c'est une chose bien rude de ne pas prier beaucoup pour soi-même. Croyez-moi, nulle prière n'est meilleure ni plus utile; et si vous craignez qu'elle ne serve pas à diminuer les peines que vous devez souffrir dans le purgatoire, je vous réponds qu'elle est trop sainte pour n'y pas servir: mais quand vous y perdriez quelque chose en votre particulier, à la bonne heure. Et que m'importe quand je demeurerois jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si je pouvois, par mes oraisons, être cause du salut d'un âme; et à plus forte raison, si je pouvois servir à plusieurs et à la gloire de Notre Seigneur? Méprisez, mes sœurs, des peines qui ne sont que passagères, lorsqu'il s'agit de rendre un service beaucoup plus considérable à celui qui a tant souffert pour l'amour de nous. Tâchez de vous instruire sans cesse de ce qui est le plus parfait; traitez toujours de ce qui regarde votre salut avec des personnes doctes et capables: il y va de sa gloire et du bien de son Eglise, qui sont le but de tous mes desirs.

J'avoue que ce seroit une grande témérité à

moi de croire que je pusse contribuer en quelque chose pour obtenir une telle grâce ; « mais je me » confie, mon Dieu, aux prières de vos servantes » avec qui je suis, parce que je sais qu'elles » n'ont autre dessein ni autre préteption que » de vous plaire. Elles ont quitté pour l'amour » de vous le peu qu'elles possédoient, et auroient » voulu quitter davantage pour vous servir. Com- » ment pourrai-je donc croire, ô mon Créateur ! » qu'étant aussi reconnoissant que vous êtes, » vous rejetassiez leurs demandes ? Je sais que » lorsque vous étiez sur la terre, non-seulement » vous n'avez point eu de mépris pour notre » sexe, mais que vous avez même répandu vos » faveurs sur plusieurs femmes avec une bonté » admirable. Quand nous vous demanderons de » l'honneur, ou de l'argent, ou des revenus, ou » quelque une de ces autres choses que l'on re- » cherche dans le monde, alors ne nous écoutez » point. Mais pourquoi n'écouteriez-vous pas, ô » Père éternel ! celles qui ne vous demandent » que ce qui regarde la gloire de votre Fils, qui » mettent toute la leur à vous servir, et qui don- » neroient pour vous mille vies ? Je ne prétends » pas néanmoins, Seigneur, que vous accordiez » cette grâce pour l'amour de nous : je sais que » nous ne la méritons pas ; mais j'espère de » l'obtenir en considération de votre Fils : ayez » seulement égard à ses mérites et à ceux de la » glorieuse Vierge sa mère, des martyrs et de tous » les saints qui ont donné leur vie pour votre » service. Mais, hélas ! mon Seigneur, qui suis-je, » pour oser au nom de tous, vous présenter cette » requête ? Ah ! mes filles, quelle mauvaise mé- » diatrice pour faire une telle demande pour vous

» et pour l'obtenir ! Ma témérité ne servira-t-elle pas plutôt d'un sujet très juste pour augmenter l'indignation de ce redoutable et souverain juge dont j'implore la clémence ? Mais, Seigneur, puisque vous êtes un Dieu de miséricorde, ayez pitié de cette pauvre pécheresse, de ce ver de terre, et pardonnez à ma hardiesse. Ne considérez pas mes péchés ; considérez plutôt mes désirs et les larmes que je répands en vous faisant cette prière ; je vous en conjure par vous-même. Ayez pitié de tant d'âmes qui se perdent : secourez, Seigneur, votre Eglise ; arrêtez le cours de tant de maux qui affligent la chrétienté, et faites luire votre lumière parmi les ténèbres. »

---

## CHAPITRE VII.

### AMITIÉS PARTICULIÈRES TRÈS DANGEREUSES DANS LES COMMUNAUTÉS.

IL en est qui s'imaginent que l'excès d'amitié ne peut être dangereux dans les communautés : il est néanmoins si préjudiciable, et entraîne tant d'imperfections après soi, que j'estime qu'il n'y a que ceux qui l'ont remarqué de leurs propres yeux, qui puissent le croire : le démon s'en sert comme d'un piège si imperceptible à ceux qui se contentent de servir Dieu imparfaitement, que cette affection démesurée passe dans leur esprit pour une vertu. Mais ceux qui aspirent à la perfection, en connoissent bien le danger, et savent que cette affection mal réglée affoiblit peu à peu la

volonté et l'empêche de s'employer entièrement à aimer Dieu. Ce défaut se rencontre encore plutôt, à mon avis, entre les femmes qu'entre les hommes, et apporte un dommage visible à toute la communauté, parce qu'il arrive de là que l'on n'aime pas également toutes les sœurs; que l'on sent le déplaisir qui est fait à son amie; que l'on désire d'avoir quelque chose pour lui donner; que l'on cherche l'occasion de lui parler, sans avoir le plus souvent rien à lui dire, sinon qu'on l'aime, et autres choses impertinentes, plutôt que de lui parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu. Il arrive même si rarement que ces grandes amitiés aient pour fin de s'entr'aider à l'aimer, que je crois que le démon les fait naître pour former des ligues et des factions dans les monastères: car quand on ne s'aime que pour servir sa divine majesté, les effets le font bientôt connoître en ce qu'au lieu que les autres s'entr'aident pour satisfaire leurs passions, celles-ci cherchent, au contraire, dans l'affection qu'elles se portent, un remède pour vaincre leurs passions.

Quant à cette dernière sorte d'amitié, je souhaiterois que dans les grands monastères, il s'en trouvât beaucoup; car pour celui-ci qui est peu nombreux, toutes les sœurs doivent être amies, toutes doivent se chérir, toutes se doivent assister, et quelque sainte qu'elles soient, je les conjure, pour l'amour de Notre Seigneur, de bien se garder de ces singularités où je vois si peu de profit, puisque, entre les frères même, c'est un poison d'autant plus dangereux pour eux qu'ils sont plus proches.

Croyez-moi, mes sœurs, quoique ce que je vous dis vous semble un peu rude, il conduit à

une grande perfection ; il produit dans l'âme une grande paix, et fait éviter plusieurs occasions d'offenser Dieu à celles qui ne sont pas tout-à-fait si fortes. Si notre inclination nous porte à aimer plutôt une sœur qu'une autre, ce qui ne sauroit pas ne point arriver, puisque c'est un mouvement naturel qui, souvent même, nous fait aimer davantage les personnes les plus imparfaites, quand il se rencontre que la nature les a favorisées de plus de grâces, nous devons alors nous tenir extrêmement sur nos gardes, afin de ne nous point laisser dominer par cette affection naissante. Aimons les vertus, mes filles, et les biens intérieurs : ne négligeons aucun soin pour nous désabuser de ces biens extérieurs, et ne souffrons point que notre volonté soit esclave, si ce n'est de celui qui l'a rachetée de son propre sang.

Que celles qui ne profiteront pas de cet avis prennent garde de se trouver, sans y penser, dans des liens dont elles ne pourront se dégager. Hélas ! mon Dieu, mon Sauveur, qui pourroit compter combien de sottises et de niaiseries tirent leur origine de cette source ? Mais comme il n'est pas besoin de parler ici de ces foiblesses qui se trouvent parmi les femmes, ni de les faire connoître aux personnes qui les ignorent, je ne veux pas les rapporter en détail. J'avoue que j'ai été quelquefois épouvantée de les voir, je dis de les voir ; car, par la miséricorde de Dieu, je n'y suis guère tombée. Je les ai remarquées souvent, et je crains bien qu'elles ne se rencontrent dans la plupart des monastères, ainsi que je l'ai vu en plusieurs, parce que je sais que rien n'est plus capable d'empêcher les religieuses d'arriver à

une grande perfection, et que dans les supérieures, comme je l'ai déjà dit, c'est une peste.

Il faut apporter un extrême soin à couper la racine de ces partialités et de ces amitiés dangereuses, aussitôt qu'elles commencent à naître ; mais il le faut faire avec adresse et avec plus d'amour que de rigueur. C'est un excellent remède pour cela, de n'être ensemble qu'aux heures ordonnées, et de ne point se parler, mais de demeurer séparées, comme la règle le commande, et se retirer chacune dans sa cellule. Ainsi, quoique ce soit une coutume louable d'avoir une chambre commune où l'on travaille, je vous exhorte à n'en point avoir dans ce monastère, parce qu'il est beaucoup plus facile de garder le silence lorsqu'on est seule, outre qu'il importe extrêmement de s'accoutumer à la solitude pour pouvoir bien faire l'oraison, qui doit être le fondement de la conduite de cette maison, puisque c'est principalement pour ce sujet que nous sommes ici assemblées.



## CHAPITRE VIII.

### LANGAGE QUE DOIVENT TENIR LES RELIGIEUSES.

CE n'est plus le temps, quand on est dans une communauté religieuse, de s'amuser à des jeux d'enfans, tels que sont, ce me semble, ces amitiés que l'on voit d'ordinaire dans le monde, quoiqu'en elles-mêmes elles soient bonnes. Ainsi, vous ne devez jamais user de ces paroles : *M'aimez-vous donc bien ? ne m'aimez-vous point ? ni*

avec vos parens, ni avec nul autre, si ce n'est pour quelque fin importante, ou pour le bien spirituel de quelque personne; car il arrivera peut-être que pour disposer quelqu'un de vos frères ou de vos proches, ou quelque autre personne semblable à écouter une vérité, et à en faire son profit, il sera besoin d'user de ces témoignages d'amitié si agréables aux sens, et même qu'une de ces paroles obligeantes (car c'est ainsi qu'on les nomme dans le monde) fera un plus grand effet dans leur esprit que plusieurs autres qui seroient purement selon le langage de Dieu, et qu'ensuite de cette disposition, elles les toucheront beaucoup plus qu'elles n'auroient fait sans cela. Ainsi, pourvu que l'on n'en use que dans cette vue et dans ce dessein, je ne les désapprouve pas; mais autrement elles n'apporteroient aucun profit, et pourroient nuire sans que vous y prissiez garde. Les gens du monde ne savent-ils pas qu'étant religieuses, votre occupation est l'oraison? Sur cela, gardez-vous bien de dire: *Je ne veux pas passer pour bonne dans leur esprit*; puisque faisant, comme vous faites, partie de la communauté, tout le bien ou tout le mal qu'ils remarqueront en vous retombera aussi sur elle. C'est sans doute un grand mal que des personnes religieuses, qui sont si particulièrement obligées à ne parler que de Dieu, s'imaginent pouvoir avec raison dissimuler en de semblables occasions, ce qui ne peut se faire que pour quelque grand bien, et cela n'arrive que très rarement. Ce doit être là votre manière d'agir; ce doit être votre langage: que ceux qui voudroient traiter avec vous l'apprennent donc, si bon leur semble; et s'ils ne le font, gardez-vous bien d'apprendre

le leur, qui seroit pour vous le chemin de l'enfer. S'ils vous prennent pour des filles grossières et inciviles, que vous importe ? S'ils vous prennent pour des hypocrites, il vous importe encore moins. Vous y gagnerez de n'être visitées que de ceux qui sont accoutumés à votre langage ; car, comment celui qui n'entendrait pas l'arabe pourroit-il prendre plaisir de parler beaucoup à un homme qui ne sauroit aucune autre langue ? Ainsi ils ne vous importuneront plus, ni ne vous causeront aucun préjudice ; au lieu que vous en recevrez un fort grand de commencer à parler un autre langage : tout votre temps se consumerait à cela ; et vous ne pourriez savoir comme moi qui l'ai expérimenté, quel est le mal qu'en reçoit une âme : en voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre, et on tombe dans une inquiétude continuelle qu'il faut fuir sur toutes choses, parce que rien n'est plus nécessaire que la paix et la tranquillité d'esprit pour entrer et pour marcher dans le chemin de la perfection.

---

## CHAPITRE IX.

ATTACHEMENT A SON CONFESSEUR SOUVENT TRÈS PRÉJUDICIABLE : LIBERTÉ DE LE CHANGER ET D'EN CONSULTER UN AUTRE.

IL y a deux sortes de bonnes amours : l'un est purement spirituel, parce qu'il n'a rien qui tienne de la sensualité et de la tendresse de notre nature : l'autre est aussi spirituel, mais notre sensualité et notre foiblesse s'y mêlent : c'est toute-

fois un bon amour, et qui semble légitime; tel est celui qui se voit entre les parens et les amis. Je ne veux maintenant parler que de celui qui est purement spirituel, et sans aucun mélange de passion; car s'il s'y en rencontroit, toute la spiritualité qui y paroîtroit s'évanouiroit et deviendroit sensuelle; au lieu que, si nous nous conduisons dans cet autre amour, quoique moins parfait, avec modération et avec prudence, tout y sera méritoire; et ce qui paroîtroit sensualité, se changera en vertu. Mais cette sensualité se mêle quelquefois si subtilement au premier amour, qu'il est difficile de le discerner, principalement s'il se rencontre que ce soit avec un confesseur, parce que les personnes qui s'adonnent à l'oraison s'affectionnent extrêmement à celui qui gouverne leur conscience, quand elles reconnoissent en lui beaucoup de vertu et de capacité pour les conduire; c'est ici que le démon les assiège d'un grand nombre de scrupules.

○ Ce que ces personnes peuvent faire en cet état, est de ne point s'appliquer à discerner si elles aiment ou n'aiment pas : si elles aiment, qu'elles ne s'en inquiètent point; car si nous aimons ceux de qui nous recevons des biens qui ne regardent que le corps, pourquoi n'aimerions-nous pas ceux qui travaillent sans cesse à nous procurer les biens de l'âme? J'estime, au contraire, que c'est une marque qu'on commence à faire un progrès notable, lorsqu'on aime son confesseur, quand il est saint et spirituel, et que l'on voit qu'il travaille pour nous faire avancer dans la vertu.

○ Si le confesseur n'est pas tel que je viens de le dire, c'est alors qu'il y a beaucoup de péril, et qu'il peut arriver un très grand mal de ce qu'il

voit qu'on l'affectionne, principalement dans les maisons où la clôture est le plus étroite. Or, parce qu'il est difficile de connoître si le confesseur a toutes les bonnes qualités qu'il doit avoir, on doit lui parler avec une grande retenue et une grande circonspection. Le meilleur seroit sans doute de faire qu'il ne s'aperçût point qu'on l'aime beaucoup, et de ne lui en jamais parler; mais le démon use d'un si grand artifice pour l'empêcher, que l'on ne sait comment s'en défendre; car il fait croire à ces personnes que c'est ce à quoi toute leur confession se réduit principalement, et qu'ainsi elles sont obligées de s'en accuser : c'est pourquoi je voudrois qu'elles crussent que cela n'est rien, et n'en tinsent aucun compte. C'est un avis qu'elles doivent suivre, si elles connoissent que tous les avis de leur confesseur ne tendent qu'à leur salut, qu'il craint beaucoup Dieu, et n'a point de vanité; ce qui est très facile à remarquer, à moins de vouloir s'aveugler soi-même. Mais si elles remarquent que le confesseur les conduise d'une manière qui leur puisse donner quelque vanité, tout le reste doit alors leur être suspect : et quoiqu'il n'y ait rien que de bon dans ses entretiens, il faut qu'elles se gardent bien d'entrer en discours avec lui, mais qu'elles se retirent après s'être confessées en peu de paroles. Le plus sûr dans ces rencontres, sera de dire à la prieure que l'on ne se trouve pas bien de lui, et de le changer, comme étant le remède le plus certain, si l'on en peut user sans blesser sa réputation.

Dans ces occasions et autres semblables, qui sont comme autant de pièges qui nous sont tendus par le démon et où l'on ne sait quel conseil prendre, le meilleur sera d'en parler à quelque

homme savant et habile (ce que l'on ne refuse point en ce cas de nécessité), de se confesser à lui, et de suivre ses avis, puisque, si l'on ne cherchoit point de remède à un si grand mal, on pourroit tomber dans de grandes fautes.

Considérez, mes filles, de quelle importance est cet avis, puisque ce n'est pas seulement une chose très périlleuse, mais une peste pour toute la communauté, mais un enfer. N'attendez donc pas que le mal soit grand, et travaillez de bonne heure à le déraciner par tous les moyens dont vous pourrez user en conscience. J'espère que Notre Seigneur ne permettra pas que des personnes qui font profession d'oraison, puissent affectionner d'autres que de grands serviteurs de Dieu; car autrement elles ne seroient ni des âmes d'oraison, ni des âmes qui tendissent à une perfection telle que je prétends que soit la vôtre, puisque si elles voyoient qu'un confesseur n'entendit pas leur langage, et qu'il ne se portât pas avec affection à parler de Dieu, il leur seroit impossible de l'aimer, parce qu'il leur seroit entièrement dissemblable. S'il étoit comme elles dans la piété, il faudroit qu'il fût bien simple et peu éclairé pour croire qu'un si grand mal pût entrer facilement dans une maison si resserrée et si peu exposée aux occasions qui l'auroient pu faire naître, et pour vouloir ensuite s'inquiéter soi-même, et inquiéter des servantes de Dieu.

C'est donc là, comme je l'ai dit, tout le mal, ou au moins le plus grand mal que le démon puisse faire glisser dans les maisons les plus resserrées : c'est celui qui s'y découvre le plus tard, et qui est capable d'en ruiner la perfection, sans que l'on en sache la cause; parce que si le con-

fesseur lui-même , étant vain , donne quelque entrée à la vanité dans le monastère , comme il se trouve engagé dans ce défaut , il ne se met guère en peine de le corriger dans les autres. Je prie Dieu , par son infinie bonté , de nous délivrer d'un tel malheur. Il est si grand , qu'il n'en faut pas davantage pour troubler toutes les religieuses , lorsqu'elles sentent que leur conscience leur dicte le contraire de ce que leur dit leur confesseur : et si on leur refuse d'aller à un autre , elles ne savent que faire pour calmer le trouble de leur esprit , parce que celui qui devrait y remédier est celui-là même qui le cause. Il se rencontre sans doute en quelques maisons tant de peines de cette sorte , que vous ne devez pas vous étonner que la compassion que j'en ai m'ait fait prendre un si grand soin de vous avertir de ce péril. Je prie Dieu de tout mon cœur de ne pas permettre qu'aucune de vous éprouve , dans un monastère d'une si étroite clôture , ces troubles d'esprit et ces inquiétudes dont je viens de vous parler. Si la prieure et le confesseur sont bien ensemble , qu'ainsi on n'ose rien dire ni à elle de ce qui le touche , ni à lui de ce qui la regarde , ce sera alors que l'on se trouvera tenté de taire dans la confession des péchés fort importants , par la crainte de ce trouble et de cette inquiétude où l'on s'engageroit en les disant. O mon Dieu , mon Sauveur ! quel ravage le démon ne peut-il point faire par ce moyen , et que cette dangereuse retenue et ce malheureux point d'honneur coûtent cher ! Car , par la fausse croyance qu'il y va de la réputation du monastère de n'avoir qu'un confesseur , cet esprit infernal met ces pauvres filles dans une gêne d'esprit où il ne pourroit , par

d'autres voies, les faire tomber. Ainsi, si elles demandent d'aller à un autre confesseur, on croit que c'est renverser toute la discipline de la maison; et quand celui qu'elles désirent seroit un saint, s'il se rencontre qu'il ne soit pas du même ordre, on s'imagine ne pouvoir le leur donner sans faire un affront à tout l'ordre.

Louez extrêmement Dieu, mes filles, de la liberté que vous avez maintenant d'en user d'une autre sorte; puisque, quoiqu'elle ne doive pas s'étendre à avoir beaucoup de confesseurs, vous pouvez, outre les ordinaires, en avoir quelques-uns qui vous éclaircissent de vos doutes. Je demande, au nom de Notre Seigneur, à celle qui sera supérieure, de tâcher toujours d'obtenir du supérieur, pour elle et ses religieuses, cette sainte liberté de communiquer de son intérieur avec des personnes doctes, principalement si leurs confesseurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils puissent être : car Dieu les garde de se laisser conduire en tout par un confesseur ignorant, quoiqu'il leur paroisse spirituel, et qu'il le soit en effet ! La science sert extrêmement pour donner de la lumière en toutes choses, et il n'est pas impossible de rencontrer des personnes qui soient, tout ensemble, et savantes et spirituelles. Souvenez-vous aussi, mes sœurs, que plus Notre Seigneur vous fera de grâces dans l'oraison, et plus vous aurez besoin d'établir sur un fondement solide toutes vos actions et vos prières.

Vous savez déjà que la première pierre de cet édifice spirituel est d'avoir une bonne conscience, de faire tous ses efforts pour éviter même de tomber dans les péchés véniels, et d'embrasser ce qui est le plus parfait. Vous vous imaginerez

peut-être que tous les confesseurs le savent , mais c'est un erreur ; car il m'est arrivé de traiter des choses de conscience avec un confesseur qui avoit fait tout son cours de théologie , et qui me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étoient point considérables. Il n'avoit point cependant intention de me tromper ni sujet de le vouloir , et il n'y auroit rien gagné ; mais il n'en savoit pas davantage , et la même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.

Cette véritable connoissance de ce qu'il faut faire pour observer avec perfection la loi de Dieu , nous importe infiniment : c'est le fondement solide de l'oraison : et quand il manque , on peut dire que tout l'édifice porte à faux. Vous devez donc prendre conseil de ceux en qui l'esprit se trouve joint avec la doctrine ; et si votre confesseur n'a pas ces qualités , tâchez , de temps en temps , d'aller à un autre. Si l'on fait difficulté de vous le permettre , communiquez au moins hors de la confession , de l'état de votre conscience , avec des personnes telles que je viens de dire.

J'ose même passer plus avant , en vous conseillant de pratiquer quelquefois cet avis , quand bien même votre confesseur auroit de l'esprit et seroit savant , parce qu'il pourroit se tromper , et qu'il seroit très fâcheux que vous fussiez toutes trompées par lui. Tâchez toujours néanmoins de ne rien faire qui contrevienne à l'obéissance ; car à toutes choses il y a remède ; et puisqu'une âme est de si grand prix qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour son avancement dans la vertu , que ne doit-on point faire lorsqu'il s'agit de l'avancement de plusieurs âmes ?

Tout ce que je viens de dire regarde principalement la supérieure. Je la conjure, encore une fois, que, puisqu'on ne cherche autre consolation en cette maison que celle qui regarde l'âme, elle tâche de la lui procurer dans un point si important. Comme il y a différens chemins par lesquels Dieu conduit les personnes pour les attirer à lui, il n'y a pas sujet de s'étonner que le confesseur en ignore quelques-uns : et pourvu, mes filles, que vous soyez telles que vous devez être, quelque pauvres que vous soyez, vous ne manquerez pas de personnes qui veuillent par charité vous assister de leurs conseils. Ce même Père céleste, qui vous donne la nourriture nécessaire pour le corps, inspirera sans doute à quelqu'un la volonté d'éclairer votre âme pour remédier à ce mal, qui est celui de tous que je crains le plus; et quand même il arriveroit que le démon tenteroit le confesseur pour le faire tomber dans quelque erreur, lorsque ce confesseur verroit que d'autres vous parleroient, il prendroit garde de plus près à lui, et seroit plus circonspect dans toutes ses actions.

J'espère en la miséricorde de Dieu, que, si l'on ferme cette porte au diable, il n'en trouvera point d'autres pour entrer dans ce monastère; et ainsi je demande, au nom de Notre Seigneur, au supérieur sous la conduite duquel vous serez, qu'il laisse aux sœurs cette liberté, et que s'il se rencontre à Avila des personnes savantes et vertueuses, ce qui est facile à savoir dans un lieu aussi petit, il ne leur refuse pas la permission de se confesser quelquefois à eux, quoiqu'elles ne manquent pas d'un confesseur ordinaire. Je sais que cela est à propos pour plusieurs raisons, et

que le mal qui en peut arriver ne doit pas entrer en comparaison avec un mal aussi grand et aussi irremédiable que seroit celui d'être cause, en leur refusant cette grâce, qu'elles retinssent sur leur conscience des péchés qu'elles ne pourroient se résoudre à découvrir; car les maisons religieuses ont cela de propre, que le bien s'y perd promptement si on ne les conserve avec grand soin; au lieu que, quand le mal s'y glisse une fois, il est très difficile d'y remédier, la coutume, dans tout ce qui va au relâchement, se tournant bientôt en habitude. Je ne vous dis rien en ceci que je n'aie vu, que je n'aie remarqué, et dont je n'aie conféré avec des personnes doctes.

---

## CHAPITRE X.

AMOUR SPIRITUEL DES AMES PARFAITES POUR DIEU  
ET POUR CEUX QUI PEUVENT CONTRIBUER A  
LEUR SALUT. MANIÈRE DONT ELLES AIMENT LES  
AUTRES CRÉATURES.

Il me semble que lorsque Dieu fait connoître clairement à une personne ce que c'est que ce monde; qu'il y a un autre monde; la différence qui se trouve entre eux; que l'un passe comme un songe, et que l'autre est éternel; ce que c'est que le Créateur, ce que c'est que la créature; quel bonheur c'est d'aimer l'un, et quel malheur c'est d'aimer l'autre, il me semble, dis-je, que lorsque cette personne connoit toutes ces vérités, et plusieurs autres que Dieu enseigne avec certitude à ceux qui se laissent conduire par lui dans

l'oraison, et qu'elle le connoît par expérience et par un vrai sentiment du cœur, ce qui est bien différent de le croire seulement et de le penser, cette personne l'aime sans doute d'une manière tout autre que nous qui ne sommes pas encore arrivées à cet état,

Il vous paroîtra peut-être, mes sœurs, que c'est inutilement que je vous parle de la sorte, et que je ne dis rien que vous ne sachiez. Je prie Dieu de tout mon cœur que cela se trouve véritable, et que le sachant aussi bien que je le souhaite, vous le graviez profondément dans votre cœur. Si vous le savez en effet, vous savez donc que je ne mens pas lorsque je dis que ceux à qui Dieu fait cette grâce, et à qui il donne cet amour, sont des âmes généreuses et toutes royales. Ainsi, quelque belles que soient les créatures, de quelques grâces qu'elles soient ornées, quoiqu'elles plaisent à nos yeux, et nous donnent sujet de louer celui qui en les créant les a rendues si agréables, ces personnes favorisées de Dieu ne s'y arrêtent pas de telle sorte, que cela passe jusqu'à y attacher leur affection, parce qu'il leur semble que ce seroit aimer une chose de néant et comme embrasser une ombre; ce qui leur donneroit une si grande confusion, qu'elles ne pourroient, sans rougir de honte, dire après cela à Dieu qu'elles l'aiment.

Vous me direz peut-être que ces personnes ne savent ce que c'est que d'aimer et de répondre à l'amitié qu'on leur porte. Je réponds qu'au moins se soucient-elles peu d'être aimées; et quoique d'abord la nature les fasse quelquefois se réjouir de voir qu'on les aime, elles ne rentrent pas plus tôt en elles-mêmes, qu'elles connoissent que ce

n'est qu'une folie, excepté à l'égard de ceux qui peuvent contribuer à leur salut par leurs prières ou par leur doctrine. Toutes les autres affections les lassent et les ennuient, parce qu'elles savent qu'elles ne leur peuvent profiter en rien, et qu'elles seroient capables de leur nuire. Elles ne laissent pas d'en savoir gré, et de payer cet amour en recommandant à Dieu ceux qui les aiment; car elles considèrent l'affection de ces personnes comme une dette dont Notre Seigneur est chargé; parce que, ne voyant rien en elles-mêmes qui mérite d'être aimé, elles croient qu'on ne les aime qu'à cause que Dieu les aime. Ainsi elles lui laissent le soin de payer cet amour qu'on a pour elles; et en l'en priant de tout leur cœur, elles s'en croient déchargées, et demeurent aussi tranquilles que si cette affection ne les regardoit point.

Ces considérations me font penser quelquefois qu'il y a beaucoup d'aveuglement dans ce désir d'être aimé, si ce n'est, comme je l'ai dit, de ceux qui nous peuvent aider à acquérir les biens éternels. Sur quoi il faut remarquer qu'au lieu que dans l'amour du monde nous n'aimons jamais sans qu'il y entre quelque intérêt d'utilité ou de plaisir, au contraire, ces personnes si parfaites foulent aux pieds tout le bien qu'on leur pourroit faire et toute la satisfaction qu'on leur pourroit donner dans le monde, leur âme étant disposée de telle sorte, que, quand, pour parler ainsi, elles le voudroient, elles n'en sauroient trouver qu'en Dieu et dans les entretiens dont lui seul est tout le sujet. Comme elles ne comprennent point quel avantage elles pourroient tirer d'être aimées, elles se soucient peu de l'être, et sont si persua-

dées de cette vérité, qu'elles rient en elles-mêmes de la peine où elles étoient autrefois de savoir si l'on récompensoit leur affection par une égale affection.

Ce n'est pas qu'il ne soit fort naturel, même dans l'amour honnête et permis, de vouloir, quand nous aimons, que l'on nous aime; mais lorsqu'on nous a payées en cette monnoie qui nous paroissoit si précieuse, nous découvrons qu'on ne nous a donné que des pailles que le vent emporte; car, quoique l'on nous aime beaucoup, qu'est-ce à la fin qu'il nous en reste? C'est ce qui me fait dire que ces grandes âmes ne se soucient non plus de n'être pas aimées que de l'être, si ce n'est de ceux qui peuvent contribuer à leur salut, dont encore elles ne sont bien aises d'être aimées, qu'à cause qu'elles savent que le naturel de l'homme est de se lasser bientôt de tout, s'il n'est soutenu par l'amour.

Que s'il vous semble que ces personnes n'aient rien sinon Dieu, je vous répons qu'elles aiment aussi le prochain, et d'un amour plus véritable, plus utile et même plus grand que ne font les autres, parce qu'elles aiment toujours beaucoup mieux, même à l'égard de Dieu, donner que de recevoir. C'est à cet amour qu'il est juste de donner le nom d'amour, et non pas à ces basses affections de la terre qui l'usurpent si injustement.

Si vous me demandez: A quoi ces personnes peuvent-elles donc s'affectionner si elles n'aiment pas ce qu'elles voient? je répons qu'elles aiment ce qu'elles voient et s'affectionnent à ce qu'elles entendent; mais les choses qu'elles voient et qu'elles entendent sont permanentes et non pas-

sagères ; ainsi, sans s'arrêter au corps, elles attachent leurs yeux sur les âmes, pour connoître s'il y a en elles quelque chose qui mérite d'être aimé ; et quand elles n'y remarqueroient que quelque disposition au bien, qui leur donne sujet de croire que, pourvu qu'elles approfondissent cette mine, elles y trouveront de l'or, elles s'y affectionnent ; et il n'y a ni peines, ni difficultés qui les empêchent de travailler de tout leur pouvoir à procurer leur bonheur, parce qu'elles désirent de continuer à les aimer ; ce qui leur seroit impossible si elles n'avoient de la vertu et n'aimoient beaucoup Dieu. Je dis impossible ; car, quoique ces personnes aient un ardent amour pour elles, qu'elles les comblent de bienfaits, qu'elles leur rendent tous les services imaginables, et que même elles soient ornées de toutes les grâces de la nature, ces âmes saintes ne sauroient se résoudre, par ces seules considérations, à les aimer d'un amour ferme et durable. Elles connoissent trop le peu de valeur de toutes les choses d'ici-bas, pour pouvoir être trompées. Elles savent que ces personnes ont des sentimens différens des leurs, et qu'ainsi cette amitié ne sauroit durer, parce que, n'étant pas également fondée sur l'amour de Dieu et de ses commandemens, il faut nécessairement qu'elle se termine avec la vie, et qu'en se séparant par la mort, l'une aille d'un côté, et l'autre de l'autre.

Ainsi l'âme à qui Dieu a donné une véritable sagesse, au lieu de trop estimer cette amitié qui finit avec la vie, l'estime moins qu'elle ne mérite. Elle ne peut être désirée que par ceux qui, étant enchantés des plaisirs, des honneurs et des richesses passagères, sont bien aises de trouver des

personnes riches qui les satisfassent dans leurs malheureux divertissemens. Si donc ces âmes parfaites ont de l'amitié pour quelques personnes, ce n'est que pour les porter à aimer Dieu, afin de pouvoir ensuite les aimer ; sachant, comme je l'ai dit, que, si elles les aimoient d'une autre sorte, cette amitié ne dureroit pas, et leur seroit préjudiciable. C'est pourquoi elles n'oublient rien pour tâcher de leur être utiles ; et elles donneroient mille vies pour leur procurer un peu de vertu. O amour sans prix, que vous imitez heureusement l'amour de Jésus, qui est tout ensemble notre bien et l'exemple du parfait amour !

---

## CHAPITRE XI.

QUALITÉS ADMIRABLES DE L'AMOUR QUE LES PERSONNES SAINTES ONT POUR LES AMES A QUI DIEU LES LIE. QUEL BONHEUR C'EST D'AVOIR PART A LEUR AMITIÉ. LA COMPASSION QUE LES AMES, MÊME LES PLUS PARFAITES, DOIVENT AVOIR POUR LES FOIBLESSES D'AUTRUI.

C'EST une chose incroyable que la véhémence de cet amour qu'on a pour une âme. Que de larmes il fait répandre ! que de pénitences il produit ! que d'oraisons il fait adresser à Dieu ! que de soin il fait prendre de la recommander aux prières des gens de bien ! quel désir n'a-t-on point de la voir avancer dans la vertu ! quelle douleur ne ressent-on point lorsqu'elle n'avance pas ! Si après s'être avancée elle recule, il semble qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie ;

on perd l'appétit et le sommeil ; on est dans une peine continuelle , et on tremble par l'appréhension que cette âme ne se perde, et ne se sépare de nous pour jamais ; car, quant à la mort du corps , ces personnes embrasées de charité ne la considèrent point , tant elles sont éloignées de s'attacher à une chose qui échappe des mains comme une feuille que le moindre vent emporte. C'est là ce qu'on peut nommer, comme je l'ai dit, un amour entièrement désintéressé, puisqu'il ne prétend et ne désire que de voir cette âme devenir riche des biens du Ciel.

C'est là ce qui mérite de porter le nom d'amour, et non pas ces infortunées amours du monde, par lesquelles je n'entends point ces amours criminelles et impudiques dont le seul nom doit nous faire horreur ; car, pourquoi me tourmenterois-je à déclamer contre une chose qui peut passer pour un enfer, et dont le moindre mal est si grand que l'on ne sauroit trop l'exagérer ? Nous ne devons jamais, mes sœurs, préférer seulement le nom de ce malheureux amour, ni penser qu'il y en ait dans le monde, ni en entendre parler, soit sérieusement ou en riant, ni souffrir que l'on s'entretienne de semblables folies en notre présence, cela ne pouvant jamais nous servir, et nous pouvant beaucoup nuire ; mais j'entends parler de cet amour qui est permis, de l'amour que nous nous portons les unes aux autres, et de celui que nous avons pour nos parens et pour nos amis.

Ce dernier amour nous met dans une appréhension continuelle de perdre la personne que nous aimons. Elle ne peut avoir seulement mal à la tête que notre âme n'en soit touchée de douleur ; elle ne peut souffrir la moindre peine sans

que nous ne perdions presque patience ; et ainsi de tout le reste. Mais il n'en va pas de même de cet amour qui est tout de charité ; car, quoique notre infirmité nous rende sensibles aux maux de la personne que nous aimons, notre raison vient aussitôt à notre secours, et nous fait considérer s'ils sont utiles pour son salut, s'ils la fortifient dans la vertu, et de quelle manière elle les supporte. On prie Dieu ensuite de lui donner la patience dont elle a besoin, afin que ses souffrances la fassent mériter et lui profitent ; si on voit qu'il la lui donne, la peine que l'on avoit se change en consolation et en joie, quoique l'affection qu'on lui porte fasse que l'on aimeroit mieux souffrir que de la voir souffrir, si l'on pouvoit, en souffrant pour elle, lui acquérir le mérite qui se rencontre dans la souffrance ; mais cela se passe sans en ressentir ni trouble ni inquiétude.

Ces âmes parfaites ne peuvent user d'aucun artifice avec les personnes qu'elles aiment, ni dissimuler leurs fautes, si elles jugent qu'il soit utile de les en reprendre ; ainsi elles n'y manquent jamais, tant elles désirent de les voir devenir riches en vertu : combien de tours et de retours font-elles pour ce sujet, quoiqu'elles soient si désoccupées du soin de toutes les choses du monde ! et elles ne sauroient faire autrement ; elles ne savent ni déguiser ni flatter ; il faut ou que ces personnes se corrigent, ou qu'elles se séparent de leur amitié, parce qu'elles ne peuvent ni ne doivent souffrir la continuation de leurs défauts.

Ainsi cette affection produit entre elles une guerre continuelle. Il est vrai que ces âmes vraiment charitables et détachées de toutes les choses de la terre, ne prennent pas garde si les autres

servent Dieu, et veillent seulement sur elles-mêmes; mais elles ne peuvent vivre dans cette indifférence pour ces personnes à qui Dieu les a liées : elles voient en elles jusqu'aux moindres atomes; elles ne laissent rien passer sans le leur dire, et portent ainsi pour l'amour d'elles une croix merveilleusement pesante. Qu'heureux sont ceux qui sont aimés de ces âmes saintes, et qu'ils ont sujet de bénir le jour où Dieu leur en a donné la connoissance !

O mon Seigneur et mon Dieu ! voudriez-vous bien me faire cette insigne faveur, que plusieurs m'aimassent de la sorte ? Je préférerois ce bonheur à l'amitié de tous les rois et de tous les monarques de la terre, et certes avec raison, puisque ces amis incomparables n'oublient aucun de tous les moyens qu'on peut s'imaginer pour nous rendre les maîtres du monde, en nous assujétissant tout ce qui est dans le monde.

Cette manière d'aimer est celle que je souhaite que nous pratiquions ; et quoique d'abord elle ne soit pas si parfaite, Notre Seigneur fera qu'elle le deviendra de plus en plus. Commençons par ce qui est proportionné à nos forces ; quoiqu'il s'y rencontre un peu de tendresse, elle ne sauroit produire de mauvais effet, pourvu qu'elle ne soit qu'en général : il est même quelquefois nécessaire d'en témoigner et d'en avoir, en compatissant aux peines et aux infirmités des sœurs, quoique petites, parce qu'il arrive assez souvent qu'une occasion fort légère donne autant de peine à une personne, qu'une fort considérable en donne à une autre. Peu de chose est capable de tourmenter ceux qui sont foibles ; et si vous êtes plus fortes, vous ne devez pas laisser d'avoir pi-

tié de leurs peines, ni même vous en étonner, puisque le diable a peut-être fait de plus grands efforts contre elles, que ceux dont il s'est servi pour vous faire souffrir des peines plus grandes. Que savez-vous aussi si Notre Seigneur ne vous en réserve point de semblables en d'autres rencontres, et si celles qui vous semblent fort rudes, et qui le sont en effet, ne paroissent pas légères à d'autres?

Ainsi nous ne devons point juger des autres par l'état où nous nous trouvons, ni nous considérer selon le temps présent auquel Dieu, par sa grâce, et peut-être sans que nous y ayons travaillé, nous aura rendues plus fortes, mais selon le temps où nous avons été les plus lâches et les plus foibles. Cet avis est fort utile pour apprendre à compatir aux travaux de notre prochain, quelque petits et légers qu'ils soient.

---

## CHAPITRE XII.

AMITIÉ COMPATISSANTE ET EN MÊME TEMPS GÉNÉREUSE QUE DOIVENT AVOIR LES RELIGIEUSES LES UNES POUR LES AUTRES : ELLE ÉLOIGNE LA DIVISION QUI EST LA PESTE DES MONASTÈRES.

Quoique ce que la supérieure vous commandera de faire vous semble rude, n'en témoignez rien si ce n'est à elle-même, et avec humilité, puisque, si vous en usiez autrement, vous nuiriez beaucoup à toutes vos sœurs.

Il importe de savoir quelles sont les choses que l'on doit sentir, et en quoi l'on doit avoir com-

passion de ses sœurs. Il faut toujours être fort touché des moindres fautes qu'on leur voit faire, si elles sont manifestes : et l'on ne sauroit mieux leur témoigner l'amour qu'on leur porte, qu'en les souffrant et ne s'en étonnant pas ; ce qui fera qu'elle supporteront aussi les vôtres, qui, quoique vous ne vous en aperceviez point, sont sans doute en plus grand nombre. Vous devez aussi fort recommander ces personnes à Dieu, et tâcher de pratiquer avec une grande perfection les vertus contraires aux défauts que vous remarquez en elles, parce que vous devez beaucoup plutôt vous efforcer de les instruire par vos actions que par vos paroles : elles ne les comprendroient peut-être pas bien, ou elles ne leur profiteroient pas, non plus que d'autres châtimens dont on pourroit se servir pour les corriger ; au lieu que cette imagination des vertus que l'on voit reluire dans les autres, fait une si forte impression dans l'esprit, qu'il est difficile qu'elle s'en efface. Cet avis est si utile, que l'on ne sauroit trop s'en souvenir.

Oh ! que l'amitié d'une religieuse qui profite à toutes ses sœurs en préférant leurs intérêts aux siens propres, en s'avancant sans cesse dans la vertu, et en observant sa règle avec une grande perfection, est une amitié véritable et avantageuse ! elle vaut mille fois mieux que celle que l'on témoigne par ces paroles de tendresse dont on use, et dont on ne doit jamais user en cette maison : *Ma vie, mon âme, mon bien*, et autres semblables : il faut les réserver pour votre divin époux : vous avez tant de temps à passer seules avec lui seul, qu'elles vous seront nécessaires, et elles ne lui seront pas désagréables ; au lieu que, si vous vous

en servez entre vous, elles ne vous attendriront pas tant le cœur quand vous vous en servirez avec lui ; et c'est le seul usage que vous en devez faire. Je sais que c'est un langage fort ordinaire entre les femmes : mais je ne puis souffrir que vous passiez pour des femmes en quoi que ce soit. Je vous souhaite aussi forte que les hommes les plus forts ; et si vous faites ce qui est en vous, je vous assure que Notre Seigneur vous rendra si fortes, que les hommes s'en étonneront. Cela n'est-il pas facile à celui qui nous a tous tirés du néant ?

C'est aussi une excellente marque d'une véritable amitié, de s'efforcer de décharger les autres de leur travail dans les offices du monastère, en s'en chargeant au lieu d'elles, et de louer beaucoup Dieu de leur avancement dans la vertu.

Ces pratiques, outre le grand bien qu'elles produisent, contribuent beaucoup à la paix et à l'union qui doit être entre les sœurs, ainsi que par la miséricorde de Dieu nous le connoissons par expérience. Je prie sa divine majesté que cela aille toujours en croissant : ce seroit une chose bien terrible si le contraire arrivoit ; car qu'y auroit-il de plus déplorable, qu'étant en si petit nombre, nous ne fussions pas très unies ? Ne le permettez pas, mon Dieu ; et comment un si grand malheur pourroit-il nous arriver sans anéantir tout le bien que vous avez fait dans cette maison ?

S'il échappoit quelque petite parole qui fût contraire à la charité, ou qu'on vit quelque parti se former, ou quelque désir de préférence, ou quelque pointille d'honneur, il faut y remédier à l'heure même, et faire beaucoup de prières, j'avoue que je ne saurois écrire ceci sans que la

pensée que cela pourroit arriver un jour me touche si sensiblement, que je sens, ce me semble, mon sang se glacer, parce que c'est l'un des plus grands maux qui puisse se glisser dans les monastères.

Si vous tombez jamais dans un tel malheur, tenez-vous, mes sœurs, pour perdues; croyez que vous avez chassé votre divin époux de sa maison, et qu'ainsi vous le contraignez en quelque sorte d'en aller chercher une autre : implorez son secours par vos cris et par vos gémissemens : travaillez de tout votre pouvoir pour trouver quelque remède à un si grand mal ; et si vos confessions et vos communions fréquentes n'y en peuvent apporter, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas. Je conjure, au nom de Dieu, la prieure de prendre extrêmement garde à n'y point donner lieu, et de travailler avec grand soin à arrêter dès le commencement ce désordre; car si l'on n'y remédie d'abord, il deviendra sans remède.

Quant à celle qui sera cause de ce trouble, il faut la renvoyer en un autre monastère, et Dieu sans doute vous donnera le moyen de la doter. Il faut chasser bien loin cette peste; il faut couper les rameaux de cette plante vénéneuse; et si cela ne suffit pas, il faut en arracher la racine. Si tout ce que je viens de dire est inutile, il faut l'enfermer dans une prison d'où elle ne sorte jamais, puisqu'il vaut beaucoup mieux la traiter avec cette juste sévérité que de souffrir qu'elle empoisonne toutes les autres. Oh! que ce mal est effroyable! Dieu nous garde, s'il lui plaît, d'être jamais dans un monastère où il ait pu se glisser. J'aimerois beaucoup mieux voir le feu réduire en cendre celui-ci, et nous y consumer toutes.

Mais parce que je me propose de parler de cela plus au long ailleurs, je n'en dirai pas davantage maintenant, et me contenterai d'ajouter que, quoique cette amitié accompagnée de tendresse ne soit pas si parfaite que l'amour dont j'ai parlé, j'aime mieux que vous l'ayez, pourvu que ce ne soit qu'en commun, que s'il y avoit entre vous la moindre division. Je prie Notre Seigneur, par son extrême bonté, de ne le permettre jamais; et vous lui devez instamment demander, mes sœurs, qu'il nous délivre d'une telle peine, puisque lui seul nous peut faire cette grâce.

---

### CHAPITRE XIII.

DÉTACHEMENT DES PARENS, NÉCESSAIRE ET TRÈS  
 UTILE A UNE RELIGIEUSE.

TOUTE religieuse qui désire de voir ses proches pour sa propre consolation, et qui, la seconde fois qu'elle leur parle, ne se lasse pas de les voir, doit, à moins qu'ils ne soient dans la piété, se réputer imparfaite, et croire qu'elle n'est point détachée: son âme est malade; elle ne jouira point de la liberté de l'esprit; elle n'aura point de paix véritable; elle a besoin d'un médecin. Le meilleur remède à ce mal est, à mon avis, de ne point voir ses parens jusqu'à ce qu'elle se sente délivrée de l'affection de les voir, et qu'elle ait obtenu de Dieu cette grâce; après l'en avoir beaucoup prié: si pourtant ce lui est une peine et comme une croix de ne les pas voir, qu'elle les voie quelquefois, à la bonne heure, pour leur

profiter en quelque chose , ainsi qu'elle leur profitera sans doute sans se nuire à elle-même ; mais si elle les aime , si elle s'afflige beaucoup de leurs peines , et si elle écoute volontiers ce qui se passe sur leur sujet dans le monde , elle doit croire qu'elle leur sera inutile , et se fera beaucoup de tort à elle-même. Si nous , qui sommes religieuses , savions quel est le préjudice que nous recevons de converser beaucoup avec nos proches , avec quel soin ne les fuirions-nous pas ? J'avoue que je ne comprends point , laissant même à part ce qui est de Dieu , quel avantage nous pouvons recevoir d'eux pour notre consolation et notre repos , puisque ne pouvant , ni ne nous étant pas permis de prendre part à leurs plaisirs , nous ne saurions que sentir leurs déplaisirs et répandre des larmes dans leurs peines , plus quelquefois qu'ils n'en répandent eux-mêmes ; ainsi , je puis dire hardiment à ces religieuses , que , si elles en reçoivent quelque satisfaction dans leurs sens , cette satisfaction coûtera cher à leur esprit.

Non , je ne saurois penser sans étonnement au dommage que l'on reçoit de converser avec ses proches ; il est tel , que je doute qu'on le puisse croire , si on ne l'a expérimenté ; et je ne suis pas moins étonnée de ce que la perfection de notre état , qui nous oblige de nous en séparer , paroît aujourd'hui si effacée dans la plupart des maisons religieuses , qu'il n'y en reste presque plus aucune trace ; je ne sais pas ce que nous quittons en quittant le monde , nous qui disons que nous quittons tout pour Dieu , si nous ne quittons le principal , qui est nos parens. Cela est venu jusqu'à un tel point , que l'on prétend faire passer pour un défaut de vertu en des personnes religieuses , de ne

pas aimer beaucoup leurs proches ; et l'on veut même prouver par des raisons que c'est un défaut de ne pas converser souvent avec eux. Mais , mes filles , ce que nous devons faire après nous être acquittées des devoirs dont je vous ai parlé, et qui regardent l'Eglise, c'est de recommander beaucoup nos parens à Dieu , et d'effacer ensuite , le plus que nous pourrons de notre mémoire, ce qui les regarde : parce que c'est une chose naturelle que d'y attacher notre affection , plutôt qu'aux autres personnes.

Mes parens m'ont extrêmement aimée, à ce qu'ils disoient , et je les aimois d'une manière qui ne leur permettoit pas de m'oublier ; mais j'ai éprouvé en moi-même et en d'autres , qu'excepté les pères et les mères que l'on voit rarement abandonner leurs enfans , et dont , ainsi que de nos frères et de nos sœurs , il n'est pas juste de nous éloigner lorsqu'ils ont besoin de consolation, et que nous pouvons la leur donner en demeurant toujours dans un parfait détachement : j'ai éprouvé, dis-je , lorsque je me suis vue dans de grands besoins , que tous mes autres proches ont été ceux dont j'ai reçu le moins d'assistance , et je n'ai eu du secours que des personnes qui faisoient profession d'être à Dieu. Croyez , mes sœurs , que , si vous le servez fidèlement , vous ne trouverez point de meilleurs parens ; je le sais par expérience ; et pourvu que vous demeuriez fermes dans cette résolution , dont vous ne pourriez vous départir sans manquer à votre céleste époux qui est votre ami le plus véritable , vous vous trouverez bientôt délivrées de cette attache à vos parens.

Assurez-vous aussi que vous pouvez beaucoup

plus vous confier en ceux qui ne vous aimeront que pour l'amour de Notre Seigneur, qu'en tous vos parens ; ils ne vous manqueront jamais, et lorsque vous y penserez le moins, vous trouverez en eux et des pères et des frères. Comme ils espèrent d'en recevoir de Dieu la récompense, ils nous assistent de tout leur pouvoir pour l'amour de lui ; au lieu que ceux qui prétendent tirer de nous leur récompense, nous voyant incapables par notre pauvreté de la leur donner, et que nous leur sommes entièrement inutiles, se lassent bientôt de nous assister : je sais que cela n'est pas général, mais qu'il arrive ordinairement, parce le monde est toujours le monde.

Si on vous dit le contraire, et qu'on veuille le faire passer pour une vertu, ne le croyez pas. Il vous en arriveroit tant de maux, qu'il faudroit m'engager dans un grand discours pour vous les représenter : mais puisque de plus habiles que moi en ont écrit, je me contenterai de ce que je vous en ai dit. Si, toute imparfaite que je suis, j'ai vu si clairement le préjudice que cela apporte, jugez ce que pourront faire ceux qui seront beaucoup plus intelligens et plus vertueux que moi.

Les saints nous conseillent de fuir le monde : et qui doute que tout ce qu'ils nous disent sur ce sujet ne nous soit très utile ? Croyez moi, rien, comme je vous l'ai déjà dit, ne nous y attache tant que nos parens, et rien n'est si difficile que de nous en détacher.

J'estime, pour cette raison, que celles qui abandonnent leur pays sont bien, pourvu que cet éloignement les détache de l'affection de leurs proches ; car le véritable détachement ne consiste pas à s'éloigner d'eux d'une présence corporelle,

mais à s'unir de tout son cœur et de toute son âme à Jésus-Christ, parce que, trouvant tout en lui, on n'a pas de peine à tout oublier pour l'amour de lui, quoique la séparation de nos proches soit toujours fort avantageuse jusqu'à ce que nous connoissions cette vérité.

---

#### CHAPITRE XIV.

ON DOIT SE DÉTACHER DE SOI-MÊME, ET NE PAS  
PRENDRE TANT DE SOIN DE SON CORPS.

LORSQUE nous serons détachées du monde et de nos parens, et que nous vivrons renfermées dans un monastère en la manière que nous avons dit, il semblera peut-être que tout sera fait, et qu'il ne vous restera plus d'ennemis à combattre. O mes sœurs ! n'ayez pas cette opinion, et gardez-vous bien de vous endormir : vous feriez comme celui qui va se coucher sans crainte après avoir bien fermé sa porte de peur des voleurs, et qui les auroit dans sa maison. Il n'y en a point de plus dangereux que les domestiques, et comme nous sommes nous-mêmes ces voleurs intérieurs et secrets, et que nous demeurons toujours avec nous-mêmes, si nous ne prenons un soin tout particulier de combattre sans cesse notre volonté, plusieurs choses seront capables de nous faire perdre cette sainte liberté d'esprit, qui, nous dégageant du poids de toutes les choses terrestres, peut seule nous faire prendre notre vol vers notre céleste Créateur.

Il sera utile, pour ce sujet, d'avoir toujours dans

l'esprit que tout n'est que vanité et finit en un moment, afin de détacher notre affection de ces choses passagères, pour l'attacher à ce qui subsistera éternellement. Quoique ce moyen semble foible, il ne laisse pas de fortifier beaucoup notre âme, en faisant que dans les moindres choses, lorsque nous nous apercevons que notre inclination nous y porte, nous prenions un extrême soin d'en détourner notre pensée pour la tourner toute vers Dieu. Que nous lui sommes obligées de ce qu'en renonçant à nos propres affections nous avons fait le plus difficile, puisqu'il est certain que ce grand et intime amour que nous nous portons, fait que rien ne nous paroît si rude que cette séparation de nous-mêmes, et cette guerre que nous nous faisons par une mortification continue !

C'est ici que la véritable humilité peut trouver sa place; car il me semble que cette vertu et celle du renoncement à nous-mêmes se tiennent toujours compagnie : ce sont deux sœurs que nous ne devons jamais séparer; et au lieu que je vous conseille de vous éloigner de vos autres parens, je vous exhorte d'embrasser ceux-ci, de les aimer, et de ne les perdre jamais de vue.

O souveraines vertus, reines du monde, et chères amies de Notre Seigneur, vous qui dominez sur toutes les choses créées, et nous délivrez de toutes les embûches du démon, celui qui vous possède peut combattre hardiment contre tout l'enfer uni ensemble, contre le monde tout entier et tous ses attrait, sans avoir peur de quoi que ce soit, parce que le royaume du Ciel lui appartient : que pourroit-il craindre, puisqu'il compte pour rien de tout perdre, et ne compte

pas même cette perte pour une perte ? son unique appréhension est de déplaire à son Dieu ; et il le prie sans cesse de le fortifier dans ces deux vertus , afin qu'il ne les perde point par sa faute ; elles ont cela de propre de se cacher de telle sorte à celui qu'elles enrichissent , qu'il ne les aperçoit point , ni ne peut croire de les avoir , quoi qu'on lui dise pour le lui persuader ; et il les estime tant , qu'il ne se lasse jamais de travailler pour les acquérir , et s'y perfectionne ainsi de plus en plus. Or , quoique ceux qui possèdent ces vertus ne veuillent pas être estimés tels qu'ils sont en effet , ils se font connoître contre leur intention , et l'on ne sauroit traiter avec eux sans s'en apercevoir aussitôt.

Mais quelle folie me fait entreprendre de louer l'humilité et la mortification , après qu'elles ont reçu de si hautes louanges de celui même qui est le Roi de la gloire , et qu'il a fait voir par ses souffrances jusqu'à quel point il les estime ? C'est donc ici , mes filles , qu'il faut faire tous vos efforts pour sortir hors de l'Égypte , puisqu'en possédant ces deux vertus , elles seront comme une manne céleste qui vous fera trouver de la douceur et des délices dans les choses qui sont les plus âpres et les plus amères au goût du monde.

Ce que nous devons premièrement faire pour ce sujet , est de renoncer à l'amour de notre corps , en quoi il n'y a pas peu à travailler , parce que quelques-unes de nous aiment tant leur aise et leur santé , qu'il n'est pas croyable combien ces deux choses font une rude guerre aussi-bien aux religieuses qu'aux personnes du monde. Il semble que quelques-unes n'aient embrassé la religion que pour travailler à ne point mourir , tant elles

prennent soin de vivre ; je demeure d'accord qu'en nos monastères cela ne se remarque guère dans les actions ; mais je voudrois qu'on n'en eût pas même le désir.

Souvenez-vous, mes sœurs, que vous venez ici à dessein d'y mourir pour Jésus-Christ, et non pas d'y vivre à votre aise pour pouvoir servir Jésus-Christ, comme le diable s'efforce de le persuader en insinuant que cela est nécessaire pour bien observer la règle. Ainsi l'on a tant de soin de conserver sa santé pour garder la règle, qu'on ne la garde jamais en effet, et qu'on meurt sans l'avoir accomplie entièrement durant un seul mois, ni même peut-être durant un seul jour.

J'avoue ne pas comprendre pourquoi donc nous sommes venues ici : et en vérité, il n'y a pas sujet d'appréhender que la discrétion nous manque en ce point : ce seroit une grande merveille si cela arrivoit ; car nos confesseurs craignent aussitôt que nous ne nous fassions mourir par des pénitences excessives ; et nous avons par nous-mêmes une telle répugnance à ce manquement de discrétion, que plutôt à Dieu que nous fussions aussi exactes en tout le reste.

Je sais que celles qui pratiquent fidèlement ces pénitences austères n'en demeureront pas d'accord, et répondront peut-être que je juge des autres par moi-même : je confesse que cela est vrai ; mais il y en a plus, si je ne me trompe, qui me ressemblent dans ma foiblesse, qu'il n'y en aura qui se trouveront offensées de ce que je crois les autres aussi foibles que je le suis. C'est pour cette raison, à mon avis, que Notre Seigneur permet que nous soyons d'une santé si foible ; et je considère comme une grande miséricorde qu'il

m'a faite de l'être : comme il voit que je prendrois tant de soin à me conserver, il a voulu qu'il y en eût au moins quelque sujet.

C'est une chose plaisante de voir les tourmens que quelques-unes se donnent sans que personne les y oblige : il leur vient quelquefois un caprice de faire des pénitences déréglées et indiscretes, qui durent environ deux jours; et le diable leur met ensuite dans l'esprit qu'elles font tort à leur santé, et qu'après avoir éprouvé combien elles leur sont préjudiciables, elles ne doivent jamais plus en faire, non pas même celles qui sont d'obligation dans notre ordre. Nous n'observons pas seulement les moindres choses de la règle, comme le silence, quoiqu'il ne puisse nuire à notre santé; nous ne nous imaginons pas plus tôt d'avoir mal à la tête, que nous cessons d'aller au chœur, quoiqu'en y allant nous n'en fussions pas plus malades; ainsi nous manquons un jour d'y aller, parce que nous avons mal à la tête, un autre jour parce que nous y avons eu mal, et deux ou trois autres jours, de crainte d'y avoir mal; et nous voulons après cela inventer, selon notre fantaisie, des pénitences qui ne servent le plus souvent qu'à nous rendre incapables de nous acquitter de celles qui sont d'obligation : quelquefois même, l'incommodité qu'elles nous causent étant fort petite, nous croyons devoir être déchargées de tout, et satisfaire à notre devoir, pourvu que nous demandions permission.

Vous me demanderez sans doute pourquoi la prieure vous donne donc cette permission. Je répons que, si elle pouvoit voir le fond de votre cœur, elle ne vous la donneroit peut-être pas; mais comme vous lui représentez qu'il y a de la

nécessité, et ne manquez ni d'un médecin qui confirme ce que vous dites, ni d'une amie ou d'une parente qui vient pleurer auprès d'elle, quoique la pauvre mère juge qu'il y a de l'abus, que peut-elle faire? La crainte de manquer à la charité la met en scrupule; elle aime mieux que la faute tombe sur vous que sur elle, et elle appréhende de faire un mauvais jugement de vous. O mon Dieu! pardonnez-moi si je dis que je crains fort que ces sortes de plaintes ne soient déjà passées en coutume parmi les religieuses: comme elles sont du nombre des choses qui peuvent arriver quelquefois, j'ai cru, mes filles, en devoir parler ici, afin que y preniez garde; car si le démon commence à nous effrayer par l'appréhension de la ruine de notre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Dieu veuille nous donner par sa grâce la lumière dont nous avons besoin pour nous bien conduire en toutes choses.

---

## CHAPITRE XV.

ON NE DOIT POINT SE PLAINDRE POUR DE LÉGÈRES  
INDISPOSITIONS, NI TANT APPRÉHENDER LA MORT.

IL me semble, mes sœurs, que c'est une très grande imperfection que de se plaindre sans cesse pour de petits maux: si vous pouvez les souffrir, souffrez-les; s'ils sont grands, ils se plaindront assez d'eux-mêmes par une autre manière de plainte, et ne pourront pas long-temps être cachés. Considérez qu'étant en petit nombre, si vous vez de la charité, et que l'une de vous

prenne cette mauvaise coutume, elle donnera beaucoup de peine à toutes les autres. Quant à celles qui sont véritablement malades, elles doivent le dire et souffrir qu'on les assiste de ce qui leur sera nécessaire. Si vous êtes une fois délivrées de l'amour-propre, vous ressentirez de telle sorte jusqu'au moindre des bons traitemens qu'on vous fera, qu'il ne faudra pas craindre que vous en preniez aucun sans nécessité, ni que vous vous plaigniez sans sujet; mais quand vous en aurez un légitime, il sera aussi à propos de le dire, qu'il seroit mal de prendre du soulagement sans besoin : on auroit même grand tort si l'on manquoit alors de soin à vous assister; et vous ne sauriez douter qu'on ne le fasse dans des maisons d'oraison et de charité, où le nombre des personnes qui y demeurent est assez petit pour qu'il soit facile d'y remarquer les besoins les unes des autres. Ne vous plaignez donc point de certaines foiblesses et indispositions de femmes qui ne sont pas de longue durée, et dont le diable remplit quelquefois l'imagination : contentez-vous d'en parler seulement à Dieu : autrement vous courez risque de n'en être jamais délivrées.

J'insiste beaucoup sur ce point, parce que je l'estime fort important, et crois que c'est l'une des choses qui causent le plus de relâchement dans les monastères; car plus on flatte le corps, plus il s'affoiblit et demande qu'on le caresse. C'est une chose étrange que les prétextes que cette inclination lui fait trouver pour se soulager dans ses maux, quelque légers qu'ils puissent être; il trompe ainsi l'âme et l'empêche de s'avancer dans la vertu. Songez, je vous prie, combien il y a de pauvres malades qui n'ont pas seu-

lement à qui se plaindre, puisque ces deux choses ne s'accordent point ensemble, d'être pauvre et bien traité. Représentez-vous aussi combien il y a de femmes mariées (car je sais qu'il y en a beaucoup et de bonne condition) qui, quoiqu'elles souffrent de grandes peines, n'osent s'en plaindre, de peur de fâcher leurs maris. Hélas ! pécheresse que je suis ! sommes-nous donc venues en religion pour être plus à notre aise qu'elles ne le sont ? Puisque vous êtes exemptes de tant de travaux que l'on souffre dans le monde, apprenez au moins à souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu, sans que tout le monde le sache. Une femme mal mariée n'ouvre pas la bouche pour se plaindre, mais souffre son affliction sans s'en consoler avec personne, de crainte que son mari ne sache qu'elle se plaint ; et nous ne souffrirons pas entre Dieu et nous quelques-unes des peines que méritent nos péchés, principalement lorsque nos plaintes seroient inutiles pour les soulager !

Je ne prétends point en ceci parler des grands maux, tels que sont une fièvre violente, quoique je désire qu'on les supporte toujours avec modération et patience ; mais j'entends parler de ces légères indispositions que l'on peut souffrir sans se mettre au lit et sans donner de la peine à tout le monde. Si ce que j'écris étoit vu hors de nos maisons, que diroient de moi toutes les religieuses ? Mais que de bon cœur je le souffrirois, si cela pouvoit servir à quelqu'une ! car lorsqu'il s'en trouve une seulement dans un monastère qui se plaint ainsi sans sujet des moindres maux, il arrive que le plus souvent on ne veut plus croire les autres, quelque grands que soient les maux dont elles se plaignent.

Remettons-nous devant les yeux les saints ermites des siècles passés, que nous considérons comme nos pères, et dont nous prétendons imiter la vie. Combien de travaux et de douleurs souffroient-ils dans leur solitude par l'extrême rigueur du froid, par l'excessive ardeur du soleil, par la faim et par tant d'autres incommodités, sans avoir à qui s'en plaindre, sinon à Dieu seul? Croyez-vous donc qu'ils fussent de fer, et non de chair et d'os comme nous? Tenez pour certain, mes filles, que, lorsque nous commençons à vaincre et à nous assujétir nos corps, ils ne nous tourmentent plus tant. Assez d'autres prendront soin de ce qui nous est nécessaire; et ne craignez point de vous oublier vous-mêmes, à moins qu'une évidente nécessité ne vous oblige de vous en souvenir.

Si nous ne nous déterminons à fouler aux pieds l'appréhension de la mort et de la perte de notre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Efforcez-vous donc, pour en venir là, de vous abandonner entièrement à Dieu, quoi qu'il puisse vous en arriver: car que nous importe de mourir? Ce misérable corps s'étant tant de fois moqué de nous, n'aurons-nous pas le courage de nous moquer au moins une fois de lui? Croyez-moi, mes sœurs, cette résolution est d'une plus grande conséquence que nous ne saurions nous l'imaginer, puisque, si nous nous accoutumons à traiter notre corps avec cette fermeté, nous nous l'assujétirons peu à peu et en deviendrons enfin les maîtresses. Or, c'est un grand point pour demeurer victorieux dans les combats de cette vie, que d'avoir vaincu un tel ennemi. Je prie Dieu, qui seul en a le pouvoir, de nous en faire la grâce.

Je crois qu'il n'y a que ceux qui jouissent déjà du plaisir de cette victoire, qui soient capables de comprendre l'avantage qu'elle nous apporte; il est si grand, que je me persuade que, si quelqu'un pouvoit le connoître avant que de le posséder, il souffriroit tout sans peine, pour jouir de ce repos et de cet empire sur soi-même.

---

## CHAPITRE XVI.

### NÉCESSITÉ DE LA MORTIFICATION INTÉRIEURE.

Tout paroît pénible dans la vie religieuse, et avec raison, vu que c'est une guerre continuelle que nous nous faisons à nous-mêmes; mais lorsque nous commençons à combattre, Dieu agit dans nos âmes, et nous favorise de tant de grâces, que tout ce que nous pouvons faire et souffrir nous paroît léger. Or, puisqu'en nous rendant religieuses nous avons fait le plus difficile, qui est d'engager pour l'amour de Dieu notre liberté, en l'assujétissant au pouvoir d'autrui, et de nous obliger à jeûner, à garder le silence, à demeurer en clôture, à assister au chœur et à l'office, et à tant d'autres travaux, sans que, quelque désir que nous eussions de nous soulager, nous le puissions que très rarement; pourquoi ne travaillerions-nous pas à mortifier aussi notre intérieur, puisqu'étant bien réglé, l'extérieur le sera aussi, et qu'il n'y aura rien que nous ne fassions non-seulement avec plus de perfection et de mérite, mais avec beaucoup de douceur et de repos?

Cela s'acquiert peu à peu, comme je l'ai dit,

en résistant, même dans les moindres choses, à notre propre volonté, jusqu'à ce que notre corps soit entièrement assujéti à notre esprit. Je le redis encore, tout, ou presque tout, consiste à renoncer au soin de nous-mêmes et à ce qui regarde notre satisfaction; et le moins que puisse faire celui qui commence à servir Dieu véritablement, c'est de lui offrir sa vie, après lui avoir donné sa volonté. Que peut-on craindre en la lui offrant, puisque toutes les personnes véritablement religieuses, ou unies à Dieu par la prière, et qui prétendent recevoir de lui des faveurs, ne sauroient ne vouloir point mourir pour lui, et porter leur croix pour le suivre, sans tourner jamais la tête en arrière? Ne savez-vous pas, mes sœurs, que la vie d'un bon religieux et de celui qui aspire à être du nombre des plus chers amis de Dieu, est un long martyre? Je dis long, en comparaison de ceux à qui l'on tranche la tête, quoiqu'on le puisse nommer court, eu égard à la brièveté de cette vie, qui, ne pouvant jamais être longue, se trouve quelquefois être très courte: et que savons-nous si la nôtre ne finira point une heure, ou même un moment après que nous aurons pris la résolution de servir Dieu? Cela ne pourroit-il pas arriver, puisqu'on ne sauroit faire de fondement certain sur une chose qui doit finir, et moins encore sur cette vie qui n'a pas seulement un jour d'assuré? Ainsi, en pensant qu'il n'y a point d'heure qui ne puisse être notre dernière heure, qui sera celui qui ne voudra pas la bien employer?

Croyez-moi, mes sœurs, le plus sûr est d'avoir toujours ces pensées devant les yeux. Apprenons donc à contredire en toutes choses notre volonté; si vous y travaillez avec soin et par le moyen de

l'oraison, vous arriverez insensiblement et sans y penser, au comble de cette vertu. Il est vrai qu'il paroît bien rude de dire que nous ne devons faire notre volonté en rien; mais c'est lorsqu'on ne dit pas en même temps combien de plaisirs et de consolations accompagnent cette mortification, et les avantages qu'on en retire, même durant cette vie.



## CHAPITRE XVII.

COMBIEN IL EST IMPORTANT DE MÉPRISER LES PRÉÉMINENCES, ET DE NE POINT MURMURER D'AUCUNE PRÉFÉRENCE DONNÉE AUX AUTRES, QUELQUE MAL FONDÉE QU'ELLE PUISSE ÊTRE.

IL faut apporter un extrême soin à réprimer nos mouvemens intérieurs, principalement en ce qui concerne la préférence. Dieu nous garde, par sa sainte passion, d'avoir jamais volontairement ces pensées dans notre esprit, ou ces paroles dans notre bouche : *Il y a plus long-temps que je suis dans l'ordre que cette autre; je suis plus âgée que celle-ci; j'ai plus travaillé que celle-là; on traite une telle mieux que moi.* Il faut rejeter ces pensées à l'instant qu'elles se présentent; car si vous vous y arrétiez ou vous en entreteniez avec d'autres, elles deviendroient comme un poison et comme une peste qui produiroit de grands maux dans le monastère : s'il arrive que votre supérieure y consente et le souffre pour peu que ce soit, croyez que Dieu a permis pour vos péchés qu'elle ait été établie dans cette charge,

afin d'être le commencement de votre perte. Implorez de tout votre cœur le secours du Ciel, et que toutes vos oraisons tendent à obtenir le remède qui vous est nécessaire dans un tel besoin, puisque vous êtes sans doute en péril.

Il y en aura peut-être qui demanderont pourquoi j'insiste tant sur ce point, et croiront que ce que je dis est trop sévère, puisque Dieu ne laisse pas de répandre ses faveurs sur ceux qui ne sont pas dans un si parfait détachement. Je crois que, lorsque cela arrive, c'est parce qu'il connoît par sa sagesse infinie que ces âmes en ont besoin pour pouvoir se déterminer à abandonner toutes choses pour l'amour de lui : mais je n'appelle pas abandonner toutes choses, d'entrer en religion, puisqu'on peut trouver encore des attaches et des liens dans la religion même, et qu'au contraire il n'y a point de lieu où une âme parfaite ne puisse être dans le détachement et l'humilité. Il est vrai néanmoins, qu'il faut plus travailler pour cela en certains lieux que dans d'autres, et que l'on trouve un grand secours dans la retraite. Mais, croyez-moi, pour peu qu'il reste d'affection pour l'honneur et pour le bien, ce qui peut arriver, comme ailleurs, dans les monastères, celles-là même qui auroient passé beaucoup d'années dans l'exercice de l'oraison, ou pour mieux dire de la spéculation, car la parfaite oraison corrige enfin ces mauvaises inclinations, avanceront peu, et ne goûteront point le véritable fruit de l'oraison.

Quoique ces choses semblent n'être que des bagatelles, considérez, mes sœurs, combien il vous importe de vous y bien conduire, puisque vous n'êtes venues ici que pour ce sujet : si vous

en usez autrement, vous ne serez pas plus honorées pour avoir recherché un faux honneur, et vous perdrez au lieu de gagner, ou pour mieux dire, la honte sera jointe à votre perte. Que chacune de vous considère combien elle avance dans l'humilité, et elle connoitra combien elle aura avancé dans la piété.

Il me semble que, pour ce qui regarde les prééminences, le démon n'oseroit tenter, non pas même d'un premier mouvement, une personne qui est véritablement humble, parce qu'il est trop clairvoyant pour ne pas craindre que l'affront lui en demeure. Il sait que, s'il attaque par cet endroit un âme qui a de l'humilité, il est impossible qu'elle ne se fortifie encore davantage dans cette vertu, en faisant une réflexion sérieuse sur toute sa vie; car alors elle verra le peu de service qu'elle a rendu à Dieu, les extrêmes obligations dont elle lui est redevable, ce merveilleux abaissement qui l'a fait descendre jusqu'à elle, pour lui donner l'exemple de l'humilité, la multitude de ses péchés et le lieu où ils lui avoient fait mériter d'être précipitée; ce qui lui donnera une confusion qui lui sera si avantageuse, que cet ennemi de notre salut n'aura pas, comme je l'ai dit, la hardiesse de recommencer à la tenter, sachant bien que tous ses efforts lui seroient également honteux et inutiles.

J'ai à vous donner sur cela un avis que je vous prie de graver pour jamais dans votre mémoire: c'est que, si vous désirez de vous venger du démon, et d'être bientôt délivrées de ces sortes de tentations, il ne faut pas seulement en tirer de l'avantage dans votre intérieur, puisque ce seroit une grande imperfection d'y manquer, mais tâ-

chez de faire que les sœurs en profitent aussi par la manière dont vous vous conduirez à l'extérieur : ainsi découvrez aussitôt à la prieure cette tentation que vous aurez eue ; suppliez-la instamment de vous ordonner de faire quelque chose de vil et de bas , ou bien faites-le de vous-mêmes, le mieux que vous pourrez ; travaillez à surmonter votre volonté dans les choses où elle aura de la répugnance, que Notre Seigneur ne manquera pas de vous découvrir, et pratiquez les mortifications publiques qui sont en usage dans cette maison : par ce moyen votre tentation ne durera guère, et il n'y a rien que vous ne soyez obligée de faire pour empêcher qu'elle ne dure longtemps.

Dieu nous garde de ces personnes qui veulent allier l'honneur ou la crainte du déshonneur avec son service ! Jugez, je vous prie, combien malheureux seroit l'avantage que vous pourriez en espérer, puisque, comme je l'ai déjà dit, l'honneur se perd en le cherchant, principalement en ce qui regarde la préférence dans les charges, n'y ayant point de poison qui tue si promptement le corps, que cette dangereuse inclination tue, si l'on peut parler ainsi, la perfection dans une âme.

Vous direz peut-être que, comme ce sont de petites choses naturelles à tout le monde, on ne doit pas s'en mettre beaucoup en peine ; ne vous y trompez pas, je vous prie, et gardez-vous bien de les négliger, puisqu'elles s'augmentent peu à peu dans les monastères, comme on voit peu à peu s'élever l'écume. Il n'y a rien de petit quand le péril est aussi grand qu'il l'est dans ces points d'honneur où l'on s'arrête à faire des ré-

flexions sur le sort que l'on peut nous avoir fait : voulez-vous en savoir une raison entre plusieurs autres ? c'est que le diable ayant peut-être commencé à vous tenter par une chose très peu considérable, il la fera paroître à l'une de vos sœurs si importante, qu'elle croira faire une action de charité en vous disant *qu'elle ne comprend pas comment vous pouvez endurer un tel affront ; qu'elle prie Dieu de vous donner de la patience ; que vous lui devez offrir cette injure, et qu'un saint ne pourroit pas souffrir davantage.*

Enfin, cet esprit infernal envenime de telle sorte la langue de cette religieuse, que, quoique vous soyez résolue de souffrir ce déplaisir, il vous reste une tentation de complaisance et de vaine gloire de l'avoir souffert ; car notre nature est si foible, que lors même que nous retranchons les sujets de vanité, en disant que cela ne mérite pas de passer pour une souffrance, nous ne laissons pas de croire que nous avons fait quelque action de vertu, et de le sentir. A combien plus forte raison, le sentirons-nous donc quand nous verrons que les autres en sont touchés pour l'amour de nous ? Ainsi notre peine s'augmente ; nous nous imaginons avoir raison, nous perdons les occasions de mériter, notre âme demeure foible et abattue, et nous ouvrons la porte au démon pour revenir encore plus dangereusement nous attaquer. Il pourra même arriver que lorsque vous serez dans la résolution de souffrir avec patience, quelques-unes vous viendront demander *si vous êtes donc une stupide et une bête, et s'il n'est pas juste d'avoir quelque sentiment des injures que l'on nous fait.* Au nom de Dieu, mes chères filles, que **nette de vous ne se laisse aller à cette indiscrete,**

charité de témoigner de la compassion en ce qui regarde ces injures et ces torts imaginaires, puisque ce seroit imiter les amis et la femme du bienheureux Job.

Je ne me contente pas de vous l'avoir souvent dit, mes sœurs; je veux encore vous le laisser par écrit, afin que vous ne l'oubliiez jamais. Non-seulement toutes celles qui seront dans nos maisons, mais toutes les personnes qui désirent d'être parfaites, doivent fuir de mille lieues de tels et semblables discours : *J'avois raison, on m'a fait tort, et il n'y avoit nul prétexte de me traiter de la sorte.* Dieu nous garde, s'il lui plaît, de ces mauvaises raisons! Y avoit-il donc, à votre avis, quelque raison pour faire souffrir tant d'injures à Jésus-Christ notre Sauveur, qui étoit la bonté même, et pour le traiter avec des injustices et des cruautés si opposées à toute sorte de raison? J'avoue que je ne conçois pas ce que peut faire une religieuse dans un monastère, lorsqu'elle ne veut point porter d'autres croix que celles qui sont fondées en raison : elle feroit beaucoup mieux de retourner dans le monde, où toutes ces belles raisons ne l'empêcheroient pas de souffrir mille déplaisirs. Pouvez-vous donc endurer des choses si rudes, que vous ne méritiez pas de souffrir encore davantage? et quelle raison pouvez-vous avoir de vous plaindre? Pour moi, je confesse que je ne saurois le comprendre.

Lorsqu'on nous rend de l'honneur, qu'on nous caresse et qu'on nous traite favorablement, c'est alors que nous devrions nous servir de ces raisons, puisque c'est sans doute contre toute sorte de raison que nous sommes bien traitées durant

cette vie : mais quand on nous fait quelque tort (car c'est le nom que l'on donne à des choses qui ne le méritent pas), sans en effet nous faire tort, je ne vois pas quel sujet nous pouvons avoir de nous en plaindre; nous sommes les épouses d'un roi éternel, ou nous ne le sommes pas : si nous le sommes, y a-t-il quelque honnête femme qui, soit qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, ne participe point aux outrages que l'on fait à son mari, vu que tous les biens et les maux leur sont communs? Et puisque, en qualité d'épouses, nous prétendons régner avec notre époux dans le comble de son bonheur et de sa gloire, n'y auroit-il pas de la folie à ne vouloir point participer à ses injures et à ses travaux? Dieu nous préserve, s'il lui plaît, d'un désir si extravagant! Mais, au contraire, que celle d'entre nous qui passera pour la moins considérée, se croie la plus heureuse, ainsi que véritablement elle le sera, puisque supportant ce mépris comme elle le doit, elle ne sauroit manquer d'être honorée dans cette vie et dans l'autre.

Croyez-moi donc en cela, mes filles; mais quelle folie à moi de dire que l'on me croie en une chose que la sagesse incréée dit elle-même! Tâchons d'imiter en quelque sorte l'extrême humilité de la sainte Vierge dont nous avons l'honneur de porter l'habit; étant ses religieuses, ce seul nom nous doit remplir de confusion, puisque, quelque grande que nous paroisse notre humilité, elle est si éloignée de celle que nous devrions avoir pour être les véritables filles d'une telle mère et les dignes épouses d'un tel époux.

## CHAPITRE XVIII.

## SUITE DU MÊME SUJET.

JE vous conjure, mes sœurs, de mépriser ces bagatelles auxquelles l'on donne le nom d'affronts, puisqu'en vérité toutes ces pointilles d'honneur ressemblent proprement aux maisonnettes que les enfans font avec de la paille.

O mon Dieu, mon Dieu ! si nous savions bien ce que c'est que le point d'honneur, et en quoi en consiste la perte ! Je ne parle pas à vous, mes sœurs, en disant ceci, puisque vous seriez bien malheureuses si vous ne compreniez pas encore cette vérité ; mais je parle à moi-même du temps que je faisais cas de l'honneur sans savoir ce que c'étoit, et que je me laissois ainsi emporter au torrent de la coutume. Hélas ! quelles étoient les choses qui me donnoient alors de la peine ? que j'en ai de honte maintenant, quoique je ne fusse pas du nombre de celles qui s'arrêtoient le plus à ces points d'honneur ! Oh ! que celui qui disoit que l'honneur et le profit ne se rencontrent point ensemble, avoit grande raison de parler de la sorte ! car, quoique peut-être il ne l'entendit pas ainsi qu'il se doit entendre, il est vrai néanmoins, au pied de la lettre, que ce qui est utile à notre âme ne peut jamais se rencontrer avec ce que le monde appelle honneur.

C'est une chose étonnante de voir le renversement qui est dans le siècle. « Béni soyez-vous, » mon Seigneur, de nous en avoir retirées ; et

» faites-nous, s'il vous plaît, la grâce d'en être  
 » toujours aussi éloignées que nous le sommes  
 » maintenant. » Dieu nous garde de ces monas-  
 tères où se rencontrent ces points d'honneur qui  
 font que l'on rend à Dieu si peu d'honneur ! Mais  
 considérez, mes sœurs, que le démon ne nous a  
 point oubliées, quelque retirées que nous soyons,  
 puisque, même dans les monastères, il invente  
 des points d'honneur, et y établit des lois selon  
 lesquelles on monte ou on descend par les différens  
 degrés des charges, ainsi que les gens du monde,  
 et où l'on met son honneur dans des choses si  
 basses et si frivoles, que je n'y saurois penser  
 sans étonnement. Que les savans se conduisent,  
 si bon leur semble, selon les règles établies entre  
 eux, car ce n'est pas à moi de juger s'ils ont  
 raison. Celui qui a enseigné la théologie croiroit  
 sans doute se rabaisser en montrant la philoso-  
 phie, parce que ce point d'honneur veut que l'on  
 monte, et non pas que l'on descende ; et quand  
 même on lui ordonneroit de le faire par obéis-  
 sance, il ne laisseroit pas d'estimer qu'on lui feroit  
 tort, et ne seroit pas seul de cet avis ; d'autres  
 soutiendroient aussi que ce seroit lui faire injure ;  
 en quoi le démon se joignant à eux, il leur inspi-  
 reroit des raisons pour montrer que cela est fondé  
 sur la loi de Dieu.

Pour ce qui regarde les religieuses, celle qui  
 a été prieure ne doit plus, à ce que l'on prétend,  
 être employée à des offices moins considérables :  
 on prend garde aussi à celle qui est la plus an-  
 cienne ; car on est exact à se souvenir de toutes  
 ces choses ; on s'imagine même qu'il y a du mé-  
 rite à le faire, sous prétexte que nos constitutions  
 nous ordonnent d'y avoir égard. N'est-ce pas un

juste sujet de rire, ou pour mieux dire de pleurer ? Car nos constitutions ne nous ordonnent point de ne pas garder l'humilité ; si elles prescrivent quelque chose touchant l'égard qu'on doit avoir à celles qui sont plus anciennes, ce n'est qu'afin que tout soit dans l'ordre et bien réglé : mais devons-nous être plus soigneuses et plus exactes à observer nos constitutions en ce qui regarde notre propre estime, que nous ne le sommes à les pratiquer en tant d'autres choses, que nous ne gardons peut-être qu'assez imparfaitement ? Ne mettons donc pas, je vous prie, notre perfection à les observer en ceci : c'est aux autres à y prendre garde, et non pas à nous ; mais le mal est que, quoiqu'on ne monte pas au Ciel par ce chemin, notre inclination nous porte si fort à monter, que nous ne pensons point à descendre.

O mon Sauveur ! n'êtes-vous pas tout ensemble et notre maître et notre modèle ? Oui, sans doute. Or, en quoi donc, mon divin maître, avez-vous établi votre honneur ? l'avez-vous perdu en vous humiliant jusqu'à la mort ? Non, assurément ; mais au contraire, cet abaissement a été la cause et la source de l'honneur de tous les hommes. Hélas ! mes filles, je vous demande, au nom de Dieu, de considérer que, si nous prenons ce chemin, nous n'arriverons jamais où nous prétendons aller, puisque nous nous égarerons dès l'entrée ; et je prie de tout mon cœur Notre Seigneur, que nulle âme ne se perde par ce détestable point d'honneur, sans savoir en quoi il consiste. Quoi ! pour avoir pardonné des choses qui n'étoient en effet ni une injure, ni un affront, ni rien du tout, nous croirons avoir fait quelque

chose de considérable, et nous nous imaginerons que Dieu doit nous pardonner, parce que nous avons pardonné? « Portez la lumière, Seigneur, » dans les ténèbres de notre ignorance; faites- » nous connoître que nous ne nous connoissons » pas nous-mêmes, que nous nous présentons à » vous les mains vides, et pardonnez-nous nos » fautes par votre bonté et par votre miséri- » corde. »

Il faut que Jésus-Christ ait merveilleusement estimé cet amour que nous devons nous porter les uns aux autres, puisque, pour engager son père à nous pardonner, il auroit pu lui représenter d'autres considérations que celles-là. Il auroit pu lui dire : *Pardonnez-nous, Seigneur, parce que nous faisons de fort grandes pénitences, ou parce que nous prions beaucoup, ou parce que nous jeûnons très exactement, ou parce que nous avons tout abandonné pour l'amour de vous, ou parce que nous vous aimons de tout notre cœur, ou parce que nous sommes prêts à perdre la vie pour votre service, et d'autres choses semblables; mais il se contente de dire : Parce que nous pardonnons.* La raison en est peut-être que, sachant combien nous sommes attachés à ce misérable honneur, et qu'il n'y a rien à quoi nous ayons plus de peine à nous résoudre qu'à le mépriser, il croit ne pouvoir rien offrir de notre part à Dieu son père, qui lui soit plus agréable.

## CHAPITRE XIX.

ON NE DOIT POINT S'EXCUSER, QUOIQU'ON SOIT REPRIS  
SANS SUJET.

IL est permis en de certaines rencontres de s'excuser; ce seroit même une faute d'y manquer; mais c'est sans doute une action de fort grande humilité, et imiter Notre Seigneur, de se voir condamner sans avoir tort, et de se taire. Je vous prie donc de tout mon cœur de vous y appliquer avec soin, puisque vous en pouvez tirer un grand avantage, et qu'au contraire je n'en vois point à vous excuser, si ce n'est, comme je l'ai dit, en certaines occasions qui pourroient causer de la peine si on ne disoit pas la vérité.

Celui qui aura plus de discrétion que je n'en ai, comprendra aisément ceci; et je crois qu'il importe beaucoup de s'exercer à cette vertu, ou de tâcher d'obtenir de Notre Seigneur une véritable humilité, qui en est comme la source; car celui qui est véritablement humble, désire d'être méprisé, persécuté et condamné, quoi qu'il n'en ait point donné de sujet: et si vous voulez imiter Notre Seigneur, en quoi le pouvez-vous mieux, puisqu'on n'a besoin, pour cela, ni de forces corporelles, ni de secours que de Dieu seul?

Je souhaiterois, mes sœurs, que nous nous efforçassions de mettre notre dévotion à pratiquer ces grandes vertus, plutôt qu'à faire des pénitences excessives, dans lesquelles vous savez

que je vous conseille d'être retenues, parce qu'elles peuvent nuire à la santé, si elles ne sont accompagnées de discrétion ; au lieu que quelque grandes que soient les vertus intérieures, il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'en fortifiant l'âme, elles ne diminuent point les forces nécessaires au corps pour pouvoir servir la communauté, et que, comme je vous l'ai dit autrefois, on peut, dans la pratique des petites choses, se rendre capable de remporter la victoire dans les grandes.

Mais que cela est aisé à dire, et que je le pratique mal ! Il est vrai que je n'ai jamais pu l'éprouver en des choses de conséquence, puisque je n'ai jamais entendu dire du mal de moi que je n'aie vu clairement qu'il y avoit sujet d'en dire beaucoup plus ; parce que, quoique ce qu'on en disoit ne fût pas du tout comme on le disoit, j'avois en plusieurs autres choses offensé Dieu, et qu'ainsi on m'épargnoit, en ne m'en parlant point ; outre que je suis toujours plus aise que l'on me blâme de ce que je n'ai pas fait, que de ce que j'ai fait.

Il sert beaucoup, pour acquérir cette vertu, de considérer qu'on ne peut rien perdre et qu'on gagne en diverses manières en la pratiquant ; la principale est qu'elle nous fait imiter en quelque sorte Notre Seigneur : je dis en quelque sorte, parce que, tout bien considéré, on ne nous accuse jamais d'avoir failli que nous ne soyons tombés dans quelque faute, puisque nous y tombons sans cesse ; que les plus justes pèchent sept fois le jour, et que nous ne saurions, sans faire un mensonge, dire que nous sommes exempts de péché. Ainsi, quoique nous n'ayons pas fait la

faute dont on nous accuse , nous ne sommes jamais entièrement innocens comme l'étoit notre bon Jésus.

« Mon Dieu , quand je considère en combien  
» de manières vous avez souffert sans l'avoir mé-  
» rité en nulle manière , je ne sais que dire , ni  
» où j'ai l'esprit lorsque je ne désire pas de souf-  
» frir ; et je sais aussi peu ce que je fais lorsque  
» je m'excuse. Vous n'ignorez pas , ô mon tout  
» et mon bien unique , que , s'il y a quelque chose  
» de bon en moi , je le tiens de votre pure libé-  
» ralité : et qui vous empêche , Seigneur , de me  
» donner aussitôt beaucoup que peu , puisque si  
» vous vous absteniez de me donner , parce que  
» je ne le mérite pas , je mériterois aussi peu  
» les faveurs que vous m'avez déjà faites ? Seroit-  
» il possible que je voulusse que l'on dit du bien  
» d'une créature aussi mauvaise que je le suis ,  
» sachant combien de mal on a dit de vous qui  
» êtes le bien suprême ? Ne le souffrez pas , ô  
» mon Dieu ! ne le souffrez pas ; je ne voudrois  
» pour rien au monde que vous permisiez qu'il  
» y eût dans votre servante la moindre chose qui  
» fût désagréable à vos yeux. Considérez , Sei-  
» gneur , que les miens sont pleins de ténèbres ,  
» et qu'ainsi le moindre objet les arrête : illumi-  
» nez-les , et faites que je désire sincèrement que  
» tout le monde m'ait en horreur , puisque j'ai  
» cessé tant de fois de vous aimer , quoique vous  
» m'aimiez si fidèlement. Quelle folie , mon  
» Dieu , est la nôtre ! Quel avantage prétendons-  
» nous de satisfaire les créatures , et que nous  
» importe qu'elles nous accusent de mille fautes ,  
» pourvu que nous n'en commettions point en  
» votre présence ! »

O mes filles ! qu'il est vrai que nous ne comprenons point cette vérité, et qu'ainsi nous n'arrivons jamais au comble de la perfection religieuse ! car, pour y arriver, il faut considérer et peser beaucoup ce qui est en effet et ce qui n'est qu'en apparence, c'est-à-dire, ce qui est défectueux aux yeux du Créateur, et ce qui ne l'est qu'au jugement des créatures. Quand il n'y auroit en ceci autre avantage que la honte que recevra la personne qui vous aura accusée, de voir que vous vous laissez condamner injustement, ne seroit-il pas très considérable ? Une de ces actions instruit et édifie quelquefois davantage une âme que dix prédications ne le pourroient faire ; et la défense de l'apôtre, jointe à notre insuffisance, nous rendant incapables de prêcher par des paroles, nous devons toutes nous efforcer de prêcher par nos actions. Quelque renfermées que vous soyez, ne vous imaginez pas que le mal ou le bien que vous ferez puisse être caché ; et quoique vous ne vous excusiez point, croyez-vous qu'il ne se trouve pas des personnes qui prennent votre défense, et qui vous excusent ? Considérez de quelle sorte Notre Seigneur répondit en faveur de la Madeleine dans la maison du pharisien, et lorsque Marthe sa sœur l'accusoit devant lui-même. Il n'usera pas envers vous de la rigueur qu'il a exercée envers lui-même, en ne permettant que le bon larron prit sa défense que lorsqu'il étoit déjà attaché à la croix ; mais il suscitera quelqu'un qui vous défendra ; et si cela n'arrive pas, ce sera pour votre avantage.

Ce que je vous dis est très véritable, et je l'ai moi-même vu arriver : je ne désirerois pas néan-

moins que ce fût ce motif qui vous touchât; et je serois bien aise que vous vous réjouissiez de n'être point justifiées. Si vous pratiquez ce conseil, le temps vous en fera connoître l'utilité: on commence par là d'acquérir la liberté de l'esprit, et l'on se soucie aussi peu que l'on dise de nous du mal que du bien, parce qu'on n'y prend non plus de part que s'il regardoit un autre. De même que, lorsque deux personnes s'entretiennent, nous ne pensons point à leur répondre, parce que ce n'est pas à nous qu'elles parlent; ainsi nous étant accoutumées, dans ces rencontres où l'on parle contre nous, à ne rien répondre pour notre défense, il nous semble qu'on ne parle point à nous. Comme nous sommes fort sensibles et fort peu mortifiées, ceci pourra vous paroître impossible, et j'avoue que d'abord il est difficile de le pratiquer; mais je sais pourtant qu'avec l'assistance de Notre Seigneur, nous pouvons acquérir ce détachement de nous-mêmes.

---

## CHAPITRE XX.

QUEL MALHEUR C'EST D'INTRODUIRE UNE MAUVAISE  
COUTUME.

Si nous savions quel malheur c'est de laisser introduire une mauvaise coutume, nous aimerions mieux mourir que d'en être cause; car la mort du corps est peu considérable, au lieu que les maux qui peuvent attirer après eux la perte des âmes sont si grands, qu'ils me paroissent sans fin, en ce que de nouvelles religieuses rem-

plissant la place des anciennes à mesure qu'elles meurent, il arrivera peut-être qu'elles imiteront plutôt un seul mauvais exemple qu'elles auront remarqué, que plusieurs vertus qu'elles auront vues, parce que le démon nous renouvelle continuellement le souvenir de l'un, et que notre infirmité nous fait oublier les autres, si nous n'y prenons extrêmement garde, et n'implorons sans cesse le secours de Dieu.

---

## CHAPITRE XXI.

UNE NOVICE QUI NE S'AVANCE PAS DANS L'HUMILITÉ  
ET LE DÉTACHEMENT, NE CONVIENT POINT AU MO-  
NASTÈRE, ET LE MONASTÈRE NE LUI CONVIENT PAS.

Oh ! qu'une religieuse qui se sent incapable d'observer les règles établies dans nos maisons, feroit une grande charité et rendroit un service agréable à Dieu, si elle se retiroit avant de faire profession, et laissoit ainsi les autres en paix ! Pour moi, si j'en étois crue, il n'y a point de monastère où, avant de recevoir une telle personne à faire profession, on n'éprouvât pendant plusieurs années si elle ne se corrigerait point. Je ne parle pas maintenant des fautes qui regardent la pénitence et les jeûnes, parce que, quoique ce soient des fautes, elles ne sont pas si dangereuses que les autres ; mais j'entends parler de ces imperfections qui consistent à prendre plaisir d'être estimées, à remarquer les fautes d'autrui, et ne remarquer jamais les siennes, et autres semblables qui procèdent sans doute d'un défaut d'hu-

milité. S'il y en a quelqu'une en qui ces défauts se rencontrent, et à qui Dieu ne donne pas après plusieurs années la lumière nécessaire pour les connoître et s'en corriger, gardez-vous bien de la retenir davantage parmi vous, puisqu'elle n'y auroit jamais de repos, ni ne vous permettroit jamais d'en avoir.

Je le dis encore, que celle qui sent avoir quelque inclination pour les choses de la terre, et ne s'avance pas dans la vertu, n'est point propre pour nos monastères; s'il peut y avoir un Ciel sur la terre, ils en sont un sans doute pour les âmes qui, n'ayant autre désir que de plaire à Dieu, méprisent leur satisfaction particulière, et la vie qui s'y pratique est très sainte. Si quelqu'une de vous désire autre chose que de contenter Dieu, elle ne sauroit y être contente, parce qu'elle ne l'y trouvera pas; et une âme mécontente est comme une personne dégoûtée, à qui les meilleures viandes que les personnes saines mangeroient avec le plus d'appétit, font mal au cœur; ainsi elle fera mieux son salut en quelque autre lieu, et il pourra arriver que peu à peu elle y acquerra la perfection qu'elle ne pouvoit souffrir ici à cause qu'on l'y embrasse tout d'un coup. Car, quoiqu'en ce qui regarde l'intérieur, on y donne du temps pour se détacher entièrement de l'affection de toutes choses, et pour pratiquer la mortification, il est vrai que, pour ce qui est de l'extérieur, on y en donne fort peu, à cause du dommage qu'en pourroient recevoir les autres sœurs. Si marchant en si bonne compagnie, et voyant que toutes les autres pratiquent ce que j'ai dit, l'on ne s'avance pas en un an, je crois que l'on ne s'avancera pas en plusieurs années.

Ce n'est pas que je prétende que cette personne s'en acquitte aussi parfaitement que les autres ; mais au moins doit-elle faire connoître que la santé de son âme se fortifie peu à peu, et qu'ainsi sa maladie n'est pas mortelle.



## CHAPITRE XXII.

ON NE DOIT POINT ADMETTRE AU NOMBRE DES RELIGIEUSES, DES FILLES QUI NE MONTRENT PAS DE L'ESPRIT ET DU BON SENS.

Il faut bien examiner quel est le dessein des filles qui se présentent pour être religieuses, et si elles ne sont point seulement poussées par l'espérance d'y être plus commodément que dans le monde, ainsi qu'on le voit aujourd'hui arriver à plusieurs. Ce n'est pas que, quand elles auroient même cette pensée, Notre Seigneur ne puisse la corriger, pourvu que ce soient des personnes de bon sens : si elles en manquent, il ne faut point les recevoir, parce qu'elles ne seroient pas capables de comprendre les bons avis qu'on leur donneroit pour leur découvrir ce qu'il y auroit eu de défectueux en leur entrée, et leur montrer ce qu'elles devoient faire pour le réparer, la plupart de celles qui ont peu d'esprit croyant toujours savoir mieux que les plus sages, ce qui leur est propre ; et ce mal me semble incurable, parce qu'il arrive très rarement qu'il ne soit point accompagné de malice.

Au contraire, lorsqu'une personne de bon sens commence à s'affectionner au bien, elle s'y attache

fortement, parce qu'elle connoît que c'est le meilleur et le plus sûr; et quoiqu'elle ne s'avance pas beaucoup dans la vertu, elle pourra servir aux autres en plusieurs choses, particulièrement par ses bons conseils, sans donner de la peine à personne; au lieu que, quand l'esprit manque, je ne vois pas en quoi elle pourroit être utile à une communauté; mais je vois bien qu'elle lui pourroit être fort nuisible.

Ce défaut d'esprit ne peut pas sitôt se reconnoître, parce qu'il y en a plusieurs qui parlent bien et qui comprennent mal ce qu'on leur a dit, et d'autres qui parlent peu et assez mal, mais qui raisonnent bien en plusieurs choses. Il y en a d'autres qui, étant dans une sainte simplicité, sont très ignorantes en ce qui regarde les affaires et la manière d'agir du monde, et fort savantes en ce qui se doit traiter avec Dieu: c'est pourquoi il faut beaucoup les observer avant de les recevoir, et les éprouver très soigneusement avant de les faire professes.

---

## CHAPITRE XXIII.

EFFET DE LA MÉLANCOLIE; MOYENS DONT ON PEUT USER POUR REMÉDIER A UN SI GRAND MAL, SI DANGEREUX DANS LES MONASTÈRES.

Mes sœurs du monastère de Salamanque m'ont priée avec instance de leur dire quelque chose de la manière dont elles doivent se conduire envers celles qui sont d'un naturel mélancolique; car, quoique nous évitions avec grand soin d'en rece-

voir de cette sorte, cette humeur est si subtile, si cachée, si difficile à découvrir, que nous ne nous en apercevons que lorsque nous ne pouvons plus renvoyer celles qui y sont sujettes.

Je connois des personnes tellement persécutées de cette malheureuse humeur mélancolique, que peu s'en faut qu'elles ne perdent l'esprit, mais qui ont tant d'humilité et tant de crainte de Dieu, qu'elles obéissent aussi exactement qu'aucune des autres. Si quelques-unes ne veulent pas se soumettre de leur bon gré, il faut que les supérieures les y contraignent, sans se laisser toucher d'une compassion indiscrete qui pourroit causer le trouble de tout le monastère.

Il pourra sembler à quelques-uns qu'il y a de l'injustice de traiter une personne malade aussi rudement que si elle étoit saine; mais si cela étoit véritable, il y en auroit donc à lier les fous et à les fouetter, et il faudroit leur permettre de battre et d'assommer tout le monde. On me doit croire en ceci, puisque j'en ai fait l'épreuve, et qu'après avoir employé, à mon avis, toutes sortes de remèdes, je n'y en ai point trouvé d'autres.

Si la supérieure, par une dangereuse compassion, n'use d'abord de cette rigueur envers ces personnes mélancoliques, elles deviendront bientôt insupportables, et auront déjà beaucoup nui aux autres lorsqu'elle voudra y remédier. Mais si, comme je l'ai dit, il y a de la charité et non pas de la cruauté à lier et à châtier les fous pour empêcher les effets de leur fureur, n'y en a-t-il pas encore davantage à prévenir le mal que ces personnes causeroient aux âmes si l'on n'usoit envers elles de sévérité? Je suis très persuadée qu'à l'égard de quelques-unes, on en doit plutôt attribuer

la faute à ce qu'elles sont d'un naturel libre, indocile et peu humble, que non pas à la mélancolie, parce que j'ai remarqué qu'elles ont le pouvoir de se retenir en la présence de ceux qu'elles craignent : et pourquoi ne le feroient-elles donc pas par la crainte de déplaire à Dieu ? En vérité, j'apprends fort que le démon, pour gagner plusieurs âmes, ne se serve du prétexte de cette humeur ; car je vois qu'on l'allègue plus que l'on ne faisoit, et que l'on nomme *mélancolie* ce qui n'est en effet que le désir de faire sa propre volonté. Ainsi je crois que l'on ne doit plus souffrir, ni dans nos monastères, ni dans tous les autres, que l'on y nomme seulement ce nom de *mélancolie*, qui entraîne avec lui une certaine liberté si contraire à la soumission et à l'obéissance que demande la vie religieuse. Il faut donner à cette fâcheuse humeur le nom de *maladie*, et d'une maladie très dangereuse, puisqu'elle l'est en effet, et la traiter comme telle. Il est à propos aussi, et même nécessaire, de purger de temps en temps ces personnes dans l'infirmierie, et que lorsqu'elles en sortiront pour retourner à la communauté, elles ne soient pas moins humbles et obéissantes que les autres, sans pouvoir, pour s'en exempter, alléguer leurs indispositions. J'en ai dit les raisons, et je pourrois en ajouter encore d'autres ; mais la supérieure ne doit pas laisser d'avoir pour elles la compassion d'une véritable mère, et d'employer toutes sortes de moyens pour les guérir de cette infirmité.

Il semble que ceci soit contraire à ce que j'avois dit, qu'il faut les traiter avec rigueur. Il ne l'est pas néanmoins, puisque cette rigueur consiste à leur faire connoître qu'elles ne doivent

point prétendre qu'on leur permette de se dispenser de l'obéissance pour faire leur volonté, rien n'étant si dangereux que de leur donner sujet de le croire. Mais la prudence oblige la supérieure à ne leur pas commander des choses auxquelles elle jugera qu'elles auroient de la répugnance, et ne pourroient gagner sur elles de se contraindre à les faire : elle doit, au contraire, user de douceur pour les porter, s'il est possible, à obéir par amour. C'est sans doute la meilleure de toutes les voies, et elle réussit ordinairement, en faisant connoître à ces personnes, tant par paroles que par actions, que l'on a pour elles beaucoup d'affection et de tendresse.

Il faut aussi remarquer que le plus utile de tous les remèdes est de fort occuper ces personnes dans les offices de la maison, afin qu'elles n'aient pas le loisir de s'entretenir de ces imaginations qui sont la cause de leur mal ; et quoiqu'elles ne s'acquittent pas trop bien de ces emplois, on doit souffrir les fautes qu'elles y feront, pour n'être pas obligé d'en souffrir de plus grandes si l'esprit leur tournoit tout-à-fait. Je ne sais point de meilleur remède pour cette maladie. On doit prendre garde aussi qu'elles n'emploient pas trop de temps à l'oraison, ni même aux prières ordinaires ; cela leur seroit très préjudiciable, parce que la plupart ayant l'esprit très foible, elle ne s'entretiendroit que d'imaginations creuses et extravagantes. Il ne faut aussi leur laisser manger du poisson que très rarement, et ne les pas tant faire jeûner que les autres.

Si l'on s'étonne de me voir donner tant d'avis sur ce sujet, et que je ne parle point des autres, quoiqu'il se rencontre un si grand nombre de

maux en cette misérable vie, principalement dans un sexe aussi fragile qu'est le nôtre, je le fais pour deux raisons. La première, parce que les personnes frappées de cette maladie de mélancolie si contraire à la perfection, et plus dangereuse que celles où il y va de la vie, ne voulant pas demeurer d'accord lorsqu'on les oblige de garder le lit, quoiqu'elles n'aient point de fièvre, il faut, au défaut du médecin que l'on n'oseroit appeler, que la supérieure y supplée. La seconde raison est que les autres maladies finissent ou par la santé, ou par la mort; mais il est très rare que l'on guérisse ou que l'on meure de celle-ci, si ce n'est que l'on perde entièrement l'esprit; ce qui est une espèce de mort, puisque l'on meurt par ce moyen à toutes les choses du monde. Ne peut-on pas dire que ces âmes éprouvent aussi une autre espèce de mort, par les peines que leur causent leurs imaginations et leurs scrupules, à qui elles donnent le nom de *tentations*, et dont elles peuvent tirer beaucoup de mérite si elles les supportent avec patience? Que si elles pouvoient connoître que cela ne procède que de cette humeur mélancolique, et qu'ainsi elles ne s'en missent pas trop en peine, elles se trouveroient bientôt fort soulagées. J'avoue qu'elles me font beaucoup de compassion; et chacune de nous, considérant que la même chose lui peut arriver, n'en doit pas seulement avoir pitié, mais les supporter dans leur infirmité, sans néanmoins le leur témoigner. Dieu veuille que je ne me sois point trompée dans les avis que j'ai donnés pour remédier à une si étrange maladie!

## CHAPITRE XXIV.

## VAINES EXCUSES DES RELIGIEUSES TIÈDES.

J'ENTENDS quelquefois des personnes religieuses dire , pour excuser leur tiédeur , que Dieu faisoit des grâces extraordinaires aux saints fondateurs de leurs ordres , parce que leurs vertus en devoient être comme les fondemens , et cela est véritable ; mais ces personnes ne devoient-elles pas considérer que l'exemple qu'elles sont obligées de donner aussi par leur vertu , doit de même servir de fondement à celles qui viendront après elles ? Si nous qui sommes encore en vie ne tombions point dans le relâchement , et si celles qui nous succéderont se maintenoient aussi dans l'étroite observance de la règle , cet édifice spirituel ne subsisteroit-il pas ? Mais quel avantage puis-je tirer de ce que ces saints , qui m'ont précédée , l'ont établi et soutenu avec tant de travaux et de courage , si , par ma faute et mon peu de vertu , je le laisse tomber en ruine ? N'est-il pas visible que ceux qui entrent en religion , au lieu de porter leur pensée à un souvenir aussi éloigné que celui des fondateurs des ordres , les arrêtent sur les supérieurs et les autres religieux qui leur sont présens ? En vérité , c'est une chose plaisante de rejeter la cause de nos imperfections sur ce que nous ne nous sommes pas rencontrées dans ces temps passés !

« O mon Sauveur , que ces excuses sont vaines » et déraisonnables ! Et n'est-il pas évident que

» c'est se tromper soi-même? J'ai honte, mon  
» Dieu, d'être si mauvaise et si inutile pour votre  
» service; mais je vois bien que je ne dois attri-  
» buer qu'à mes imperfections et à mes péchés,  
» si vous ne m'avez pas favorisée des mêmes  
» grâces que vous avez faites à celles qui étoient  
» avant moi. Je ne puis voir sans douleur que ma  
» vie est différente de la leur, ni en parler sans  
» verser des larmes. Je reconnois qu'au lieu de  
» profiter de leurs travaux, je les ai rendus inu-  
» tiles par le mauvais usage que j'en ai fait, sans  
» pouvoir m'en prendre qu'à moi-même, et non  
» pas à vous, de qui personne ne sauroit avoir  
» sujet de se plaindre. Chacun doit seulement,  
» lorsque son ordre se relâche en quelque chose,  
» s'efforcer par sa vertu d'être comme une pierre  
» dont la solidité aide à soutenir ce saint édifice,  
» et ne point douter que vous ne l'assistiez dans  
» une résolution si louable. »

---

## CHAPITRE XXV.

EXHORTATIONS AUX CARMÉLITES SUR LA PERSÉVÉ-  
RANCE DANS L'ESPRIT DE LEUR ÉTAT ET SUR  
LE DÉSINTÉRESSEMENT DANS LA RÉCEPTION DES  
NOVICES.

PLAISE au Tout-Puissant de nous donner une  
grâce si abondante, que rien ne soit capable de  
nous empêcher d'avancer dans son service, et  
qu'il veuille toujours, s'il lui plaît, être notre pro-  
tecteur et notre soutien, afin que nous ne per-  
dions pas, par notre lâcheté, un aussi grand bien

que celui dont il a commencé à favoriser des créatures aussi foibles et aussi misérables que nous le sommes ! Je vous conjure en son nom , mes sœurs et mes filles , de lui faire sans cesse cette prière , et que chacune de celles qui entreront à l'avenir dans ces maisons saintes , se représente continuellement que ç'a été par une grâce toute extraordinaire que cet ordre de la sainte Vierge est rentré dans la première observance de sa règle , afin qu'il ne permette pas qu'elle se relâche. Considérez que des choses qui paroissent légères ouvrent la porte à de grands désordres , et font , sans que l'on s'en aperçoive , que l'esprit du monde entre dans ces lieux consacrés à la retraite et au silence. Représentez-vous la pauvreté et les travaux qui vous ont procuré le repos dont vous jouissez , et vous connoîtrez que la plus grande partie de nos monastères ne sont pas l'ouvrage des hommes , mais celui de Dieu , qui prend plaisir à nous accorder de nouvelles grâces quand nous n'y apportons point d'obstacles. Car d'où pensez-vous qu'une fille aussi foible et aussi imparfaite que je le suis , ait tiré de la force pour exécuter de si grandes choses ? Une fille soumise à autrui , une fille sans argent et sans secours , celui de mes frères qui m'assista en la fondation de Séville étant encore alors dans les Indes ? Et comment pourriez-vous douter , mes sœurs , que ce ne soit Dieu qui ait tout fait , puisque je ne suis pas d'une naissance assez illustre pour m'attribuer l'honneur que l'on m'a rendu en tant de rencontres ; et que , de quelque côté que l'on considère ce qui s'est passé dans ces fondations , il faut toujours en venir à reconnoître que Dieu seul en a été la source ? Ne serions-nous donc pas

bien malheureuses si nous manquions de maintenir en sa perfection un si grand ouvrage, quand il nous devoit coûter, pour le conserver, notre repos, notre honneur et notre vie? Mais ces trois choses, au contraire, s'y rencontrent : car quel repos égale celui dont vous jouissez avec une telle paix et une si grande joie intérieure, qu'au lieu d'appréhender la pauvreté, vous la désirez? Quel honneur peut être plus grand que d'être les épouses d'un Dieu? Et quelle vie peut être plus heureuse que celle où l'on n'appréhende point la mort, comme nous en voyons des exemples en celles qui finissent leurs jours parmi nous? Ainsi, si vous demandez sans cesse à Dieu la grâce de vous avancer de plus en plus dans son service, si vous vous défiez de vous-mêmes pour ne vous confier qu'en lui, et si vous ne vous découragez jamais, il ne vous refusera jamais son assistance.

N'appréhendez donc point que rien vous manque; et pourvu que vous soyez contentes des dispositions de celles qui se présenteront pour être religieuses, et qu'elles soient riches en vertu, ne craignez point de les recevoir, quoiqu'elles soient pauvres des biens du monde : il suffit qu'elles viennent dans le dessein de servir Dieu le plus parfaitement qu'elles pourront. Il pourvoira à vos besoins par quelque autre voie qui vous sera beaucoup plus avantageuse : j'en parle par expérience; et il m'est témoin que je n'ai jamais refusé aucune fille par défaut de bien, quand j'étois contente du reste. Le grand nombre que vous savez que j'en ai reçu purement pour l'amour de Dieu, en est une preuve; et je puis assurer avec vérité, que je n'étois pas si aise d'en recevoir de riches que de pauvres, parce que les

premières me donnoient quelque crainte, au lieu que les autres touchoient si sensiblement mon cœur, que souvent j'en pleurois de joie. Si en tenant cette conduite lorsque nous n'avions ni maison, ni argent pour en acheter, Dieu nous a tant assistées, serions-nous excusables de ne pas tenir la même conduite maintenant que nous avons de quoi vivre? Croyez-moi, mes filles, vous perdriez en pensant gagner. Si celles qui se présenteront ont du bien qu'elles ne soient point obligées de donner à d'autres qui en auroient besoin, je trouve bon que vous le receviez en aumône, parce qu'il me semble qu'autrement elles vous témoigneroient peu d'affection; mais prenez toujours garde que celles qui seront reçues ne disposent de leur bien que par l'avis de personnes doctes, et pour la plus grande gloire de Dieu. Nous ne saurions qu'avec ces conditions prétendre en recevoir d'elles; et il nous importe beaucoup plus qu'elles servent Dieu le plus parfaitement qu'elles pourront, puisque ce doit être notre seul désir. Toute misérable que je suis, je puis dire à son honneur et pour votre consolation, que je n'ai jamais rien fait dans nos fondations, que je n'aie cru conforme à sa volonté, dont je n'aurois voulu, pour quoi que ce fût, m'éloigner en la moindre chose, et que par l'avis de mes confesseurs, qui, depuis que j'ai pris cette résolution, se sont tous trouvés fort savans et personnes de grande pitié. Je ne le rapporte, mes filles, qu'afin de vous faire encore mieux connoître combien vous lui êtes obligées, et que jusqu'à cette heure, nous n'avons fait tort à qui que ce soit. Qu'il soit béni à jamais d'être la cause de tout notre bonheur, et d'avoir suscité des personnes charitables pour nous as-

sister ! Je le prie de nous faire la grâce de n'être point ingrates de tant de faveurs dont nous lui sommes redevables. Ainsi soit-il.

---

## CHAPITRE XXVI.

MANIÈRE DONT LES SUPÉRIEURES DOIVENT SE CONDUIRE , ET DISCRÉTION AVEC LAQUELLE ELLES DOIVENT FAIRE PRATIQUER LA MORTIFICATION ET L'OBÉISSANCE.

LES vertus et les talens des supérieurs étant différens , elles veulent ordinairement conduire les religieuses qui leur sont soumises par le chemin qu'elles-mêmes tiennent. Celles qui sont fort mortifiées , trouvent facile tout ce qu'elles commandent pour assujétir la volonté , parce qu'il leur semble qu'elles le feroient sans peine , quoique si on le leur ordonnoit , elles y seroient peut-être bien empêchées ; c'est pourquoi il faut extrêmement prendre garde à ne rien commander aux autres de ce qui leur paroît rude à elles-mêmes ; car la discrétion est très importante dans le gouvernement des âmes , et non-seulement nécessaire en de semblables rencontres , mais j'ose dire beaucoup plus qu'en d'autres , parce qu'il n'y a point de plus grand compte que celui que nous rendrons des personnes dont nous avons la conduite , tant pour ce qui regarde l'extérieur que l'intérieur. D'autres supérieures qui ont l'esprit fort élevé voudroient que l'on priât sans cesse : sur quoi , comme j'ai dit que Dieu conduit les âmes par des chemins différens , ces supérieures doivent con-

sidérer qu'il ne les a pas établies en autorité pour choisir celui qui leur plaît le plus, mais pour suivre celui qui leur est prescrit par la règle et par nos constitutions, quoiqu'elles voulussent en tenir un autre. Je rencontrai dans l'un de nos monastères une de ces supérieures si affectionnée à la pénitence, qu'elle conduisoit toutes les sœurs par cette voie, et obligeoit quelquefois la communauté à se donner la discipline pendant l'espace des sept psaumes de la pénitence et de quelques oraisons, et de faire d'autres choses semblables. De même, lorsque la prieure a une dévotion extraordinaire pour l'oraison, au lieu de se contenter que les sœurs la fassent à l'heure ordonnée, elle veut qu'elles s'y occupent après matines, quoiqu'elle feroit beaucoup mieux de les envoyer dormir. Je voudrois qu'on se contentât qu'elles accomplissent leur règle, en quoi il y a assez à travailler, et que le reste se fit avec douceur, particulièrement en ce qui regarde la mortification. Il faut considérer que ces mortifications ne sont pas d'obligation, ni nécessaires pour élever l'âme à une haute perfection, qui est un ouvrage qui ne s'accomplit que peu à peu, en aidant et en conduisant les personnes selon la capacité et l'esprit que Dieu leur donne; et c'est se tromper de s'imaginer que l'on n'a pas pour cela besoin d'esprit, puisqu'il y en a qui demeurent long-temps avant que de pouvoir connoître ce que c'est que perfection, et quel est l'esprit de notre règle.

Il est vrai que celles-là se trouveront peut-être les plus saintes, parce qu'elles ne sauront pas quand il est permis de s'excuser, et autres petites choses semblables, à quoi elles se porte-

roient facilement, si elles l'entendoient; au lieu que, n'y comprenant rien, il leur paroît qu'il y a de la vertu à ne pas le faire. Je connois une de ces âmes qui est à mon avis l'une de toutes celles de nos monastères qui a le plus d'esprit, et à qui Dieu fait de plus grandes grâces, tant en ce qui regarde la pénitence que l'humilité, et qui néanmoins n'a pu entrer dans certaines choses de nos constitutions, comme, par exemple, d'accuser ses sœurs dans le chapitre des fautes qu'elle a remarquées en elles. Il lui semble que c'est manquer de charité, et elle demande comment il lui seroit possible de dire du mal de ses sœurs. Je pourrois rapporter d'autres exemples semblables de quelques-unes de celles qui servent Dieu le plus parfaitement, et qui sont dans le reste les plus éclairées.

Une supérieure ne doit pas aussi se persuader de pouvoir bientôt acquérir la connoissance des âmes; cela n'appartient qu'à Dieu qui seul pénétre le fond des cœurs. Il faut qu'elle se contente de le suivre en travaillant de tout son pouvoir à conduire chacune d'elles dans le chemin où il lui plaît de la mettre, supposé toutefois qu'elle ne manque point à l'obéissance ni aux autres points essentiels de la règle et des constitutions.

Pour revenir à la mortification, lorsqu'une supérieure, pour mortifier une religieuse, lui commande une chose qui, quoique petite en elle-même, lui est fort pénible, si elle voit qu'en l'exécutant elle demeure si inquiétée et si tentée, qu'il lui seroit plus avantageux qu'on ne la lui eût point ordonnée, la prudence oblige cette supérieure à ne pas tenir envers elle une conduite si rude, mais à dissimuler et se contenter de la

faire avancer peu à peu jusqu'à ce que Notre-Seigneur agisse lui-même en elle, afin que ce qu'elle feroit dans le dessein de servir cette âme, qui ne laisseroit pas, sans ses actions de mortification, d'être une fort bonne religieuse, ne lui soit pas un sujet de trouble et d'abattement d'esprit. Quelques-unes embrassent si volontiers les mortifications, que plus elles sont grandes, plus elles s'en réjouissent, parce que la grâce que Notre-Seigneur lui a fait d'assujétir leur volonté, leur donne cette force. D'autres, au contraire, ne sauroient supporter de légères mortifications, et leur en ordonner seroit comme mettre sur les épaules d'un enfant deux sacs de blés, que non-seulement il ne pourroit porter, mais dont le poids l'accableroit.

J'ai aussi un autre avis très important à donner aux supérieures; c'est que, quoique ce ne soit que pour éprouver l'obéissance, elles n'ordonnent rien qui puisse être un péché, non pas même véniel; car j'en sais qui auroient été mortels si on les eût accomplis, non pas peut-être à l'égard de celles qui n'auroient fait qu'obéir, parce que leur simplicité les auroit excusées, mais à l'égard de la supérieure qui sait qu'elle ne leur commande rien qu'elles n'exécutent; ce qu'elles ont lu ou entendu rapporter des actions extraordinaires des saints Pères du désert, leur persuade que tout ce qu'on leur commande est juste; et que, quand il ne le seroit pas, elles ne sauroient pécher en l'accomplissant. Quant aux religieuses soumises à l'obéissance, si on leur commandoit une chose qui de soi-même fût un péché mortel, elles ne la doivent pas faire, si ce n'est de ne point entendre la messe, de ne pas observer quelques jeûnes de

l'Eglise, ou choses semblables, dont la supérieure auroit des raisons légitimes de les dispenser, telle que seroit celle d'une maladie. Mais quant à des commandemens extravagans, comme de se jeter dans une mare ou dans un puits, elles ne le pourroient faire sans offenser Dieu, parce qu'on ne doit pas se persuader qu'il fera des miracles pour nous préserver, comme il en faisoit pour ces grands saints : j'approuve seulement toutes les autres choses où l'on peut, sans s'engager en de tels périls, pratiquer la parfaite obéissance.

---

## CHAPITRE XXVII.

AVIS DE SAINTE THÉRÈSE A SES RELIGIEUSES, ET  
DONT LA PLUPART CONVIENNENT A TOUS LES  
FIDÈLES.

1. L'ESPRIT de l'homme ressemble à la terre, qui, quoique fertile, ne produit que des ronces et des épines, lorsqu'elle n'est pas cultivée.

2. Parlez avantageusement de toutes les personnes de piété, comme des religieux, des prêtres et des ermites.

3. Quand vous serez avec plusieurs, parlez toujours peu.

4. Conduisez-vous avec une grande modestie dans toutes les choses que vous ferez et dont vous traiterez.

5. Ne contestez jamais beaucoup, principalement en des choses peu importantes.

6. Parlez à tout le monde avec une gaieté modérée.

7. Ne raillez jamais de quoi que ce soit.
8. Ne reprenez jamais personne qu'avec discrétion et humilité, et avec une confusion secrète de vos défauts particuliers.
9. Accommodez-vous toujours à l'humeur des personnes avec qui vous traiterez. Soyez gaies avec ceux qui sont gais, et tristes avec ceux qui sont tristes; et enfin rendez-vous toutes à tous pour les gagner tous.
10. Ne parlez jamais sans y avoir bien pensé auparavant, et sans l'avoir fort recommandé à Notre Seigneur, afin de ne rien dire qui lui soit désagréable.
11. Ne vous excusez jamais, à moins qu'il n'y ait grande raison de le faire.
12. Ne dites jamais rien de vous-même qui mérite quelque louange, comme ce qui regarde le savoir, ou les vertus, ou la naissance, à moins qu'il n'y ait sujet d'espérer que cela pourra servir à ceux à qui vous le dites; et alors il faut le faire avec humilité, et considérer que ce sont des dons que l'on a reçus de la main de Dieu.
13. Ne parlez jamais avec exagération; mais dites simplement et sans chaleur ce que vous pensez.
14. Mêlez toujours quelque chose de spirituel dans vos discours et dans les conversations où vous vous trouverez, pour éviter ainsi les paroles inutiles et les disputes.
15. N'assurez jamais rien sans bien le savoir.
16. Ne vous mêlez jamais de dire votre sentiment sur quoi que ce soit, à moins qu'on ne vous le demande, ou que la charité ne vous y oblige.
17. Lorsque quelqu'un parlera de choses bonnes

et spirituelles, écoutez-le avec humilité comme un disciple écoute son maître, et prenez pour vous ce qu'il aura dit de bon.

18. Découvrez à votre supérieur et à votre confesseur toutes vos tentations, vos imperfections et vos peines, afin qu'ils vous assistent de leurs conseils et vous donnent des remèdes pour les surmonter.

19. Ne demeurez point hors de votre cellule, ni n'en sortez point sans sujet; et lorsque vous serez obligée d'en sortir, implorez le secours de Dieu, afin qu'il vous garde de l'offenser.

20. Ne mangez ni ne buvez qu'aux heures ordinaires, et rendez alors de grandes actions de grâces à Dieu.

21. Faites toutes choses comme si vous voyiez véritablement Dieu présent devant vous; car l'âme en cette manière fait de grands progrès.

22. N'écoutez jamais ceux qui disent du mal de quelqu'un, et n'en dites jamais aussi, si ce n'est de vous-même; et lorsque vous prendrez plaisir d'agir de la sorte, vous avancerez beaucoup.

23. Ne faites aucune action sans la rapporter à Dieu en la lui offrant, et sans lui demander qu'il la fasse réussir à son honneur et à sa gloire.

24. Lorsque vous serez dans la joie, ne vous laissez point emporter à des ris immodérés; mais que votre joie soit humble, douce, modeste et édifiante.

25. Considérez-vous toujours comme étant servante de toutes les autres, et regardez en chacune d'elles Notre Seigneur Jésus-Christ; par ce moyen vous n'aurez nulle peine à les respecter.

26. Soyez toujours aussi disposée à pratiquer l'obéissance, que si Jésus-Christ lui-même vous l'ordonnoit par la bouche de votre supérieure.

27. En toute action et à toute heure, examinez votre conscience; et après avoir remarqué vos fautes, tâchez de vous en corriger avec l'assistance de Dieu: en marchant par ce chemin, vous arriverez à la perfection religieuse.

28. Ne pensez point aux imperfections des autres, mais seulement à leurs vertus, et ne pensez, au contraire, qu'à vos imperfections.

29. Ayez toujours un grand désir de souffrir pour Jésus-Christ en toutes choses, et dans toutes les occasions qui pourront se présenter.

30. Faites chaque jour cinquante oblations de vous-même à Dieu, et faites-les avec beaucoup de ferveur et un grand désir de le posséder.

31. Ayez présent durant tout le jour ce que vous avez médité le matin, et faites-le avec un soin particulier, parce que vous en tirerez un grand avantage.

32. Conservez soigneusement les sentimens que Dieu vous inspire, et mettez en pratique les bons desirs qu'il vous donne dans l'oraison.

33. Fuyez toujours la singularité autant qu'il vous sera possible, parce que c'est un mal fort dangereux dans une communauté.

34. Lisez souvent vos statuts et votre règle, et observez-les très exactement.

35. Considérez la sagesse et la providence de Dieu dans toutes les choses qu'il a créées, et prenez de toutes un sujet de le louer.

36. Détachez votre cœur de toutes choses; cherchez Dieu et vous le trouverez.

37. Cachez avec soin votre dévotion, et n'en

témoignez jamais au-dehors que ce que vous en ressentez au-dedans.

38. Ne faites point paroître la dévotion que vous avez dans le cœur, si quelque grande nécessité ne vous y engage. *Mon secret est pour moi*, disoient saint Bernard et saint François.

39. Ne vous plaignez point de votre manger, soit qu'il soit bien ou mal apprêté, vous souvenant du fiel et du vinaigre qu'on présenta à Jésus-Christ.

40. Ne parlez point lorsque vous êtes à table, ni ne levez point les yeux pour regarder qui que ce soit.

41. Représentez-vous la table du Ciel; considérez quelle est la viande dont on s'y nourrit qui est Dieu même : considérez quels sont les conviés, qui sont les anges, et élevez vos yeux vers cette sainte et céleste table avec un extrême désir d'y avoir place.

42. Puisque vous devez regarder Jésus-Christ en la personne de votre supérieur, ne parlez jamais en sa présence si la nécessité ne vous y oblige, et parlez alors avec grand respect.

43. Ne faites jamais rien, dans ce qui regarde les mœurs, qui ne pût se faire devant tout le monde.

44. Ne faites jamais de comparaison entre les personnes, parce que les comparaisons sont odieuses.

45. Lorsqu'on vous fera quelque réprimande, recevez-la avec une humilité intérieure et extérieure, et priez Dieu pour celui qui vous reprend.

46. Quand un supérieur vous commande quelque chose, ne dites pas qu'un autre commande

le contraire ; mais croyez que tous deux ont de saintes intentions , et obéissez à ce qui vous est commandé.

47. Fuyez la curiosité dans les choses qui ne vous regardent point ; n'en parlez point et ne vous en informez point.

48. Remettez-vous devant les yeux votre vie passée pour la pleurer , et songez à votre tiédeur présente et aux vertus qui vous manquent pour gagner le Ciel , afin d'être toujours dans la crainte : cette conduite produit d'excellens effets.

49. Lorsque ceux de la maison vous diront de faire quelque chose , ne manquez jamais de le faire , pourvu qu'il n'y ait rien en cela de contraire à l'obéissance , et répondez toujours avec douceur et humilité.

50. Ne demandez jamais rien de particulier ni pour votre nourriture , ni pour votre vêtement , si ce n'est pour quelque grande nécessité.

51. Ne cessez jamais de vous humilier et de vous mortifier en toutes choses jusqu'à la mort.

52. Accoutumez-vous à faire à toute heure plusieurs actes d'amour , parce qu'ils enflamment et attendrissent le cœur.

53. Faites aussi des actes de toutes les autres vertus.

54. Offrez toutes choses au Père éternel , en vous unissant avec le mérite de son fils Notre Seigneur Jésus-Christ.

55. Soyez douce envers les autres , et rigoureuse à vous même.

56. Aux jours des fêtes des saints , considérez quelles ont été leurs vertus , et priez Notre Seigneur de vous les donner.

57. Ayez un grand soin d'examiner tous les soirs votre conscience.

58. Aux jours que vous communierez, employez votre oraison du matin à considérer qu'étant aussi misérable que vous l'êtes, vous allez recevoir un Dieu, et employez celle du soir à penser que vous avez eu le bonheur de le recevoir.

59. Quand vous serez supérieure, ne reprenez jamais personne pendant que vous serez en colère, mais attendez que vous n'y soyez plus; et par ce moyen votre correction sera utile.

60. Travaillez autant que vous le pourrez pour acquérir la perfection et la dévotion, et tout ce que vous ferez, faites-le parfaitement et dévotement.

61. Exercez-vous beaucoup en la crainte du Seigneur, parce que de là naissent dans l'âme la componction et l'humilité.

62. Considérez avec attention combien les personnes sont changeantes, et le peu de sujet qu'il y a de s'y fier; et ainsi établissez toute votre confiance en Dieu qui ne change point.

63. Tâchez de traiter de toutes les choses qui se passent dans votre âme, avec un confesseur spirituel et savant, à qui vous les communiquiez, et dont vous suiviez le conseil en tout.

64. Toutes les fois que vous communierez, demandez à Dieu quelque grâce particulière, ensuite de cette grande miséricorde par laquelle il a daigné visiter votre âme.

65. Quoique vous ayez divers saints pour intercesseurs, adressez-vous particulièrement à saint Joseph, car ses prières peuvent beaucoup auprès de Dieu.

66. Lorsque vous serez dans la tristesse et dans le trouble, n'abandonnez pas pour cela les bonnes œuvres d'oraison ou de pénitence que vous aviez accoutumé de faire; car c'est le dessein du démon de vous les faire quitter, en remplissant votre esprit d'inquiétude; mais, au contraire, faites-en plus qu'auparavant, et vous verrez que Notre Seigneur sera très prompt à vous secourir.

67. Ne parlez point de vos tentations et de vos défauts à celles de la maison qui sont les plus imparfaites, parce que cela leur nuirait et à vous aussi; mais parlez-en seulement aux plus parfaites.

68. Souvenez-vous que vous n'avez qu'une âme, que vous ne mourrez qu'une fois, que vous n'avez qu'une vie qui est courte, et qu'il n'y a qu'une gloire qui est éternelle; et cette pensée vous détachera de beaucoup de choses.

69. Que votre désir soit de voir Dieu, votre crainte de pouvoir le perdre, votre douleur de ne le pas posséder encore, votre joie de ce qui peut vous conduire à lui, et vous vivrez dans un grand repos.

## CHAPITRE XXVIII.

## AUTRES AVIS DE SAINTE THÉRÈSE.

## AVIS I.

DISCOURS QUE FIT LA SAINTE A SES RELIGIEUSES DU  
COUVENT DE L'INCARNATION D'AVILA, QUAND,  
APRÈS AVOIR QUITTÉ L'OBSERVANCE MITIGÉE,  
ELLE FUT ENVOYÉE A CE COUVENT EN QUALITÉ DE  
PRIÈRE.

MESDAMES, mes mères et mes sœurs, Notre  
Seigneur m'a envoyée par le moyen de l'obéissance,  
pour gouverner cette maison. C'est une place que  
je ne méritois pas, et que j'aurois fort souhaité  
pouvoir éviter.

Le choix qu'on a fait de moi m'a même causé  
beaucoup de peine, tant parce qu'on m'impose  
des obligations qui sont au-dessus de mes forces,  
que parce qu'on vous prive de l'usage où vous êtes  
de choisir vous-mêmes vos supérieures, en m'en-  
voyant ici contre votre volonté et votre satisfac-  
tion, moi qui m'estimerois fort heureuse de pou-  
voir atteindre à la perfection de la moindre d'entre  
vous.

Je ne viens ici que pour vous servir et vous  
obliger en tout ce que je pourrai, et j'espère que  
Notre Seigneur me secourra dans ce dessein.  
Dans tout le reste, chacune de vous peut m'in-  
struire et me réformer. Voyez donc, mesdames,  
ce que je puis faire pour vous. Quand il faudroit

vous donner mon sang et ma vie, je le ferois du meilleur de mon cœur.

Je suis fille de cette maison, et par conséquent votre sœur. Je connois le caractère et les besoins de chacune de vous, ou du moins de la plupart. Pourriez-vous avoir quelque répugnance pour une personne qui vous appartient à tous égards?

Ne craignez point mon gouvernement. Quoique j'aie vécu jusqu'à présent avec des réformées, je sais, grâces à Dieu, comment doivent être gouvernées celles qui ne le sont pas. Tout mon objet est que nous servions Dieu toutes ensemble avec douceur, et que le peu qu'exigent de nous notre règle et nos constitutions, nous le fassions pour l'amour de ce grand maître, à qui nous sommes si redevables. Je connois toute notre foiblesse; mais tâchons d'atteindre par le désir où nous ne pouvons arriver par les œuvres. Le Seigneur est miséricordieux, et peu à peu, moyennant sa grâce, nous parviendrons au point que nos œuvres et nos désirs se trouveront de niveau.

## AVIS II.

PETIT DISCOURS QUE FIT LA SAINTE AU SORTIR DE SON COUVENT DE VALLADOLID, TROIS SEMAINES AVANT SA MORT.

Mes chères filles, je sors de cette maison bien satisfaite de la perfection que j'y vois, de l'esprit de pauvreté qui y règne, et de charité qui vous unit. Tant que tout ira de même, Dieu vous comblera de ses grâces.

Que chacune de vous fasse en sorte de ne pas donner la plus légère atteinte à ce qui est de la perfection dans les observances religieuses.

Ne vous acquittez point de vos exercices comme par coutume, mais que ce soit pour vous des actions héroïques qui vous rendent chaque jour plus parfaites.

Accoutumez votre cœur à former de grands désirs; ils vous seront toujours grandement utiles, quand même vous ne parviendriez pas à les remplir par vos œuvres.

### REMARQUES DE DOM JEAN DE PALAFOX.

DIEU disoit à Daniel : *Vous m'êtes cher, Daniel, parce que vous désirez beaucoup, parce que vous êtes un homme de désir.* Nous devons comprendre par-là, que, lorsqu'on sert le Seigneur avec une intention droite, il se contente de nos désirs et les reçoit comme il feroit les œuvres mêmes.

J'ai appris que la sainte avoit coutume de dire en s'adressant à Dieu : *Seigneur, qu'il y en ait d'autres qui vous servent mieux que moi, je ne le contesterai point; mais qu'ils vous aiment plus que moi, et qu'ils désirent plus ardemment de vous servir, c'est ce que je ne souffrirai jamais.*

### AVIS III,

DONNÉ PAR LA SAINTE A UNE RELIGIEUSE D'UN  
AUTRE ORDRE.

Pour quiconque aime Dieu comme vous l'aimez, toutes les choses d'ici-bas ne sont que des croix, et si vous voulez en tirer profit pour le salut de votre âme, vous n'avez qu'à vous ima-

giner qu'il n'y a dans votre couvent que Dieu et vous.

Tant que vous n'aurez point d'obéissance qui vous oblige à fixer votre attention sur ce qui se passe, ne vous en embarrassez en aucune manière. Tâchez seulement d'acquérir les vertus que vous remarquerez dans chaque personne, et réglez votre affection sur ces vertus ; et quant aux défauts, ne vous y arrêtez que pour en faire votre profit en les évitant.

Je me suis bien trouvée de cette pratique, ayant toujours vécu dans les communautés les plus nombreuses comme si j'eusse été seule, si ce n'est que je faisois mon profit de ce qu'il y avoit de bon. Enfin, ma chère dame, nous pouvons aimer Dieu partout : bénissons-le de ce que c'est une chose dont personne ne peut nous empêcher.

#### AVIS IV.

##### POUR TIRER DU FRUIT DES PERSÉCUTIONS.

Si nous voulons que notre âme tire avantage des persécutions et des injustices, il nous faut considérer qu'elles attaquent Dieu avant nous, et quand le coup parvient à nous, il a déjà été porté à la divine majesté par le péché.

Celui qui aime véritablement, doit vivre pour l'objet aimé, et non pas pour lui-même. Tout ce que ce cher objet veut bien souffrir, pourquoi ne le souffririons-nous pas ? Nous ne devons avoir d'autre chagrin que celui de voir Dieu offensé. Eh ! que nous importe à nous autres ? On ne peut faire aucun mal à notre âme ; et pour ce

qui est de ce corps de terre, il a bien mérité de souffrir.

**SOUFFRIR ET MOURIR** : c'est tout ce que nous devons désirer.

Personne n'est tenté au-delà de ce qu'il peut supporter.

Rien n'arrive sans la volonté de Dieu. *Mon père, vous êtes le char d'Israël et celui qui le mène,* disoit Elisée à Elie.

*Avis donnés par la sainte depuis sa mort, par le moyen de l'illustre et vénérable fille Catherine de Jésus, fondatrice du couvent de Veas, au père Jérôme Gratien, premier provincial de la réforme et aux carmélites.*

## AVIS V.

### POUR LE PÈRE PROVINCIAL.

CEJOURD'HUI, dimanche de Quasimodo, notre sainte mère m'a apparu et m'a recommandé de vous dire, mon révérend Père, bien des choses qu'elle m'avoit déjà donné à entendre il y a plus d'un mois, mais que j'avois cru ne devoir pas mettre par écrit, parce qu'e'les vous concernoient, me réservant de vous les dire de bouche lorsque j'aurois l'honneur de vous voir : et comme il me seroit impossible de vous rendre toutes ces choses en détail, je vais seulement vous en dire ici quelques-unes, de peur que je ne vienne à tout oublier.

D'abord la sainte recommande que l'on n'écrive rien concernant les révélations, et qu'on n'en fasse aucun cas, parce quoiqu'on ne doive

pas douter qu'il y en a plusieurs de véritables, on sait aussi qu'il y en a beaucoup plus de fausses et de trompeuses; et parce qu'il est également pénible et dangereux de s'occuper à trier une vérité entre cent mensonges.

Premièrement, dit la sainte, plus on a de ces sortes de révélations, plus on s'éloigne de la foi, qui est une lumière plus certaine que toutes les révélations imaginables.

En second lieu, les hommes sont naturellement prévenus en faveur de cette voie surnaturelle, et regardent volontiers comme des saints ceux qui y marchent. C'est cependant s'écarter de l'ordre que Dieu a lui-même établi pour la justification de l'âme, qui consiste dans l'exercice des vertus et dans l'accomplissement de sa loi et de ses commandemens.

La sainte exige donc de vous, mon révérend Père, qu'autant que vous le pourrez, vous empêchiez qu'on ne s'occupe de révélations, parce qu'il en résulte de grands inconvéniens et beaucoup de danger, sur-tout pour nous autres femmes, qui nous laissons volontiers emporter par notre imagination, et qui avons moins de prudence, de science et de discernement que les hommes.

Elle dit qu'elle seroit fâchée que ses filles s'adonnassent trop à la lecture de ses ouvrages, et particulièrement du plus grand qui traite de sa vie, de peur qu'elles ne viennent à s'imaginer que la perfection consiste dans les révélations, et qu'elles ne les désirent et ne les recherchent dans la pensée d'imiter leur mère.

Elle m'a fait là-dessus comprendre plusieurs vérités, entre autres, que la félicité dont elle

jouit, n'est point la récompense des révélations qu'elles a eues, mais des vertus qu'elle a pratiquées; qu'en conduisant ses filles par cette voie singulière, vous les écartez du bon chemin, comptant les y faire marcher; et quoiqu'il s'en trouve quelques-unes parmi nous qui ont de véritables révélations, vous devez les en dégôûter et les empêcher de s'y trop attacher, comme étant une chose de peu de valeur, et qui souvent nuit plus qu'elle ne profite. Tout cela s'est présenté à mon esprit si clairement, que j'en ai perdu le désir que j'avois de lire le livre de la vie de notre sainte mère.

Elle vous avertit encore expressément que, dans les visions d'imagination, à moins qu'elles ne soient jointes aux intellectuelles, il peut se glisser la plus subtile tromperie, parce que les objets qu'on voit des yeux intérieurs font plus d'impression que ceux qu'on voit des yeux du corps; et que, quoiqu'il arrive quelquefois que Notre Seigneur gratifie les âmes en cette manière pour leur procurer de grands avantages, c'est néanmoins une voie très dangereuse; le démon pouvant fort bien s'en servir pour faire la guerre aux personnes spirituelles et les porter au mal, surtout celles qui se conduisent par leur propre esprit; au lieu qu'il y a toute sûreté pour celles qui se laissent conduire par un sage directeur, plutôt que de s'en rapporter à elles-mêmes. Enfin, la sainte ajoute que l'âme la plus élevée est celle qui se dépouille absolument de tout ce qui est sensible.

## REMARQUES DE DOM JEAN DE PALAFOX.

La mère Catherine de Jésus étoit une des plus saintes et des plus parfaites filles que la réforme ait produites, suivant ce que nous apprenons des chroniques de l'ordre. Sainte Thérèse lui apparut plusieurs fois pour faire passer ses avis au Père provincial ; et nous voyons que depuis ils ont passé dans le cœur et dans l'esprit de tous ses enfans, qui, bien loin de chercher les révélations, ne mettent leur confiance que dans la pénitence, la ferveur et le recueillement.

Il est important d'observer ici, que la sainte ne défend pas les révélations, mais seulement qu'on s'en occupe, qu'on ne mette rien par écrit, et que les supérieurs en fassent cas. En effet, il ne dépend pas de l'homme d'avoir ou de n'avoir pas des révélations : Dieu en envoie à qui il lui plaît, et il est certain que celle qui viennent de sa part (qui sont les seules véritables) enrichissent et perfectionnent l'âme. Il y auroit donc de la témérité à les condamner toutes indistinctement. Mais comme le démon peut se servir de la même voie pour induire l'âme dans l'erreur, et qu'il est extrêmement difficile de discerner en cette matière ce qui vient de Dieu ou de l'ange des ténèbres, on doit regarder cette voie comme une infirmité de l'âme, la craindre plutôt que de la souhaiter, s'en défier plutôt que de s'en féliciter, sans faire un motif d'humiliation plutôt qu'un motif de confiance, et surtout ne point abonder dans son sens, mais se laisser conduire par un guide éclairé, d'autant plus que rien n'est plus rare qu'une vraie révélation, au lieu que les fausses sont fort communes. La pratique des bonnes œuvres est la voie certaine qui conduit au salut : celle des révélations est incertaine et périlleuse. Il faudroit être insensé pour hésiter dans le choix de ces

deux voies, et pour préférer le doute à la certitude, le péril à la sûreté.

On peut là-dessus se rappeler les fausses révélations des nicolaïtes, des agapètes, des manichéens, des illuminés, des origénistes, des montanistes, et de quantités d'autres monstres, et surtout la chute du grand Tertullien, ce docteur si profond et si éclairé, qui se perdit et se rendit méprisable pour avoir ajouté foi aux révélations d'une femmelette protégée par Montanus.

Les maîtres de la vie spirituelle doivent donc surtout être en garde contre les révélations des personnes du sexe; car leur imagination est pour l'ordinaire si vive, et leur crédulité si prompte, que non-seulement elles se trompent elles-mêmes très facilement, mais qu'elles entraînent avec elles dans l'illusion ceux qui devraient les contenir.

La sainte apporte une autre raison de la foiblesse des femmes sur cette matière; c'est qu'elles sont sans science et sans lettres, et conséquemment hors d'état de vérifier si ce qu'elles prennent pour des révélations s'accorde avec la loi de Dieu et les conseils évangéliques.

Il arrive même quelquefois que la science ne suffit pas pour démêler les véritables révélations d'avec les fausses : nous en avons un exemple tout récent dans une paysanne d'un petit village qui est situé dans le voisinage d'une université d'Espagne, la plus célèbre pour la théologie. Cette femme, qui passoit pour sainte, et qui en a long-temps imposé à ce qu'il y avoit de plus habiles théologiens, a enfin été reconnue pour une fourbe, et punie comme telle par le tribunal de l'inquisition.

De toutes les révélations de sainte Thérèse, aucune ne m'a donné plus de satisfaction que celle-ci, parce qu'elle s'accorde parfaitement avec la raison tant naturelle que surnaturelle, et avec la doctrine de l'Eglise. Quand on douteroit de toutes les autres, je ne douterois pas de celle-ci, à cause

de sa grande utilité, et j'avoue qu'elle m'a fait perdre le goût des révélations, comme à la mère Catherine de Jésus. Je crois qu'elle fera le même effet sur tout lecteur judicieux.

## AVIS VI.

### POUR LE PÈRE PROVINCIAL.

QUELQUES jours avant la fête de saint André, comme j'étois en oraison et recommandois à Dieu les affaires de notre ordre, notre sainte mère m'a apparu et m'a parlé en ces termes : Dites au Père provincial qu'il prenne garde que dans les maisons de l'ordre on ne cherche point à se procurer quelque avantage que ce soit, temporel ou spirituel, par les mêmes moyens que les gens du siècle emploient ; parce que l'on n'avancera jamais rien ni dans l'un ni dans l'autre genre, autrement que par la confiance en Dieu et par le recueillement. On s'imagine quelquefois rendre service aux gens du siècle, et même à l'ordre, en communiquant beaucoup avec eux ; et il en arrive, au contraire, que l'on perd son crédit, qu'on tombe dans la tiédeur, qu'au lieu d'édifier le monde, on se conforme à ses manières, et le démon ne manque pas d'en tirer parti ; car la sollicitude du temporel introduit la dissipation dans le couvent, et porte les ténèbres dans l'esprit.

Qu'il ne perde jamais la mémoire de ceci, tant pour lui que pour les autres, et que, sur quelque matière qu'il ait à se déterminer, il commence toujours par le recueillement de l'oraison ; que c'est le moyen de se procurer à lui toutes les lumières qu'il peut désirer, et de rendre utiles,

pour les autres, ses instructions et ses préceptes ; enfin qu'il fasse en sorte d'avancer autant dans la vie spirituelle, qu'il sait y faire avancer les autres.

## AVIS VII.

## POUR LE PÈRE PROVINCIAL.

NOTRE sainte mère m'a encore recommandé de vous dire, mon révérend Père, que désormais on ne continue point les prieurs par réélection, et cela pour plusieurs raisons bien fortes. Car d'abord, quoique cette continuation puisse être utile à la maison, l'avantage des particuliers exige que ceux qui ont commandé rentrent dans l'obéissance. Cela est d'un très bon exemple, et cela engage les nouveaux prieurs à plus de circonspection ; et quoique ceux-ci n'aient pas toute l'expérience des anciens, ils sont à portée de profiter de leurs conseils ; mais il ne faut pas que les anciens s'avisent de donner leurs avis, ni se mêlent en aucune manière du gouvernement, s'ils n'en sont requis par ceux qui sont en place. Il importe, au contraire, dit la sainte, que les anciens soient effectivement subordonnés, et paroissent tels, pour donner l'exemple ; et c'est une erreur de croire qu'ils doivent toujours conserver quelque autorité. Il faut qu'ils montrent autant de soumission que s'ils n'avoient jamais commandé, et qu'ils ne dussent jamais être remis en place ; il faut qu'ils oublient ce qu'ils ont fait lorsqu'ils y étoient, et qu'ils ne soient occupés que de leur propre avancement dans la perfection. De cette façon, ils ne peuvent manquer

d'être grandement utiles quand ils seront élus de nouveau.

### REMARQUES DE DOM JEAN DE PALAFOX.

AVANT d'AVOIR vu cette avis de la sainte, j'avois coutume de dire que les bons supérieurs ne devroient jamais sortir de la place; et effectivement nous voyons que les trois gouvernemens que Dieu a établis successivement sur la terre, celui des juges, celui des rois et celui des souverains pontifes, ont été perpétuels : celui des juges en la personne de Moïse et de ses successeurs jusqu'à Samuel : celui des rois en la personne de Saül et de ses successeurs jusqu'à Sédécias : et celui des souverains pontifes depuis saint Pierre jusqu'à présent, qui continuera de même jusqu'à la fin du monde.

Mais on peut répondre que cette continuité d'autorité ne convient qu'aux gouverneurs établis par Dieu même, et non pas à ceux établis par les hommes, pour deux raisons : la première, c'est qu'il est à craindre, vu la corruption de notre nature, qu'à force de commander on oublie d'obéir, ce qui détruit l'humilité et entraîne la perte de l'âme : la seconde, c'est qu'en pratiquant l'obéissance, on apprend à commander, et qu'on commande toujours avec plus de douceur quand on a toujours obéi.

*La maxime de la sainte n'est pas si générale qu'elle ne souffre quelques exceptions. Voyez entre autres la lettre L. du premier volume des lettres.*

### AVIS VIII.

#### POUR LES CARMÉLITES.

AUJOURD'HUI jour de l'Épiphanie, j'ai vu notre sainte mère, et lui ayant demandé dans quel livre nous devons lire, elle a pris un petit catéchisme

et m'a dit : *Voici le livre que je désire que mes religieuses lisent jour et nuit : c'est la loi de Dieu ;* puis elle s'est mise à lire l'article du jugement dernier, avec une voix effrayante : elle m'a ensuite expliqué un grand nombre de vérités sublimes, et la perfection où l'âme arrive par ce chemin; ainsi, je me garderai bien d'enseigner des choses relevées aux âmes dont je suis chargée; mais j'aurai toujours extrêmement à cœur de leur enseigner le petit catéchisme; c'est ce à quoi je les occuperai, A mon égard, j'éprouve une grande satisfaction dans cette lecture; il me semble qu'il y a beaucoup à profiter; elle renferme pour moi je ne sais quel trésor. Je tâcherai donc d'inspirer à mes filles du goût pour l'humilité, pour la mortification et pour le travail manuel : le Seigneur leur donnera tout le reste quand il le jugera à propos.

---

## TROISIÈME PARTIE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

IL NE FAUT POINT ÉCOUTER CEUX QUI PRÉTENDENT QUE LA VOIE DE L'ORAISON MENTALE EST DANGEREUSE POUR LES FEMMES.

TELS sont les discours que l'on nous tient ordinairement : *Cette voie de l'oraison est toute pleine de périls : une telle s'est perdue dans ce voyage : celle-ci se trouva trompée, et cette autre qui prioit tant, n'a pas laissé de tomber : c'est rendre la vertu méprisable : ce n'est pas une entreprise de femmes sujettes à des illusions : il faut qu'elles se contentent de filer, sans s'amuser à chercher tant de délicatesse dans leurs oraisons ; et le Pater noster, et l'Ave, Maria, leur doivent suffire. Je demeure d'accord, mes sœurs, qu'ils leur doivent suffire : et pourquoi ne leur suffiroient-ils pas, puisqu'on ne saurait errer en établissant son oraison sur celle qui est sortie de la bouche de Jésus-Christ même ? Ils ont sans doute raison ; et si notre foiblesse n'étoit point si grande, et notre dévotion si froide, nous n'aurions besoin ni d'autres oraisons, ni d'aucuns livres pour nous instruire dans la prière.*

Il ne s'agit pas maintenant de savoir si l'oraison doit être mentale pour les uns et vocale pour les autres ; je dis seulement que vous avez besoin de toutes les deux. Gravez, je vous prie, cet avis dans votre mémoire. Le péril seroit de manquer

d'humilité, et de n'avoir pas les autres vertus ; mais à Dieu ne plaise que l'on puisse jamais dire qu'il y ait du péril dans le chemin de l'oraison ! Il y a grand sujet de croire que ces frayeurs sont une invention du diable, qui se sert de cet artifice pour faire tomber quelques âmes qui s'adonnent à l'oraison.

Admirez, je vous prie, l'aveuglement des gens du monde : ils ne considèrent point cette foule incroyable de personnes qui, ne faisant jamais d'oraisons, et ne sachant pas même ce que c'est que de prier, sont tombées dans l'hérésie et dans tant d'autres horribles péchés : et si le démon, par ses tromperies et par un malheur déplorable, mais qui est très rare, fait tomber quelqu'un de ceux qui s'emploient à un si saint exercice, ils en prennent sujet de remplir de crainte l'esprit des autres touchant la pratique de la vertu. En vérité, c'est une belle imagination à ceux qui se laissent ainsi abuser, de croire que pour se garantir du mal, il faut éviter de faire le bien ; et je ne crois pas que jamais le diable se soit avisé d'un meilleur moyen pour nuire aux hommes.

« O mon Dieu, vous voyez comme on explique vos paroles à contre-sens ! Défendez votre propre cause, et ne souffrez pas de telles foiblesses en des personnes consacrées à votre service. »

Renoncez donc, mes sœurs, à toutes ces craintes ; méprisez ces opinions vulgaires ; considérez que nous ne sommes pas dans un temps où il faille ajouter foi à toutes sortes de personnes, mais seulement à ceux qui conforment leur vie à la vie de Jésus-Christ : tâchez de conserver toujours votre conscience pure ; fortifiez-vous dans

l'humilité ; foulez aux pieds toutes les choses de la terre ; demeurez inébranlables dans la foi de la sainte Eglise, et ne doutez point, après cela, que vous ne soyez dans le bon chemin. Je le répète encore : Renoncez à toutes ces craintes dans les choses où il n'y a nul sujet de crainte ; et si quelques-uns tâchent de vous en donner, faites-leur connoître avec humilité quel est le chemin que vous tenez : dites-leur, comme il est vrai, *que votre règle vous ordonne de prier sans cesse ; que vous êtes obligées de la garder : que s'ils vous répondent que cela s'entend de prier vocalement, demandez-leur s'il faut que l'esprit et le cœur soient attentifs aussi-bien dans les prières vocales que dans les autres ; et s'ils répondent qu'oui, comme ils ne sauroient ne le point faire, vous connoîtrez qu'ils sont contraints d'avouer qu'en faisant bien l'oraison vocale, vous ne sauriez ne pas faire la mentale, et que vous pourrez passer même jusqu'à la contemplation, s'il plaît à Dieu de vous la donner. Qu'il soit béni éternellement.*

Encore une fois, c'est une chose étrange que les hommes ne considérant pas que le démon tente et trompe encore plus les âmes qui ne sont point dans l'exercice de l'oraison, que celles qui y sont ; ils s'étonnent davantage de voir un seul de ceux qui marchent par ce chemin, et dont la vie avoit paru sainte, tomber dans l'illusion, que d'en voir cent mille qui, étant hors de ce chemin, sont trompés par cet esprit malheureux, et vivent dans des péchés et des désordres publics, en marchant dans une voie que l'on ne sauroit douter qui ne soit très mauvaise. C'est qu'il est ordinaire aux hommes de ne point remarquer ce qu'ils voient à tout moment, et de s'étonner, au

contraire, de ce qu'ils ne voient presque jamais; ajoutez que les démons ont tant d'intérêt d'imprimer cet étonnement dans leur esprit, parce qu'ils savent qu'une seule âme arrivée à la perfection, sera capable de leur en faire perdre beaucoup d'autres en les délivrant de leur servitude. Cela, dis-je, est si étonnant, que je ne m'étonne pas qu'on s'en étonne, puisque ceux qui marchent par le chemin de l'oraison n'ont pas moins d'avantage sur les autres, que ceux qui regardent le combat des taureaux de dessus un échafaud, en ont sur ceux qui, étant au milieu de la place, sont exposés aux coups de leurs cornes. C'est une comparaison qu'il me souvient d'avoir ouï faire sur ce sujet, et qui me semble fort juste.

Ne craignez donc point, mes sœurs, de marcher par ce chemin, ou, pour mieux dire, par l'un de ces chemins de l'oraison; car il y en a plusieurs; les uns se trouvent bien d'aller par l'un, et les autres par un autre. Croyez-moi, c'est une voie extrêmement sûre; et vous serez beaucoup plus tôt délivrées des tentations lorsque vous vous approcherez de Notre Seigneur par l'oraison, que quand vous serez éloignées de lui.

## CHAPITRE II.

IL N'Y A POINT DE VÉRITABLE ORAISON VOCALE  
SANS LA MENTALE : INJUSTICE DES HOMMES QUI  
BLAMENT L'ORAISON MENTALE.

LA différence de l'oraison ne doit pas se prendre de notre voix et de nos paroles, en sorte que lorsque nous parlons, elle soit vocale, et que lorsque nous nous taisons, elle soit mentale; car si, en priant vocalement, je m'occupe toute à considérer que je parle à Dieu, si je me tiens en sa présence, et si je suis plus attentive à cette considération qu'aux paroles mêmes que je prononce, c'est alors que l'oraison mentale et la vocale se trouvent jointes; si ce n'est qu'on voulût nous faire croire que l'on parle à Dieu, quand en prononçant le *Pater*, on pense au monde, auquel cas je n'ai rien à dire. Mais, si en parlant à un si grand Seigneur, vous voulez lui parler avec le respect qui lui est dû, ne devez vous pas considérer quel il est, et quelles vous êtes? Car comment pourrez-vous parler à un roi et lui donner le titre de majesté; ou comment pourrez-vous garder les cérémonies qui s'observent en parlant aux grands, si vous ignorez combien leur qualité est élevée au-dessus de la vôtre; puisque ces cérémonies dépendent ou de la différence des qualités, ou de la coutume et de l'usage?

« Quelle ridicule ignorance, seroit-ce, ô mon  
» Seigneur, que celle-là? quelle sottise simplicité  
» seroit-ce, ô mon souverain monarque, et com-

» ment pourroit-elle se souffrir ? Vous êtes roi ,  
» ô mon Dieu ! mais un roi tout puissant et éter-  
» nel, parce que vous ne tenez de personne le  
» royaume que vous possédez , et je n'entends  
» presque jamais dans le *Credo*, votre royaume  
» n'aura point de fin ; sans en ressentir une joie  
» toute particulière. Je vous loue , mon Dieu , et  
» je vous bénis toujours, parce que votre royaume  
» durera toujours ; mais ne permettez pas , mon  
» Sauveur , que ceux-là puissent passer pour  
» bons , qui , lorsqu'ils parlent à vous , vous  
» parlent seulement avec les lèvres. »

Que pensez-vous dire , chrétiens , quand vous dites qu'il n'est pas besoin de faire l'oraison mentale ? Vous entendez-vous bien vous-mêmes ? Quelqu'un oseroit-il soutenir que ce fût mal fait , avant de commencer à dire ses heures ou à réciter le rosaire , de penser à celui à qui nous allons parler , et de nous remettre devant les yeux quel il est et quels nous sommes , afin de considérer de quelle sorte nous devons traiter avec lui ? Cependant , il est vrai que si l'on s'acquitte bien de ces deux choses , il se trouvera qu'avant de commencer l'oraison vocale , vous aurez employé quelque temps à la mentale.

« O mon souverain monarque , puissance in-  
» finie , immense bonté , suprême sagesse , prin-  
» cipe sans principe , abîme de merveilles , beauté  
» source de toute beauté , force qui est la force  
» même ! grand Dieu , dont les perfections sont  
» également indéterminées et incompréhensibles !  
» quand toute l'éloquence humaine et toutes les  
» connoissances d'ici-bas seroient jointes ensem-  
» ble , comment pourroient-elles nous faire com-  
» prendre la moindre de tant de perfections qu'il

» faudroit connoître pour savoir, en quelque  
» manière, quel est ce roi par excellence qui fait  
» seul tout notre bonheur et toute notre félicité,  
» et qui n'est autre que vous-même ? »

Lorsque vous vous approchez, mes filles, de cette éternelle majesté, si vous considérez attentivement à qui vous allez parler, et ensuite à qui vous parlez, le temps de mille vies, telle qu'est la nôtre, ne suffiroit pas pour vous faire concevoir de quelle sorte il mérite d'être traité; lui, devant lequel les anges tremblent, lui, qui commande partout, qui peut tout, et en qui le vouloir et l'effet ne sont qu'une même chose. N'est-il donc pas raisonnable, mes filles, que nous nous réjouissons des grandeurs de notre époux, et que, considérant combien nous sommes heureuses d'être ses épouses, nous menions une vie conforme à une condition si relevée ?

Hélas ! mon Dieu, puisque dans le monde, lorsque quelqu'un recherche une fille, on commence par s'informer de sa qualité et de son bien, pourquoi nous, qui vous sommes déjà fiancées, ne nous informerons-nous pas de la condition de notre époux, avant que le mariage s'accomplisse et que nous quittions tout pour le suivre ? Si on le permet aux filles qui doivent épouser un homme mortel, nous refusera-t-on la liberté de nous informer qui est cet homme immortel que nous prétendons d'avoir pour époux; quel est son père; quel est son pays où il veut nous emmener avec lui; quelle est sa qualité; quels sont les avantages qu'il nous promet, et surtout quelle est son humeur, afin d'y conformer la nôtre et nous efforcer de lui plaire en faisant tout ce que nous saurons lui être le plus agréable ? On ne dit

autre chose à une fille , sinon que pour être heureuse dans son mariage , il faut qu'elle s'accommode à l'humeur de son mari , quand même il seroit d'une condition beaucoup inférieure à la sienne ; et l'on veut , ô mon divin époux ! que nous fassions moins pour vous contenter, et vous traitions avec un moindre respect que l'on ne traite les hommes. Mais quel droit ont-ils de se mêler de ce qui regarde vos épouses ? Ce n'est pas à eux , c'est à vous seul qu'elles doivent se rendre agréables, puisque c'est avec vous qu'elles doivent passer leur vie.

---

### CHAPITRE III.

PEINES DES PERSONNES QUI SONT PARTAGÉES ENTRE DIEU ET LE MONDE, ET COMBIEN IL LEUR IMPORTE DE NE POINT ABANDONNER L'ORAISON.

JE voudrois que mes confesseurs m'eussent permis de rapporter en détail tous les péchés que j'ai commis durant le temps où j'étois partagée entre Dieu et le monde , pour ne m'être pas appuyée à cette inébranlable colonne de l'oraison. Je passai près de vingt ans sur cette mer agitée par de continuels orages ; mes chutes étoient grandes , je ne me relevois que foiblement : je retombois aussitôt dans un état si déplorable , que je ne tenois point de compte des péchés véniels , et quoique j'appréhendasse les mortels , ce n'étoit pas autant que je l'aurois dû , puisque je ne m'éloignois pas des occasions qui me mettoient en danger de les commettre. C'étoit , à

mon avis, l'un des états les plus pénibles que l'on puisse s'imaginer, parce que je ne goûtois ni la joie de servir Dieu fidèlement, ni le plaisir que donnent les contentemens du monde. Lorsque j'étois engagée dans ces derniers, le souvenir de ce que je devois à Dieu me troubloit; et quand j'étois avec Dieu dans l'oraison, ces affections du monde m'inquiétoient : c'étoit une guerre si pénible, que je ne sais comment je pus la soutenir non-seulement durant vingt ans, mais durant un mois. Cela me fait voir clairement la grandeur de la miséricorde que Dieu m'a faite en me donnant le courage de continuer à faire oraison, lorsque j'étois si malheureusement engagée dans le commerce du monde.

Deux raisons m'ont obligée à rapporter ceci, l'une pour faire voir la miséricorde de Dieu et mon ingratitude, et l'autre pour faire connoître combien grande est la grâce dont il favorise une âme lorsqu'il la dispose à s'attacher à l'oraison, quoique ce ne soit pas aussi parfaitement qu'il seroit à désirer; car pourvu qu'elle persévère nonobstant les tentations, les chutes et les péchés où le diable la fait tomber par ses artifices, je ne doute point que Notre Seigneur ne la conduise enfin au port, ainsi que j'ai sujet de croire qu'il lui a plu de m'y conduire.

Je suis donc assurée, par l'expérience que j'en ai, que ceux qui ont commencé à faire oraison ne doivent point la discontinuer, quelques fautes qu'ils y commettent, puisque c'est le moyen de s'en corriger, et que sans cela ils n'y réussiroient qu'avec beaucoup plus de peine : qu'ils prennent encore garde à ne pas se laisser tromper par le démon, lorsque, sous prétexte d'humilité, il les tentera

comme il m'a tentée d'abandonner ce saint exercice. Quant à ceux qui n'ont pas encore commencé à le pratiquer, je les conjure au nom de Dieu de ne pas se priver d'un si grand avantage : il n'y a en cela que tout sujet de bien espérer, et rien à craindre : et d'ailleurs, quoiqu'on n'avance pas beaucoup dans ce chemin, et que l'on ne fasse pas assez d'efforts pour se rendre digne des faveurs particulières, on connoitra au moins le chemin du Ciel; et si l'on continue d'y marcher, cette persévérance ne sera pas vaine, parce que Dieu ne manque jamais de récompenser l'amour qu'on lui porte, et que l'oraison mentale n'est autre chose, à mon avis, que de témoigner dans ces fréquens entretiens que l'on a seul à seul avec lui, combien on l'aime et la confiance que l'on a d'en être aimé.

« O mon Seigneur et mon Dieu ! vous dont la  
vue fait la félicité des anges, je ne saurois  
penser à vous sans souhaiter de pouvoir fondre  
comme de la cire au feu de votre divin amour.  
Vous souffrez, mon Sauveur, une créature, qui  
ne peut souffrir que vous soyez avec elle; non-  
seulement vous ne la rejetez pas, mais vous  
lui faites des faveurs, vous attendez avec pa-  
tience qu'elle s'approche de vous : vous lui  
tenez compte des momens où elle vous témoigne  
de l'amour, et un léger repentir vous fait ou-  
blier toutes ses fautes. Je l'ai éprouvé, mon  
Créateur, et je ne comprends pas comment  
tout le monde ne tâche point de s'approcher  
de vous. Les méchans, qui sont si éloignés de  
vous par leurs mauvaises habitudes, doivent  
s'en approcher, afin que vous les rendiez bons,  
et que vous souffriez d'être avec eux durant

» quelques heures en chaque jour, quoiqu'ils ne  
 » soient pas avec vous, ou que s'ils y sont, cene  
 » soit, comme j'y étois, qu'avec mille distrac-  
 » tions que les soins et les pensées du monde  
 » leur donnent. Je sais qu'ils ne sauroient au  
 » commencement, ni quelquefois même dans la  
 » suite, se défendre de ces distractions; mais  
 » pour les récompenser de la violence qu'ils se  
 » font pour demeurer avec vous, vous empêchez  
 » les démons de les attaquer aussi fortement  
 » qu'ils feroient; vous diminuez le pouvoir que  
 » ces esprits de ténèbres auroient de leur nuire,  
 » et vous donnez enfin à ces âmes le pouvoir de  
 » les surmonter et de les vaincre. »

Il m'est arrivé quelquefois, durant plusieurs an-  
 nées, de désirer tellement que le temps d'une  
 heure que je m'étois prescrit pour faire oraison  
 fût achevé, que j'étois plus attentive à écouter  
 quand l'heure sonneroit qu'aux sujets de ma mé-  
 ditation, et il n'y a point de pénitence, quelque  
 rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent  
 plutôt acceptée que la peine que j'avois à me re-  
 tirer dans mon oratoire pour y prier. J'avois be-  
 soin, pour m'y résoudre, de tout le courage que  
 Dieu m'a donné, et que l'on dit aller beaucoup  
 au-delà de mon sexe : mais enfin Notre Seigneur  
 m'assistoit; car après m'être fait cette violence,  
 je me trouvois tranquille et consolée, et j'avois  
 même quelquefois le désir de prier.

Si l'oraison est donc si nécessaire et si utile à  
 ceux qui non-seulement ne servent pas Dieu,  
 mais qui l'offensent, comment ceux qui le servent  
 pourroient-ils la quitter sans en recevoir un grand  
 préjudice? Ce seroit se priver de la consolation  
 la plus capable de soulager les travaux de cette

vie, et comme vouloir fermer la porte à Dieu lorsqu'il vient pour nous favoriser de ses grâces.

---

## CHAPITRE IV.

### CONTINUATION DE L'ORAISON DURANT LES INFIRMITÉS.

LES infirmités ne doivent point nous dispenser de continuer à faire oraison, puisque l'on n'y a point besoin de forces corporelles, qu'il ne faut que de l'amour, et que, pourvu qu'on le veuille et qu'on ne se décourage point, Dieu donne toujours le moyen de s'y occuper. Je dis toujours, parce que la violence des maux empêche bien quelquefois, il est vrai, l'âme de rentrer en elle-même, mais elle ne laisse pas de trouver d'autres momens où elle le peut, même au milieu des douleurs; et jamais l'oraison n'est plus parfaite qu'en ces rencontres où une âme, qui aime Dieu véritablement, offre avec joie à Jésus-Christ ces mêmes douleurs dans la vue que c'est pour se conformer à sa volonté qu'elle les souffre, qu'elle devient en quelque sorte par ce moyen semblable à lui, et mille autres pensées qui se présentent à elle dans ce divin commerce de l'amour qu'elle a pour son Dieu.

Ainsi l'on voit que ce n'est pas seulement dans la solitude que l'on peut pratiquer utilement l'oraison; mais qu'avec un peu de soin, on tire aussi de grands avantages des temps même où Notre Seigneur nous ôte celui de la faire par les souffrances qu'il nous envoie.

## CHAPITRE V.

LES SÉCHERESSES DANS L'ORAISON NE DOIVENT NI  
NOUS ÉTONNER NI NOUS DÉCOURAGER.

Un homme ne doit point se déterminer, par la sécheresse qu'il éprouve, à abandonner l'exercice de l'oraison; quand même cette sécheresse durerait toujours, il doit la considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter, et que Jésus-Christ lui aide à soutenir d'une manière invisible. On ne peut rien perdre avec un si bon maître; et un temps viendra où il paiera avec usure les services qu'il lui aura rendus. Que les mauvaises pensées ne l'étonnent donc point; mais qu'il se souvienne que le démon en donnoit à saint Jérôme au milieu même du désert. J'ai souffert ces peines durant plusieurs années, et je sais qu'elles sont très grandes; mais j'ai reconnu clairement que Dieu les récompense avec tant de libéralité, même dès cette vie, qu'une heure des consolations qu'il m'a données depuis dans l'oraison, m'a payée de tout ce que j'y avois souffert durant si long-temps. Notre Seigneur permet que ces peines et plusieurs autres tentations arrivent aux uns au commencement, et aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison; et cette conduite de Dieu sur nous est sans doute pour notre avantage; les grâces dont il a dessein de nous honorer dans la suite étant si grandes, il veut auparavant nous faire éprouver quelle est

notre misère, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer.

« Que faites-vous, Seigneur, qui ne soit pour  
» le plus grand bien d'une âme, lorsque vous  
» connoissez qu'elle est à vous, qu'elle s'aban-  
» donne entièrement à votre volonté, qu'elle est  
» résolue de vous suivre partout jusqu'à la mort  
» et à la mort de la croix, de vous aider à porter  
» cette croix, et enfin, de ne vous abandonner  
» jamais ? »

Ceux qui ont pris cette généreuse résolution et qui ont ainsi renoncé à tous les sentimens de la terre, pour n'en avoir que de spirituels, n'ont rien à craindre : car qui peut affliger ceux qui considèrent avec mépris tous les plaisirs que l'on goûte dans le monde, et n'en recherchant point d'autres que de converser seul avec Dieu ? Le plus difficile est fait alors. Rendez-en grâces, bienheureuses âmes, à sa divine majesté : confiez-vous en sa bonté qui n'abandonne jamais ceux qu'elle aime, et gardez-vous bien d'entrer dans cette pensée : *Pourquoi donne-t-il à d'autres en si peu de jours tant de dévotion, et ne me la donne-t-il pas en tant d'années ?* Croyons que c'est pour notre plus grand bien, et puisque nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à Dieu, laissons-nous conduire par lui comme il lui plaira.

Il faut remarquer avec grand soin, et l'expérience que j'en ai, fait que je ne crains point de dire qu'une âme qui commence à marcher dans ce chemin de l'oraison mentale avec une ferme résolution de continuer, et de ne pas faire grand cas des consolations et des sécheresses qui s'y rencontrent, ne doit pas craindre, quoiqu'elle bronche quelquefois, de retourner en arrière, ni de

voir renverser cet édifice spirituel qu'elle commence, parce qu'elle bâtit sur un fondement inébranlable : car l'amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni en cette satisfaction et cette tendresse que nous ne désirons que parce qu'elles nous consolent; mais il consiste à servir Dieu avec courage, à exercer la justice, à pratiquer l'humilité : autrement il me semble que ce seroit toujours vouloir recevoir, et jamais ne rien donner.

Pour des femmes foibles comme moi, je crois qu'il est bon que Dieu les favorise par des consolations, afin de leur donner la force de supporter les travaux qu'il lui plaît de leur envoyer; mais je ne saurois souffrir que des hommes savans, de grand esprit, et qui font profession de servir Dieu, fassent tant de cas de ces douceurs qui se trouvent dans la dévotion, et se plaignent de ne les point avoir. Je ne dis pas que, s'il plaît à Dieu de les leur donner, ils ne doivent les recevoir avec joie; je dis seulement que, s'ils ne les ont pas, ils ne s'en mettent point en peine, mais qu'ils croient qu'elles ne leur sont point nécessaires, puisque Notre Seigneur ne les leur accorde pas : qu'ils demeurent tranquilles et considèrent l'inquiétude et le trouble d'esprit comme une faute et une imperfection qui ne convient qu'à des âmes lâches, ainsi que je l'ai vu et éprouvé.

Je ne dis pas tant ceci pour ceux qui commencent, que pour ce grand nombre d'autres qui, après avoir commencé à marcher, n'avancent point. Aussitôt que leur entendement cesse d'agir, ils s'imaginent qu'ils ne font rien; ils s'affligent, quoique ce soit peut-être alors que leur volonté se fortifie sans qu'ils s'en aperçoivent : ce

qu'ils considèrent comme des manquemens et des fautes, n'en sont point aux yeux de Dieu : il connoît mieux qu'eux-mêmes leur misère et se contente du désir qu'ils ont de penser toujours à lui et de l'aimer ; c'est la seule chose qu'il demande d'eux ; et ces tristesses ne servent qu'à inquiéter l'âme et à la rendre encore plus incapable de s'avancer.

Je puis dire avec certitude, comme le sachant par diverses observations que j'en ai faites, et par les conférences que j'ai eues avec des personnes forts spirituelles, que cet état de sécheresse vient souvent de l'indisposition du corps. Notre misère est si grande, que tandis que notre âme est enfermée dans cette prison, elle participe à ses infirmités ; le changement du temps et la révolution des humeurs font que, sans qu'il y ait de sa faute, elle ne peut faire ce qu'elle voudroit et souffre en diverses manières. Alors, plus on la veut contraindre, plus le mal augmente ; ainsi, il est besoin de discernement pour connoître quand la faute procède de là, et ne pas achever d'accabler l'âme. Ces personnes doivent se considérer comme malades, changer même durant quelques jours l'heure de leur oraison, et passer comme elles pourront un temps si fâcheux.

J'ai dit qu'il falloit user de discernement, parce qu'il arrive quelquefois que c'est le démon qui est auteur de ce mal ; ainsi il ne faut pas toujours quitter l'oraison, quoique l'esprit soit distrait et dans le trouble ; mais aussi il ne faut pas toujours gêner une âme en exigeant ce qui est au dessus de ses forces. Il est des œuvres extérieures de charité, et des lectures auxquelles elle pourra s'occuper alors ; si elle n'est pas même capable

de cela, elle doit s'accommoder, pour l'amour de Dieu, à la foiblesse de son corps, afin de le rendre capable de la servir à son tour. Il faut se récréer par de saintes conversations, et même prendre l'air de la campagne, si le confesseur en est d'avis : l'expérience nous apprend ce qui nous convient le plus en cela. En quelque état que l'on se trouve, on peut servir Dieu : son joug est doux, et il importe extrêmement de ne pas gêner l'âme et de la conduire avec douceur à ce qui lui est le plus utile.

Je le répète encore, et ne saurois trop le répéter : il ne faut ni s'inquiéter ni s'affliger de ces sécheresses, de ces inquiétudes et de ces distractions : notre esprit ne sauroit se délivrer de ces sortes de peines qui le contraignent, et acquérir une heureuse liberté, s'il ne commence à ne point appréhender les croix ; car alors Notre Seigneur lui aidera à les porter, et sa tristesse se convertira en joie.

---

## CHAPITRE VI.

ÉTAT ET TENTATION DES AMES QUI, APRÈS AVOIR RENONCÉ AU PÉCHÉ, TRAVAILLENT A S'UNIR PLUS PARFAITEMENT A DIEU DANS L'ORAISON. CONSEILS ET EXHORTATIONS DE LA SAINTE.

DANS quel trouble et quelle peine les esprits de ténèbres ne jettent-ils point ces pauvres âmes ? D'un côté la raison leur représente que tout ce qu'il y a dans le monde doit être considéré comme un néant, en comparaison du bonheur où elles

aspirent : la foi leur apprend que ce bonheur doit être l'objet de tous leurs désirs : la mémoire leur fait voir à quoi se terminent toutes les choses d'ici-bas, ceux qui sont tombés d'une très grande prospérité dans une extrême misère, tant de morts subites de ceux qui étoient plongés dans les délicesses, ces corps nourris avec tant de délicatesse, maintenant la pâture des vers dans le tombeau, et autres choses semblables. La volonté les porte à aimer celui dont non-seulement elles ont reçu l'être et la vie, mais qui leur a donné tant d'autres preuves de son amour. L'entendement leur fait connoître que, quand elles vivoient des siècles entiers, elles ne sauroient acquérir un ami si fidèle et si véritable; que le monde n'est que vanité et que mensonge, que les plaisirs que le démon leur promet et les peines dont il les veut effrayer, ne sont que des illusions; qu'il y auroit de l'imprudence d'aller chercher hors de sa maison ce dont on abonde chez soi, et de se réduire, comme l'enfant prodigue, à manger du gland avec les pourceaux, après avoir dissipé tout son bien : ces raisons sont si fortes, qu'elles devroient suffire à ces âmes, pour leur faire vaincre les démons. Mais, mon Seigneur et mon Dieu, la coutume que la vanité a établie est si forte et si généralement reçue, qu'elle renverse tout, parce que la foi étant comme morte, nous préférons ce que nous voyons à ce qu'elle nous enseigne.

Quel besoin, mon divin Sauveur, l'âme n'a-t-elle point en cet état de votre secours? Ne souffrez donc pas, s'il vous plaît, qu'elle abandonne son entreprise; faites-lui connoître que tout son bonheur en dépend, combien il lui importe de se séparer des mauvaises compagnies, et de se te-

nir toujours sur ses gardes. Si le diable la voit absolument résolue à tout souffrir et à mourir plutôt que de retourner en arrière, il la laissera bientôt en repos.

C'est ici qu'il faut que l'âme témoigne sa générosité, et ne ressemble pas à ces lâches soldats que Gédéon renvoya lorsqu'il alloit au combat : il ne faut point qu'elle se propose des contentemens et des plaisirs ; et n'est-ce pas une chose plaisante que nos vertus ne faisant que de naître, et étant encore mêlées de mille imperfections, nous osions prétendre trouver des douceurs dans l'oraison et nous plaindre de nos sécheresses ? Qu'il ne vous arrive jamais, mes sœurs, d'en user ainsi. Embrassez la croix que votre époux a portée ; n'oubliez jamais que c'est ce à quoi vous vous êtes si solennellement engagées, et que celles qui pourront souffrir davantage pour l'amour de lui, s'estiment les plus heureuses ; c'est là le capital ; et vous ne devez considérer tout le reste que comme un accessoire dont vous lui rendrez de grandes actions de grâces s'il vous en favorise.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que, pourvu que vous receviez de Dieu des faveurs intérieures, il n'y a point de peines extérieures que vous ne soyez résolues de souffrir ; mais il connoît mieux que nous ce qui nous est propre ; il ne nous appartient pas de lui donner conseil, et il peut nous dire avec raison que nous ne savons ce que nous demandons. N'oubliez jamais, je vous prie, puisqu'il vous importe tant de vous en souvenir, que ceux qui commencent à faire oraison doivent travailler de tout leur pouvoir à conformer leur volonté à celle de Dieu, et croire

fermement que c'est en quoi consiste la plus grande perfection que l'on puisse acquérir dans cet exercice spirituel et ce chemin qui conduit au Ciel.

J'ai dit ailleurs plus amplement comment on doit se conduire dans ces tentations que le diable suscite pour nous troubler dans l'oraison, et que ce n'est pas avec violence, mais avec douceur qu'il faut travailler à se recueillir. Je me contenterai de dire ici qu'il est très avantageux d'en communiquer avec des personnes qui en aient l'expérience. Si vous vous imaginez qu'il puisse arriver un fort grand mal de manquer à certaines choses qui ne sont point essentielles, je vous assure que, pourvu que vous ne quittiez point l'exercice de l'oraison, Dieu les fera réussir à votre avantage; et si vous aviez abandonné l'oraison, il n'y auroit d'autre remède pour empêcher que peu à peu vos chutes ne se multipliasent, que de rentrer dans l'exercice de l'oraison. Dieu veuille vous bien faire comprendre une vérité si importante!

---

## CHAPITRE VII.

ERREUR DES AUTEURS QUI CONSEILLENT DE NE POINT  
ENVISAGER L'HUMANITÉ DE NOTRE SEIGNEUR DANS  
L'ORAISON.

Je remarquerai une chose qui me paroît importante, et qui pourra servir d'un avis utile à quelques personnes; c'est ce que l'on voit dans certains livres, que quoiqu'une âme ne puisse par

elle-même parvenir au plus haut degré de l'oraison, parce que c'est une chose surnaturelle et que Dieu seul opère, elle pourra néanmoins y contribuer en élevant avec humilité son esprit au-dessus de toutes les choses créées, après avoir passé plusieurs années dans la *vie purgative*, et s'être avancée dans l'*illuminative*, qui est un mot que je n'entends pas bien, si ce n'est qu'il signifie que l'âme ait fait du progrès dans la vertu. Ces livres recommandent fort ensuite de ne rien s'imaginer de corporel, et de contempler seulement la divinité, parce que, disent-ils, l'humanité même de Jésus-Christ embarrasse ceux qui sont déjà si avancés dans l'oraison, et les empêche d'arriver à une contemplation plus parfaite. Ils allèguent sur cela les paroles de Jésus-Christ à ses apôtres lors de son ascension dans le Ciel; mais il me semble que, si les apôtres eussent cru dès lors aussi fermement qu'ils le crurent après la venue du Saint-Esprit, que Jésus-Christ étoit Dieu et homme tout ensemble, la vue de son humanité n'auroit pu servir d'obstacle à leur plus sublime contemplation. Ce qui fait entrer ces contemplatifs dans ce sentiment, c'est qu'il leur semble que, comme la contemplation est une chose toute spirituelle, la représentation des corporelles ne sauroit qu'y nuire, et que ce que l'on doit tâcher de faire, est de se considérer comme environné de Dieu de toutes parts, et tout abîmé en lui. Cette dernière pensée peut, à mon avis, se pratiquer quelquefois utilement, mais se séparer d'une partie de Jésus-Christ en se séparant de la vue de sa sacrée humanité, et la mettre ainsi au rang de nos misérables corps et du reste des

choses créées, c'est une méthode que je ne saurois du tout souffrir.

Si notre complexion et notre infirmité ne nous permettent pas de considérer ce divin Sauveur dans les tourmens de sa passion, accablé de travaux et de douleurs, persécutés de ceux à qui il avoit fait tant de bien, déchiré de coups, nageant dans son sang et abandonné de ses apôtres, parce que ce seroit pour nous une peine insupportable, qui nous empêche de demeurer en sa compagnie depuis qu'il est ressuscité, surtout l'ayant si près de nous dans l'eucharistie, plein de gloire, et tel qu'il étoit lorsque, avant de monter au Ciel, il animoit et encourageoit les siens à se rendre dignes de régner un jour éternellement avec lui ?

Ainsi, quoique nous fussions arrivés au comble de la contemplation, ne prenons point un autre chemin : on ne sauroit s'égarer en le suivant ; c'est par ce divin Sauveur que nous devons pratiquer toutes les vertus ; il nous en apprend les moyens ; il nous en donne l'exemple dans sa vie ; il en est le parfait modèle : et que pouvons-nous désirer davantage que d'avoir toujours à nos côtés un tel ami qui ne nous abandonne jamais dans les travaux et dans les souffrances, comme font les amis du monde ? Ne voyons-nous pas que le glorieux saint Paul avoit continuellement son nom dans la bouche, parce qu'il l'avoit continuellement gravé dans le cœur ; et depuis que j'ai connu cette vérité, et considéré avec soin la vie de quelques saints grands contemplatifs, j'ai remarqué qu'ils n'ont point tenu d'autre chemin. On le voit dans saint François, par l'amour qu'il avoit pour les plaies de ce divin Sauveur ; dans

saint Antoine de Padoue, par son affection pour sa sacrée et divine enfance; dans saint Bernard, par le plaisir qu'il prenoit à considérer sa très sainte humanité; dans sainte Catherine de Sienne et dans plusieurs autres saints.

Je ne doute point qu'il ne soit bon de détacher sa pensée des choses corporelles, puisque tant de personnes spirituelles le disent; mais ce ne doit être que lorsque l'on est fort avancé dans l'exercice de l'oraison; car il est évident que jusque-là il faut chercher le Créateur par les créatures, selon la grâce que Notre Seigneur fait à chacun, dont je n'entreprends point de parler. Ce que je prétends seulement dire, et que je voudrois pouvoir bien expliquer, parce que l'on ne sauroit trop le remarquer, c'est que l'on ne doit point mettre en ce rang la très sacrée humanité de Jésus-Christ.

---

## CHAPITRE VIII.

### MOYENS D'ÊTRE RECUEILLIS DANS L'ORAISON.

LORSQUE nous nous appliquons à l'oraison, ayons toujours soin d'être en compagnie: or, quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celui-là même qui vous a enseigné la prière que vous allez faire? Imaginez-vous donc que vous êtes avec Notre Seigneur Jésus-Christ.

O mes sœurs! vous qui ne sauriez beaucoup discourir avec l'entendement, ni porter vos pensées à méditer sans vous trouver aussitôt distraites, accoutumez-vous, je vous prie, à ce que je

viens de dire. Je sais par ma propre expérience que vous le pouvez, car j'ai passé plusieurs années dans cette peine de ne pouvoir fixer mon esprit durant l'oraison, et j'avoue qu'elle est très grande; mais si nous demandons à Dieu avec humilité qu'il nous en soulage, il est si bon qu'assurément il ne nous laissera pas ainsi seules, et viendra nous tenir compagnie: si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, acquérons-le en plusieurs années. Doit-on regretter le temps qu'on emploie à une occupation si utile? et qui nous empêche de l'y employer? Je vous le dis encore, on peut s'y accoutumer en travaillant à s'approcher toujours d'un si bon maître.

Je ne vous demande pas néanmoins de penser continuellement à lui, de former plusieurs raisonnemens, et d'appliquer votre esprit à faire de grandes et sublimes considérations; mais je vous demande seulement de le regarder. Qui vous empêche de tenir, au moins durant un peu de temps, les yeux de votre âme attachés sur cet adorable époux de vos âmes? Quoi! vous pouvez bien regarder des choses difformes, et vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables?

On dit que les femmes, pour bien vivre avec leurs maris, doivent se conformer à tous leurs sentimens, témoigner de la tristesse lorsqu'ils sont tristes, et de la joie quand ils sont gais, quoiqu'elles n'en aient point dans le cœur (ce qui, en passant, vous doit faire remarquer, mes sœurs, de quelle sujétion il a plu à Dieu de nous délivrer): c'est là véritablement, et sans rien exagérer, de quelle sorte Notre Seigneur traite avec nous; car il veut que nous soyons ma-

tresses, il s'assujettit à nos désirs, et se conforme à nos sentimens. Ainsi, si vous êtes dans la joie, considérez-le ressuscité, et alors quel contentement sera le vôtre de le voir sortir du tombeau tout éclatant de perfections, tout brillant de majesté, tout resplendissant de lumière, et tout comblé du plaisir que donne à un victorieux le gain d'une sanglante bataille, qu'il n'a donnée que pour vous mettre le sceptre à la main et la couronne sur la tête !

Si vous êtes tristes ou dans la souffrance, considérez-le allant au jardin des Oliviers, et jugez quelles doivent être les peines dont son âme étoit accablée, puisqu'il ne laissa pas de faire connoître sa tristesse et de s'en plaindre, quoiqu'il fût non-seulement patient, mais la patience même : considérez-le attaché à la colonne par l'excès de l'amour qu'il a pour nous, accablé de douleurs, déchiré à coups de fouet, persécuté des uns, outragé des autres, renoncé et abandonné par ses amis : ou bien considérez-le chargé de sa croix, sans que, même en cet état, on lui donne le temps de respirer. Pourvu que vous tâchiez de vous consoler avec ce divin Sauveur, et que vous tourniez la tête de son côté pour le regarder, il oubliera ces douleurs pour faire cesser les vôtres ; et quoique ses yeux soient tout trempés de ses larmes, sa compassion les lui fera arrêter sur vous avec une douceur inconcevable.

Si vous sentez, mes filles, que votre cœur soit attendri en voyant votre époux en cet état ; si, ne vous contentant pas de le regarder, vous prenez plaisir à vous entretenir avec lui, non par des discours étudiés, mais avec des paroles simples

qui lui témoignent combien ce qu'il souffre vous est sensible, ce sera alors que vous pourrez lui dire : « O Seigneur du monde et véritable époux de mon âme ! est-il possible que vous vous trouviez réduit à une telle extrémité ? O mon Sauveur et mon Dieu ! est-il possible que vous ne dédaigniez pas la compagnie d'une aussi vile créature que je le suis, car il me semble que je remarque à votre visage que vous tirez quelque consolation de moi ? Comment peut-il se faire que les anges vous laissent seul, et que votre père vous abandonne sans vous consoler ? Puis donc que cela est ainsi, et que vous voulez bien souffrir de si grandes douleurs pour l'amour de moi, qu'est ce peu que je souffre pour l'amour de vous, et de quoi puis-je me plaindre ? Je suis tellement confuse de vous avoir vu en ce déplorable état, que je suis résolue de supporter tous les maux qui pourront m'arriver, et de les considérer comme des biens, afin de vous imiter en quelque chose. Marchons donc ensemble, mon Sauveur ; je suis résolue de vous suivre quelque part que vous alliez, et je passerai partout où vous passerez. »

Embrassez ainsi, mes filles, la croix de votre divin Rédempteur : souffrez sans peine que les Juifs vous foulent aux pieds ; méprisez tout ce qu'ils vous diront ; fermez les oreilles à leurs insolences ; et quoique vous bronchiez et que vous tombiez avec votre saint époux, n'abandonnez point cette croix. Considérez l'excès inconcevable de ses souffrances : et quelque grandes que vous vous imaginiez que soient les vôtres, et quelque sensibles qu'elles vous soient, elles vous

sembleront si légères en comparaison des siennes, que vous vous trouverez toutes consolées.

Vous me demanderez peut-être, mes sœurs, comment cela peut se pratiquer, et vous me direz que, si vous aviez pu voir des yeux du corps notre Sauveur lorsqu'il étoit dans le monde, vous auriez avec joie suivi ce conseil, et que vous les auriez eus toujours fixés sur sa personne sacrée. N'ayez point, je vous prie, cette croyance : quiconque ne veut pas maintenant faire quelque effort pour se recueillir et le regarder au-dedans de soi, ce qui peut se faire sans péril et avec un peu de soin, auroit beaucoup moins pu se résoudre à demeurer avec la Madeleine au pied de la croix, lorsqu'il auroit eu devant ses yeux l'objet de la mort. Car quelles ont été, à votre avis, les souffrances de la glorieuse Vierge et de cette bienheureuse sainte ? Que de menaces ! que de paroles injurieuses ! que de rebuts et de mauvais traitemens ces ministres du démon ne leur firent-ils point éprouver ! Ce qu'elles endurent devoit sans doute être bien terrible ; mais comme elles étoient plus touchées de ces souffrances du Fils de Dieu que des leurs propres, une plus grande douleur en étouffoit une moindre. Ainsi, mes sœurs, ne vous persuadez pas si facilement que vous auriez pu supporter de si grands maux, puisque vous ne sauriez maintenant en souffrir de si petits.

Je vous conseille de choisir, entre les images de Notre Seigneur, celle qui vous donnera le plus de dévotion, non pour la porter seulement sur vous sans la regarder jamais, mais pour vous faire souvenir de lui parler fréquemment : il ne manquera pas de vous mettre dans le cœur et dans

la bouche ce que vous aurez à lui dire. Puisque vous parlez bien à d'autres personnes, comment les paroles pourroient-elles vous manquer pour vous entretenir avec Dieu ?

C'est aussi un autre fort bon moyen pour s'entretenir avec Dieu, que de prendre un livre en langage vulgaire ; par-là on recueille l'entendement. C'est ainsi qu'il faut accoutumer peu à peu l'âme à faire oraison par de saints artifices et de saints attraits, sans la dégoûter ni l'intimider. Représentez-vous que, depuis plusieurs années, vous êtes comme une femme qui a quitté son mari, et que l'on ne sauroit porter à retourner avec lui sans user de beaucoup d'adresse : voilà l'état où le péché nous a réduits. Notre âme est si accoutumée à se laisser emporter à tous ses plaisirs, ou pour mieux dire à toutes ses peines, qu'elle ne se connoît plus elle-même. Ainsi, pour l'engager à vouloir retourner dans sa maison, il faut user de mille artifices ; autrement, et si nous n'y travaillons peu à peu, nous ne pourrons jamais en venir à bout : mais je vous assure encore que, si vous pratiquez avec grand soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en tirerez sera tel, que nulle parole n'est capable de l'exprimer.

## CHAPITRE IX.

UTILITÉ DU RECUEILLEMENT ET DE LA PENSÉE QUE  
DIEU EST DANS NOUS-MÊMES.

Nous disons dans l'oraison dominicale, *notre Père qui êtes dans les Cieux* ; il importe donc infiniment de savoir ce que c'est que le Ciel, et où il faut aller chercher notre très saint et divin père. Je vous assure que tous les esprits distraits ont un très grand besoin, non-seulement de le croire, mais de tâcher de le connoître par expérience, parce que c'est l'une des choses qui arrête le plus l'entendement et fait que l'âme se recueille davantage en elle-même. Vous savez bien déjà que Dieu est partout ; or, comme partout où est le roi, là est la cour, ainsi, partout où est Dieu, là est le Ciel : et vous n'aurez pas sans doute de peine à croire que toute la gloire se rencontre où son éternelle majesté se trouve.

Considérez ce que dit saint Augustin, *qu'après avoir cherché Dieu de tous côtés, il le trouva dans lui-même*. Pensez-vous qu'il soit peu utile à une âme distraite de comprendre cette vérité, et de connoître qu'elle n'a point besoin d'aller au Ciel, afin de parler à son divin père, ni de crier de toute sa force pour s'entretenir avec lui ? Il est si proche de nous, que, quoique nous ne parlions que tout bas, il ne laisse pas de nous entendre, et nous n'avons point besoin d'ailes pour nous élever vers lui. Il suffit de nous tenir dans la solitude, de le regarder dans nous-mêmes, et de ne nous éloigner

jamais de la compagnie de cet hôte divin. Nous n'avons qu'à lui parler avec grande humilité comme à notre père ; à lui demander nos besoins avec grande confiance ; à lui faire entendre toutes nos peines ; à le supplier d'y apporter le remède, et à reconnoître en même temps que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfans. Enfin , vous ne sauriez trop considérer combien il importe de bien comprendre cette vérité, que Notre-Seigneur est au-dedans de nous-mêmes , et que nous devons nous efforcer d'y demeurer avec lui.

Cette manière d'oraison fait qu'on se recueille beaucoup plus tôt, et on en tire de grands avantages. On la nomme *oraison de recueillement*, parce que l'âme y recueille toutes ses puissances, et entre dans elle-même avec son Dieu ; étant là avec lui, elle peut penser à sa passion ; et l'ayant présent devant ses yeux, l'offrir à son Père, sans que son esprit se lasse en allant le chercher ou au jardin des Olives, ou à la colonne, ou sur le Calvaire.

Ceux qui pourront s'enfermer, comme je viens de le dire, dans ce petit ciel de notre âme, où ils trouveront celui qui en est le Créateur, aussi-bien que de la terre, et qui s'accoutumeront à ne rien regarder hors de là, et à ne point se mettre en un lieu où leurs sens extérieurs se puissent distraire, doivent croire qu'ils marchent dans un excellent chemin, et qu'avançant beaucoup en peu de temps, ils boiront bientôt de l'eau de la céleste fontaine. On peut les comparer à ceux qui, voyageant sur la mer avec un vent favorable, arrivent dans peu de jours au terme ; au lieu que ceux qui vont par terre en emploient bien davantage. Il est vrai qu'étant en cet état, nous ne pouvons pas dire que nous sommes déjà en pleine mer, vu que nous n'a-

vons pas encore tout-à-fait quitté la terre ; mais nous y sommes néanmoins en quelque sorte , puisqu'en recueillant nos sens et nos pensées , nous faisons pour la quitter tout ce qui est en notre pouvoir.

Si ce recueillement est véritable , on n'a pas de peine à le connoître , parce qu'il opère un certain effet que celui qui l'a éprouvé comprend mieux que je ne saurois vous le faire entendre ; c'est que l'âme , dans ces momens favorables que Dieu lui donne , se trouvant libre et victorieuse , pénètre le néant des choses du monde , s'élève vers le Ciel , et , à l'imitation de ceux qui se retranchent dans un fort pour se mettre à couvert des attaques de leurs ennemis , elle retire ses sens de ce qui est extérieur , et s'en éloigne de telle sorte , que , sans y faire réflexion , les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles et ceux de l'esprit s'ouvrent et deviennent plus clairvoyans pour les invisibles. Aussi ceux qui marchent par ce chemin ont presque toujours les yeux fermés durant la prière ; ce qui est une coutume excellente. A la vérité , il faut d'abord se faire quelque violence pour ne point regarder des objets sensibles ; mais cela n'arrive qu'au commencement , et quand on y est accoutumé , il faudroit se faire une plus grande violence pour les ouvrir , qu'on ne s'en faisoit auparavant pour les fermer. Il semble alors que l'âme comprend qu'elle se fortifie de plus en plus aux dépens du corps , et que , le laissant seul et affoibli , elle acquiert une nouvelle vigueur pour le combattre.

On ne s'aperçoit pas aussitôt de ce que je viens de dire ; mais si nous persévérons pendant quelques jours à nous faire violence , nous ne tarde-

rons pas à connoître clairement l'avantage que nous en aurons tiré : car, aussitôt que nous commencerons à prier, nous verrons que, sans y rien contribuer de notre part, les abeilles viendront d'elles-mêmes à la ruche pour travailler à faire le miel, parce que Notre-Seigneur veut que, pour récompense de notre travail, notre volonté devienne de telle sorte la maîtresse de nos sens, que dès qu'elle leur fait le moindre signe de vouloir se recueillir, ils lui obéissent et se recueillent avec elle. Si ensuite ils s'échappent, c'est toujours beaucoup qu'ils lui aient été soumis ; ils ne s'en vont alors que comme des esclaves qui sortent de la maison de leur maître sans faire le mal qu'ils auroient pu faire, et quand la volonté les rappelle, ils reviennent plus vite qu'ils ne s'en étoient allés.

Ceux qui travaillent à se recueillir courent moins de risques de tomber ; le feu du divin amour s'attache plus promptement à leur âme ; elle en est si proche, que, pour peu que leur entendement le souffle, la moindre étincelle qui en rejaillit est capable de l'embraser entièrement.

Représentez vous qu'il y a dans nous un palais si magnifique, que toute la matière en est d'or et de pierres précieuses, puisque, pour tout dire en un mot, il est digne de ce grand monarque qui l'habite. Songez que vous faites une partie de la beauté de ce palais ; et cela est vrai, puisque rien n'égale la beauté d'une âme enrichie de plusieurs vertus. Enfin, imaginez-vous que le Roi des rois est dans ce palais ; qu'il daigne vous y recevoir ; qu'il est assis sur un superbe trône, et que ce trône est votre cœur.

La comparaison dont je me sers pour vous faire comprendre ceci vous paroitra peut-être extrava-

gante ; elle peut néanmoins être fort utile , du moins aux femmes qui sont ordinairement ignorantes ; c'est un moyen propre à leur faire voir qu'il y a au-dedans de nous quelque chose d'incomparablement plus estimable que ce qui nous paroît au-dehors ; car ne nous imaginons pas qu'il n'y ait rien au-dedans de nous. Et plutôt à Dieu qu'il n'y eût que les femmes qui manquassent à faire cette considération ! Si tous les hommes avoient soin de rappeler dans leur mémoire le souvenir de ce divin hôte qui habite au milieu d'eux , il seroit impossible , à mon avis , de tant s'appliquer aux choses du monde qui frappent nos sens , en voyant combien elles sont indignes d'être comparées à celles qui sont dans nous-mêmes.

Tout le mal vient , mon Seigneur , de ce que nous ne comprenons pas assez combien , dans la vérité , vous êtes proche de nous : nous agissons comme si vous en étiez fort éloigné. Eh ! combien grand seroit cet éloignement , s'il falloit que nous allassions vous chercher jusque dans le Ciel ?

Je voudrois , dans le moment présent , bien faire comprendre que , pour nous accoutumer à fixer notre esprit , afin qu'il sache ce qu'il dit et à qui il le dit , il est besoin de recueillir dans nous-mêmes nos sens extérieurs , et de leur donner de quoi s'occuper , n'y ayant point de doute que le Ciel ne se trouve au-dedans de nous , puisque le Créateur du Ciel y habite ; et je confesse n'avoir jamais su ce que c'est que de prier avec satisfaction , jusqu'à ce qu'il m'ait appris d'en user de cette manière. Je me suis toujours si bien trouvée de me recueillir ainsi en moi-même , que c'est ce qui me fait insister si long-temps sur ce sujet.

Pour conclusion , je dis que celui qui désire for-

mer cette habitude, car c'en est une qui dépend de nous, ne doit point se lasser de s'accoutumer à se rendre peu à peu maître de soi-même, en rappelant ses sens au-dedans de lui. En retranchant l'usage extérieur de nos sens, faisons-les servir à notre recueillement intérieur, en sorte que, si nous parlons, nous tâchions de nous souvenir que nous avons dans le fond de notre cœur quelqu'un avec qui nous devons parler ; si nous entendons parler au-dehors, nous nous souvenions que nous devons écouter celui qui nous parle de plus près, et qu'enfin nous considérions toujours que nous pouvons, si nous le voulons, ne nous séparer jamais par l'esprit et par le cœur de cette divine compagnie.

Que l'âme, s'il se peut, pratique ceci plusieurs fois le jour, qu'elle le pratique au moins quelquefois ; en s'y accoutumant, elle en retirera tôt ou tard un grand avantage ; Dieu ne lui aura pas plus tôt fait cette grâce, qu'elle ne voudroit pas la changer contre tous les trésors de la terre. Au nom de Dieu, puisque rien ne s'acquiert sans peine, ne plaignez pas le temps et l'application que vous y emploierez ; et je vous assure qu'avec l'assistance de Notre Seigneur, vous en viendrez à bout dans un an, et peut-être dans six mois.

---

## CHAPITRE X.

ON PEUT, SANS LE DON DE L'ORAISON MENTALE ET  
CONTEMPLATIVE, PARVENIR A LA PERFECTION.

Je connois une personne fort âgée, fort vertueuse, fort pénitente, grande servante de Dieu, et

enfin telle que je m'estimerois heureuse de lui ressembler, qui emploie les jours et les années en des oraisons vocales, sans jamais pouvoir faire l'oraison mentale : le plus qu'elle puisse faire, est de s'occuper dans ces oraisons vocales, en n'en prononçant que peu à la fois. Il s'en rencontre plusieurs autres qui sont de même : mais pourvu qu'elles soient humbles, je crois qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont de grands sentimens et de grandes consolations dans l'oraison, et peut-être même avec plus de sûreté, parce qu'il y a sujet de douter si ces consolations viennent de Dieu, et que, si elles ne sont pas de Dieu, elles sont fort dangereuses, à cause que le démon s'en sert pour nous donner de la vanité ; au lieu que, si elles viennent de Dieu, il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'elles seront toujours accompagnées d'humilité.

Il y a plus ; celles qui ne goûtent point ces consolations, craignent toujours que ce soit par leur faute ; elles demeurent donc dans l'humilité, et prennent un soin continuel de s'avancer ; elles ne voient pas jeter aux autres une seule larme sans s'imaginer que, si elles n'en répandent pas aussi, cela vient de ce qu'elles ne les suivent que de fort loin dans le service de Dieu ; mais peut-être les précèdent-elles. Les larmes, quoique bonnes, ne sont pas toutes parfaites, et il se rencontre toujours plus de sûreté dans la mortification, le détachement et l'exercice des autres vertus. Pourvu donc que vous les pratiquiez, n'appréhendez point de ne pas arriver à la perfection aussi-bien que les plus contemplatives.

Marthe n'étoit-elle pas une sainte, quoique l'on ne dise point qu'elle fût contemplative ? Et quo

souhaitez-vous davantage que de pouvoir ressembler à cette bienheureuse fille qui mérita de recevoir si souvent Notre Seigneur Jésus-Christ dans sa maison, de lui donner à manger, de le servir et de s'asseoir à sa table ? Si elle eût toujours été, ainsi que sa sœur, dans des transports, et comme hors d'elle-même, qui auroit pris soin de ce divin hôte ? Des religieuses doivent considérer qu'un monastère est aussi la maison de sainte Marthe, et qu'il doit y avoir quelque chose aussi-bien de Marthe que de Madeleine. Que celles que Dieu conduit par le chemin de la vie active, se gardent donc bien de murmurer d'en voir d'autres toutes plongées dans la vie contemplative, puisqu'elles ne doivent point douter que Notre Seigneur ne prenne leur défense contre ceux qui les accusent ; mais quand même il ne parleroit point pour elles, elles devroient demeurer en paix, comme ayant reçu de lui la grâce de s'oublier elles-mêmes et toutes les choses créées. Qu'elles se souviennent qu'il est besoin que quelqu'un ait soin de lui apprêter à manger, et s'estiment heureuses de le servir avec sainte Marthe. Qu'elles considèrent que la véritable humilité consiste principalement à se soumettre sans peine à tout ce que Notre Seigneur ordonne de nous, et à nous estimer indignes de porter le nom de ses servantes.

Ainsi, soit que l'on s'applique à la contemplation, soit que l'on fasse l'oraison mentale ou vocale, soit que l'on assiste les malades, ou soit que l'on s'emploie aux offices de la maison, les plus bas même et les plus vils, puisque tout cela est rendre service à ce divin hôte qui vient loger, manger et se reposer chez nous, que nous importe

de nous acquitter de nos devoirs envers lui plutôt d'une manière que d'une autre ?

Je ne dis pas néanmoins qu'il doive tenir à vous que vous n'arriviez à la contemplation ; je dis, au contraire, que vous devez faire tous vos efforts pour y arriver, mais en reconnoissant que cela dépend de la seule volonté de Dieu, et non pas de votre choix ; car, après que vous aurez servi durant plusieurs années dans un même office, s'il veut que vous y demeuriez encore, ne seroit-ce pas une plaisante humilité de vouloir passer à un autre ? Laissez le maître de la maison ordonner de tout comme il lui plaît ; il est tout sage, il est tout puissant, il fait ce qui vous est le plus propre, et ce qui lui est le plus agréable. Assurez-vous que, si vous faites tout ce qui est en votre pouvoir, et si vous vous préparez à la contemplation d'une manière aussi parfaite qu'est celle que je vous ai proposée, c'est-à-dire, avec un entier détachement et une véritable humilité, ou Notre Seigneur vous la donnera, ou s'il ne vous la donne pas, c'est parce qu'il se réserve de vous la donner dans le Ciel avec toutes les autres vertus, et qu'il vous traite comme des âmes fortes et généreuses, en vous faisant porter la croix ici-bas, ainsi que lui-même l'a toujours portée lorsqu'il a été dans le monde.

Cela étant, quelle plus grande marque peut-il vous donner de son amour, que de vouloir ainsi pour vous ce qu'il a voulu pour lui-même ? Et ne pourroit-il pas bien se faire que la contemplation ne vous seroit pas si avantageuse que de demeurer comme vous êtes ? Ce sont des jugemens qu'il se réserve, et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. Il nous est même utile que cela ne dépende

point de notre choix ; car nous voudrions aussitôt être de grandes contemplatives , parce que nous nous imaginons qu'il se rencontre en cet état plus de douceur et plus de repos. Quel avantage pour nous de ne pas rechercher nos avantages, puisque nous ne saurions craindre de perdre ce que nous n'avons point désiré ? Notre Seigneur ne permettra jamais que celui qui a véritablement mortifié son esprit pour l'assujettir au sien , perde rien que pour gagner davantage.

---

## CHAPITRE XI.

L'ACTION OU LE SERVICE DE DIEU DOIT ÊTRE LA FIN  
DE LA CONTEMPLATION.

Je souhaite , mes sœurs , que votre occupation dans l'oraison n'ait pas pour but les consolations qui s'y rencontrent , mais que vos désirs tendent à y acquérir de la force pour être plus capables de servir Dieu. Ce seroit perdre un temps si précieux que d'en user d'une autre sorte , et pouvons-nous prétendre recevoir de telles faveurs de Notre Seigneur en tenant un autre chemin que celui par lequel lui-même et tous les saints ont marché ? Il faut , pour bien recevoir ce divin hôte , que Marthe et Madeleine se joignent ensemble ; car seroit-ce le bien recevoir que de ne lui point donner à manger ? Et qui lui auroit donné , si Marthe fût toujours demeurée comme Madeleine assise à ses pieds pour écouter sa parole ? Or , quelle est cette nourriture qu'il désire , sinon que nous nous employions de tout notre pouvoir à lui

gagner des âmes qui le louent et qui trouvent leur salut dans les louanges qu'elles lui donnent, et les services qu'elles lui rendent ?

Vous me ferez peut-être à cela deux objections : la première, que Jésus-Christ dit que Madeleine *avoit choisi la meilleure part* ; à quoi je répons qu'elle avoit déjà fait l'office de Marthe quand elle lui avoit lavé les pieds, et les avoit essuyés avec ses cheveux : car quelle mortification croyez-vous que ce fût à une personne de sa condition, d'aller ainsi à travers les rues, et peut-être seule, tant sa ferveur la transportoit, d'entrer dans une maison inconnue, de souffrir le mépris des pharisiens et les reproches de sa vie passée que lui faisoient ces méchans qui se moquoient de son changement, et disoient qu'elle vouloit faire la sainte, comme on le dit encore aujourd'hui aux personnes qui se convertissent à Dieu, quoique toutes ne soient pas en aussi mauvaise réputation qu'étoit alors cette admirable pénitente ? Mais il est certain, mes sœurs, qu'elle a eu la meilleure part, parce que ses souffrances ont été extrêmes ; car, sans parler de la douleur insupportable dont elle fut pénétrée en voyant tout un peuple animé d'une haine si horrible pour son Sauveur, que ne souffrit-elle point à sa mort ? On voit par là que cette illustre sainte n'étoit pas toujours aux pieds de Notre-Seigneur dans la contemplation et dans la joie.

La seconde objection que vous pourrez me faire est que vous travailleriez de bon cœur à gagner des âmes à Dieu, mais que votre condition et votre sexe ne vous le permettent pas, puisqu'ils vous rendent incapables d'enseigner et de prêcher comme faisoient les apôtres. J'ai fait ailleurs

une réponse à cela : mais je ne laisserai pas de la rappeler, parce que, dans les bons desirs que Dieu vous donne, cette pensée vous peut venir en l'esprit.

J'ai donc dit ailleurs qu'il arrive quelquefois que le démon nous inspire des desseins qui sont au-dessus de nos forces, afin de nous faire abandonner ceux que nous pourrions exécuter, et qu'ainsi nous ne pensions qu'à faire des choses qui nous sont impossibles. Contentez-vous donc, mes sœurs, du secours que vous pouvez donner par l'oraison à quelques âmes, et ne prétendez pas pouvoir être utiles à tout le monde; mais tâchez de l'être aux personnes en la compagnie desquelles vous vivez : votre action sera en cela d'autant plus parfaite, que vous êtes plus obligées de les servir que les autres. Car croyez-vous que ce soit peu faire de les exciter et animer toutes par votre humilité, par votre mortification, par votre charité et par tant d'autres vertus, à augmenter de plus en plus leur amour pour Dieu et leur ardeur à le servir? Rien ne lui peut plaire davantage, ni vous être plus utile; et vous voyant ainsi faire tout ce qui dépend de vous, il connoitra que vous feriez encore beaucoup davantage si vous le pouviez, et ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné plusieurs âmes.

---

 CHAPITRE XII.

L'OBÉISSANCE ET LA CHARITÉ PEUVENT NOUS ÉLEVER A LA PLUS HAUTE PERFECTION : CES DEUX VERTUS PRÉFÉRABLES A TOUTES LES CONSOLATIONS DE L'ORAISON ET AUX RAVISSEMENTS MÊME. ON NE DOIT POINT CRAINDRE DE QUITTER L'ORAISON ET LA SOLITUDE, LORSQUE LES OCCASIONS DE PRATIQUER CES VERTUS Y OBLIGENT. EXEMPLES QUE LA SAINTE EN RAPPORTE, ET CONSEILS QU'ELLE DONNE.

J'AI VU des personnes qui s'imaginent que la perfection dépend de l'entendement : ainsi, lorsqu'en faisant de grands efforts il leur vient beaucoup de pensées de Dieu, elles se croient aussitôt fort spirituelles; et si on les détourne de leur oraison, quoique pour les occuper à des choses utiles, elles s'affligent et pensent être perdues. Les hommes savans ne tombent pas ordinairement dans cette erreur; mais nous autres femmes avons besoin de recevoir des instructions sur tout.

Je ne dis pas que ce ne soit une grâce de Dieu de penser toujours à lui et de méditer sur les merveilles de ses œuvres, ni qu'il soit bon de tâcher de l'acquérir : je dis seulement que tous les esprits n'y sont pas propres, et qu'au contraire il n'y a personne qui ne soit capable de l'aimer. J'ai écrit ailleurs une partie des causes de l'égarément de notre imagination, étant impossible de les rapporter toutes; c'est pourquoi je n'en parlerai point ici, je me contenterai de dire que la pensée n'étant pas l'âme, la volonté seroit bien malheu-

reuse si elle étoit conduite par elle, et qu'ainsi l'avancement de l'âme ne consiste pas à beaucoup penser, mais à beaucoup aimer. Si l'on me demande ce qu'il faut faire pour acquérir cet amour, je réponds que c'est de se résoudre à agir et à souffrir pour Dieu, et à le faire en effet lorsque les occasions s'en présentent.

Ce n'est pas que la pensée de ce que nous devons à Dieu, de ce qu'il est, et de ce que nous sommes, ne soit d'un grand mérite, ne serve à prendre la résolution que je viens de dire, et ne soit fort utile dans les commencemens; mais elle ne doit pas empêcher qu'elle ne satisfasse à l'obéissance et à la charité envers le prochain; deux vertus qui nous obligent souvent à quitter le plaisir si doux de s'entretenir seul à seul avec Dieu. Se priver de ce contentement pour de tels sujets, c'est demeurer avec lui, c'est agir pour lui, puisqu'à l'égard de la charité, il a dit de sa propre bouche : *Je tiendrai comme fait à moi-même ce que vous ferez pour l'un de ces petits qui sont à moi; et pour ce qui est de l'obéissance, il ne veut pas que nous marchions par un autre chemin que celui par lequel il a marché quand il a été obéissant jusques à la mort. Si cela est très véritable, d'où procède donc la peine que l'on ressent lorsque, pour satisfaire à l'obéissance ou à la charité, on se voit privé du plaisir de passer une grande partie du jour dans la retraite et dans l'oubli de soi-même, pour ne s'occuper que de Dieu seul? Elle procède, à mon avis, de deux causes, dont la principale est l'amour-propre, qui nous empêche d'apercevoir que nous préférons notre contentement à celui de Dieu; car il est vrai que lorsqu'une âme commence à goûter combien le*

Seigneur est doux, elle n'a point de si grand contentement que de jouir de ses faveurs sans en être distraite par des occupations corporelles. Mais peut-on avoir de la charité, aimer Dieu véritablement, et connoître ce qu'il désire de nous, et demeurer en repos, dans le temps qu'en agissant on seroit utile à une âme, soit pour augmenter son amour pour lui, ou la consoler, ou la tirer de quelque péril ? Combien dangereux seroit ce repos dans lequel on ne considéreroit que soi-même ? Et lorsque nous ne pouvons point servir le prochain par des actions, ne devons-nous pas au moins, touchés de voir tant d'âmes qui se perdent, demander continuellement à Dieu par nos prières d'avoir pitié d'elles, et nous tenir heureuses de renoncer à notre satisfaction particulière pour faire une chose qui lui est si agréable.

On en peut dire autant de l'obéissance ; car seroit-il supportable que, Dieu nous commandant précisément par nos supérieurs et nos supérieures, une action importante pour son service, nous ne voulussions pas interrompre notre méditation, parce que nous prendrions plus de plaisir à considérer sa grandeur et les merveilles de ses œuvres, qu'à faire ce qu'ils nous ordonneroient ? Ce seroit en vérité un plaisant moyen de s'avancer dans son amour, que de vouloir ainsi lui lier les mains, en prétendant qu'il ne peut nous conduire que par le chemin qui nous plaît et nous contente davantage.

« O mon Seigneur et mon Dieu, que vos voies  
» sont différentes de nos pensées ! vous ne dési-  
» rez autre chose d'une âme résolue à vous aimer  
» et à vous suivre, sinon son obéissance, et elle  
» n'a, pour vous plaire, qu'à s'informer de ce

» qui importe le plus à votre service, et désirer  
 » de l'exécuter. Il lui suffit de n'avoir point d'autre  
 » volonté que la vôtre, sans demander s'il y a di-  
 » vers chemins pour aller à vous, et vouloir choi-  
 » sir celui qui convient le plus à son humeur.  
 » Elle doit s'abandonner à vous pour la conduire  
 » en la manière que vous savez lui être la plus  
 » avantageuse, et quoique le supérieur ne pense  
 » pas à la mettre dans la voie qui pourroit la  
 » rendre plus spirituelle, mais seulement à l'em-  
 » ployer à ce qu'il croit le plus utile pour la com-  
 » munauté, vous disposez, mon Dieu, les choses,  
 » en sorte que, sans que l'on comprenne com-  
 » ment cela s'est pu faire, ces âmes se trouvent  
 » si avancées dans la vie spirituelle par le mérite  
 » de leur obéissance, qu'on ne sauroit le voir  
 » sans étonnement. »

Je connois une personne la plus affectionnée à l'obéissance que j'aie vue en toute ma vie, et dont la conversation seule inspireroit l'amour de cette vertu : elle a passé près de quinze ans dans des occupations continuelles de divers offices, sans avoir pu, durant tout ce temps, avoir une seule journée à elle, quelque désir qu'elle en eût ; et tout ce qu'elle pouvoit faire étoit de dérober quelques momens pour prier et conserver sa conscience toujours pure. Dieu l'en a bien récompensée ; car, sans qu'elle sache comment cela s'est pu faire, elle se trouve dans cette liberté d'esprit si désirable et si précieuse qui se rencontre dans les plus parfaits. Ainsi, ayant tout acquis en ne voulant rien, elle jouit du plus grand bonheur que l'on puisse souhaiter en cette vie.

Qu'heureuse est donc l'obéissance, et qu'heu-

reuses sont les distractions qu'elle cause, puisque l'on peut arriver par elles à une si grande perfection ! La personne dont je viens de parler n'est pas la seule en qui je l'ai remarquée. Apprenons donc qu'il nous doit être indifférent en quelles œuvres l'obéissance nous oblige de nous employer ; et que si, par exemple, c'est à la cuisine, Notre Seigneur ne nous y assistera pas moins qu'ailleurs, tant intérieurement qu'extérieurement.

Il me souvient qu'un religieux me raconta, qu'étant résolu d'obéir ponctuellement à tout ce que son supérieur lui ordonneroit, il arriva qu'après avoir travaillé avec excès, et étant déjà tard et n'en pouvant plus, il s'assit pour se reposer un peu ; mais que son supérieur l'ayant rencontré, il lui ordonna de prendre une bêche et d'aller travailler au jardin ; qu'il obéit malgré la répugnance de la nature, et que, traversant un petit passage que j'ai vu plusieurs années depuis, en un voyage que je fis pour aller fonder un monastère en ce lieu-là, Notre Seigneur lui apparut chargé de sa croix et réduit en tel état, qu'il n'eut pas peine à connoître que ce travail qu'on lui avoit commandé et qu'il croyoit excessif, n'étoit rien en comparaison d'une si grande souffrance.

Je crois que comme le diable voit que rien n'est si capable que l'obéissance de nous faire bientôt arriver au comble de la perfection, il n'y a point d'efforts qu'il ne fasse sous divers prétextes, pour nous dégoûter de cette vertu, et nous faire trouver de la difficulté à la pratiquer. Si l'on remarque bien ceci, l'expérience fera connoître que rien n'est plus véritable ; car n'est-il pas évident que la haute perfection ne consiste pas en des conso-

lations intérieures, en de grands ravissements, en des visions, et au don de prophétie; mais à rendre notre volonté si conforme et si soumise à celle de Dieu, que nous embrassions de tout notre cœur ce qu'il veut, et ne mettions point de différence entre ce qui est amer et ce qui est doux, lorsqu'il nous est présenté de sa main. J'avoue que c'est une chose très difficile de faire non-seulement des choses si contraires à notre naturel, mais de les faire avec plaisir; et c'est aussi en cela que paroît la force de cet amour parfait, qui est seul capable de nous faire oublier ce qui nous contente, pour ne penser qu'à contenter celui qu'il fait régner dans notre cœur: car il est certain que quelque grands que soient les travaux, ils nous paroissent doux lorsque nous considérons qu'ils sont agréables à Dieu; et c'est de cette manière qu'aiment ceux qui sont arrivés jusqu'à ce point de perfection de souffrir avec joie les persécutions, les injustices, et les atteintes que l'on donne à leur honneur.

Cela est si constant, qu'il seroit inutile de m'y arrêter davantage: et ce que je prétends, est de faire voir que l'obéissance est le meilleur de tous les moyens pour arriver à cet heureux état: en voici la preuve. Nous ne sommes point maîtres de notre volonté pour l'employer tout entière et sans réserve à accomplir celle de Dieu, jusqu'à ce que nous l'ayons soumise à la raison; or, nul chemin n'est si court et si sûr pour y arriver, que celui de l'obéissance; et non-seulement nous n'y arriverons jamais par nos lumières particulières, mais nous ne le pourrions tenter sans péril, parce que notre amour-propre ne nous proposant que ce qui le flatte, nous rejetons souvent ce qui est

le plus conforme à la raison par la répugnance qu'il y trouve.

Il y auroit tant de choses à dire sur ce sujet, que je n'aurois jamais fait si j'entreprendois de parler à fond de ce combat qui se passe en nous, et de ce que le démon, le monde et notre sensualité nous représentent, pour offusquer de telle sorte notre raison, qu'elle nous devienne inutile. Ainsi, au lieu d'entrer plus avant dans ce discours, il vaut mieux venir aux remèdes que l'on peut apporter à un si grand mal. Je n'y en vois point de meilleur que de faire comme ceux qui, après avoir long-temps plaidé et employé inutilement beaucoup d'argent et beaucoup de peine pour voir la fin de leur procès, s'en remettent à des arbitres. Nous devons de même choisir un supérieur ou un confesseur, à qui nous rapportions sincèrement cette contestation qui se passe en nous, sans nous en inquiéter davantage, suivant ces paroles de Notre-Seigneur : *Qui vous écoute, m'écoute.*

Puisqu'on ne peut donner que ce que l'on a, et que cette soumission de notre volonté à celle de Dieu est un trésor qui ne se trouve que dans l'obéissance, il faut s'exercer toujours de plus en plus à cette vertu ; parce que, plus nous nous assujettissons aux hommes en les rendant maîtres de notre volonté, plus nous en devenons nous-mêmes les maîtres, pour la pouvoir conformer à celle de Dieu. Cet assujettissement ne nous empêchera certainement pas d'arriver à cette véritable union dont j'ai parlé, qui consiste à n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu ; c'est là l'union que je souhaite pour moi-même, et que je souhaite à toutes les âmes, plutôt que ces transports d'esprit si délicieux auxquels on donne le nom d'*union*,

et qui le sont en effet lorsqu'ils sont suivis de l'obéissance dont j'ai parlé. Mais si cela n'est pas ces âmes dont j'ai parlé ne se trouveront, à mon avis, unies qu'à leur amour-propre, et non pas à la volonté de Dieu.

La seconde cause du dégoût pour la vie active, dont j'ai parlé, vient, à mon avis, de ce qu'il se rencontre dans la solitude moins d'occasions d'offenser Dieu, quoiqu'il y en ait toujours quelques-unes, puisque les démons y sont et nous aussi ; cette raison me paroîtroit encore plus forte pour nous faire désirer d'être séparées du commun des créatures, que celle du plaisir de recevoir de Dieu des consolations et des faveurs. Mais c'est dans les occasions où nous courons plus de risque d'offenser Dieu, et où nous avons besoin de nous tenir toujours sur nos gardes, que nous pouvons beaucoup mieux faire paroître si notre amour pour Dieu est véritable ; c'est alors, suivant moi, que nous faisons un plus grand progrès dans la vertu, quoique nous commettions plus de fautes, et fassions même de petites chutes. Il faut remarquer que je suppose toujours que ce n'est que lorsque l'obéissance ou la charité nous y engage ; car sans cela je demeure d'accord que la solitude vaut mieux, et lors même que nous sommes dans l'action, nous la devons continuellement désirer.

Si j'ai dit qu'il y a plus à profiter dans l'action que dans la solitude, c'est parce que la première nous fait connoître à nous-mêmes, et voir jusqu'où va notre vertu : quelque sainte qu'une personne qui est toujours dans la solitude ait sujet de se croire, elle ne sait ni ne peut savoir si elle a de la patience et de l'humilité, de même que, pour

savoir si un homme est fort vaillant, il faut l'avoir vu dans les occasions. Saint Pierre témoignoit ne rien craindre ; et le contraire parut lorsqu'il fallut venir à l'épreuve.

Hélas ! Seigneur, combien ne nous importe-t-il pas de connoître notre misère ! sans cela nous nous trouvons partout en péril ; il nous est donc avantageux que l'on nous commande des choses qui nous fassent voir notre foiblesse : aussi je crois que Dieu nous favorise plus en un seul jour où il nous humilie et nous donne la connoissance de nous-mêmes, qu'en plusieurs journées d'oraison. Qui doute qu'un ami véritable n'aime en tout temps et en tous lieux son ami ? Et quelle apparence y a-t-il que l'on ne puisse faire oraison que dans le secret de la solitude ? J'avoue que les personnes qui sont dans l'action n'ont pas grand loisir pour prier ; mais mon Sauveur, quelle force n'a point auprès de vous un soupir qui procède du fond du cœur, par la peine de voir qu'outre le déplaisir de demeurer en cet exil, on ne nous donne pas le temps de jouir dans la retraite de vos célestes consolations ?

Il faut donc bien prendre garde à n'oublier jamais dans l'action, quoique faite par obéissance et par charité, d'élever souvent son esprit à Dieu. Croyez-moi, l'âme ne tire point d'avantages des longues oraisons, lorsque l'obéissance et la charité l'appellent ailleurs : et, au contraire, les bonnes œuvres la rendent en peu de temps beaucoup plus capable d'être embrasée de l'amour de Dieu, que plusieurs heures de méditation. C'est de lui seul que nous devons attendre tout notre bonheur : qu'il soit béni aux siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

## CHAPITRE XIII.

PLAISIR INCONCEVABLE DE L'ÂME DANS L'ORAISON  
D'UNION.

L'ORAISON qu'on appelle d'*union*, parce que l'âme est alors plus intimement unie à Dieu, est comme un sommeil de ces trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, dans lequel, quoiqu'elles ne soient pas entièrement assoupies, elles ne savent comment elles opèrent. Le plaisir que l'on y reçoit est incomparablement plus grand que celui que l'on goûte dans l'oraison de quiétude, et l'âme est alors tellement inondée et comme assiégée de l'eau de la grâce, qu'elle ne sauroit passer outre, ni ne voudroit pas, quand elle le pourroit, retourner en arrière, tant elle se trouve heureuse de jouir d'une si grande gloire; c'est comme une personne agonisante, qui, avec le cierge béni qu'elle tient en sa main, est prête à rendre l'esprit pour mourir de la mort qu'elle souhaite: car dans une oraison si sublime, l'âme ressent une joie qui va au-delà de toutes paroles; et cette joie me paroit n'être autre chose que de mourir presque entièrement à tout ce qui est dans le monde, pour ne posséder que Dieu seul, ce qui est la seule manière dont je puis m'expliquer. L'âme ne sait alors ce qu'elle fait, elle ignore même si elle parle, ou si elle se tait; si elle rit, ou si elle pleure; c'est une heureuse extrayagance, c'est une céleste folie dans laquelle elle s'instruit de la véritable sagesse, d'une manière qui la remplit d'une consolation

inconcevable. Les puissances sont alors incapables de s'appliquer à autre chose qu'à Dieu ; il semble que, nulle d'elles n'osant se mouvoir, nous ne saurions, sans leur faire une grande violence, les détourner d'un tel objet ; et encore ne sais-je si avec tous nos efforts nous le pourrions. En cet état, on n'a dans la bouche que des paroles d'action de grâces sans ordre et sans suite, si ce n'est que Dieu lui-même les arrange ; car l'entendement n'y a point de part : et dans cet heureux état où l'âme se trouve, elle voudroit ne faire autre chose que de louer et de bénir Dieu : c'est alors que l'âme désireroit, pour l'intérêt de la gloire de son maître, que chacun pût voir quel est le bonheur dont il lui plaît qu'elle jouisse, afin de l'aider à l'en remercier et prendre part à sa joie, dont l'excès est tel, qu'elle en est presque suffoquée. Il me sembloit que j'étois comme cette femme dont il est parlé dans une parabole de l'Évangile, qui appelloit ses voisins pour se réjouir avec elle de ce qu'elle avoit retrouvé la dragme qu'elle avoit perdue, et que c'étoient les sentimens où devoit être David, cet admirable prophète, quand il touchoit sa harpe avec tant de ferveur et de zèle pour chanter les louanges de Dieu.

Mon Dieu, en quel état se trouve l'âme dans un si haut degré d'oraison ! elle voudroit être toute convertie en langues pour avoir plus de moyens de vous louer, et elle dit mille saintes extravagances qui ne procèdent toutes que du désir de vous plaire. Je connois une personne qui, quoiqu'elle ne sache point faire de vers, en faisoit alors sur-le-champ, pleins de sentimens, très vifs et très passionnés, pour se plaindre à Dieu de l'heureuse peine qu'un tel excès de bonheur

lui faisoit souffrir : son entendement n'avoit point de part à ces vers ; c'étoit une production de son amour , et non pas de son esprit ; et que n'auroit-elle point voulu faire pour donner des marques de la joie dont cette peine étoit mêlée ? Il n'y a point de tourmens qui ne lui eussent paru doux , si l'occasion se fût offerte de les endurer pour témoigner à Dieu sa reconnoissance de ses faveurs , et elle voyoit clairement que l'on ne devoit presque rien attribuer aux martyrs de la constance avec laquelle ils souffroient tant d'effroyables supplices , parce que toute leur force venoit de lui.

Mais quelle peine n'est-ce point à une âme de se voir contrainte (pour rentrer dans les soins et les occupations du monde) de sortir de cet état de bonheur et de gloire , puisque je crois n'avoir rien dit des joies qu'on y ressent , qui ne soit au-dessous de la vérité ? « Soyez, Seigneur, béni à  
» jamais, et que toutes les créatures ne cessent  
» point de vous louer ! Je vous supplie, ô mon  
» roi ! que , comme en écrivant ceci je me trouve  
» dans cette céleste et sainte folie de votre amour  
» dont votre miséricorde me favorise , vous y fassiez  
» entrer tous ceux à qui je m'efforcerai de la  
» communiquer. Ou permettez , Seigneur, que  
» je ne converse plus avec personne , et délivrez-  
» moi de tous les embarras du siècle , ou faites  
» finir mon exil sur la terre pour me retirer à vous.  
» Votre servante, mon Dieu, ne peut plus souffrir  
» d'être éloignée de votre présence, et si elle a  
» plus long-temps à vivre, elle ne sauroit goûter  
» d'autres consolations que celles que vous lui  
» donnerez ; elle brûle du désir d'être affranchie  
» des liens du corps ; le manger lui est insupportable , le sommeil l'afflige ; elle voit qu'en cette

» vie tout le temps se passe à satisfaire le corps ;  
 » et rien ne la peut contenter que vous seul , parce  
 » que , ne voulant vivre qu'en vous , c'est ren-  
 » verser l'ordre que de vivre en elle-même. »

Je prie de considérer qu'on ne doit pas prétendre que je puisse rendre raison de ce que je dis , lorsque Notre Seigneur me tire hors de moi-même ; car je ne saurois croire que ce soit moi qui parle. Tout ce qui se présente à mon esprit me paroît comme un songe , et je ne voudrois voir autre chose que des personnes malades de cette heureuse maladie dans laquelle je me trouve. Puissions-nous tous être frappés de cette sainte folie pour l'amour de celui qui a bien voulu , pour l'amour de nous , passer pour un insensé !

---

#### CHAPITRE XIV.

Oraison de ravissement ou d'extase : état de l'âme dans cette oraison : réflexions et sentimens admirables de la sainte.

DANS l'oraison de ravissement , l'âme est comblée d'une joie parfaite et toute pure : on connoît que l'on en jouit , quoique sans savoir comment on en jouit ; et l'on sait que ce bonheur comprend tous les biens imaginables , sans pouvoir néanmoins concevoir quel il est : tous les sens sont tellement remplis et occupés de cette joie , qu'ils ne sauroient s'appliquer à quoi que ce soit d'intérieur ou d'extérieur. Ils pouvoient , dans l'oraison de quiétude et d'union , donner quelque marque de leur joie ; mais en celle-ci , quoiqu'elle soit incomparable-

ment plus grande , l'âme et le corps sont incapables de la témoigner ; quand ils le voudroient , ils ne le pourroient sans troubler par cette distraction le merveilleux bonheur dont ils jouissent : et s'ils le pouvoient , cette union de toutes les puissances cesseroit d'être. Je ne saurois bien faire entendre ce que l'on appelle en cela *union* , ni comment elle se fait ; et je le laisse à expliquer à ceux qui sont savans dans la théologie mystique dont j'ignore tous les termes. Je prétends seulement rapporter ce que l'âme sent dans cette divine union , qui fait que deux choses , qui auparavant étoient distinctes et séparées , n'en font plus qu'une. « Que vous » êtes bon , mon Dieu ! soyez béni à jamais , et » que toutes les créatures vous louent de ce que » votre amour pour nous fait que nous pouvons » parler avec certitude de cette communication » que vous avez avec quelques âmes , même durant cette vie. O libéralité sans bornes , d'accorder des faveurs si excessives à des personnes » qui vous ont tant offensé ! Peut-on n'en être » point épouvanté , à moins que d'avoir l'esprit si occupé des choses de la terre , que l'on soit entièrement incapable d'envisager les merveilles de vos œuvres ? Je me perds dans la considération d'un si grand excès de bonté. Quelquefois , pour me soulager , je vous dis des extravagances , non pas durant cette sublime union , étant alors incapable d'agir , mais au commencement ou à la fin de mon oraison , et je vous parle en cette sorte : Prenez garde , Seigneur , à ce que vous faites : et quoiqu'en me pardonnant tant de péchés , vous ayez voulu les oublier , souvenez-vous-en , je vous prie , afin de modérer les faveurs dont vous me comblez : ne mettez pas , ô

» mon Créateur ! une liqueur si précieuse dans  
» un vase à demi cassé, puisque vous avez vu si  
» souvent qu'elle n'y peut demeurer sans se ré-  
» pandre : n'enfermez pas un tel trésor dans une  
» âme qui est incapable de le conserver, parce  
» qu'elle n'a pas encore entièrement renoncé aux  
» consolations de la vie présente : ne confiez pas  
» une place à une personne si lâche, qu'elle en  
» ouvreroit les portes aux premiers efforts des en-  
» nemis : que l'excès de votre amour ne vous  
» fasse pas, ô mon Roi ! en hasardant des pierre-  
» ries de si grand prix, donner sujet de croire que  
» vous n'en tenez pas grand compte, puisque  
» vous les laisseriez en garde à une créature si  
» foible et si misérable, en un mot, entre les mains  
» d'une femme aussi méchante que je le suis, et  
» qui, au lieu de faire valoir ces talens, les laisse  
» inutiles et même les enterre. Vous ne faites or-  
» dinairement, mon Dieu, de si grandes grâces,  
» qu'afin que l'on soit plus en état de servir les  
» autres, et vous savez que c'est de tout mon  
» cœur que je vous ai dit autrefois que je m'es-  
» timerois heureuse si vous me priviez du plus  
» grand bien que l'on puisse posséder sur la  
» terre, afin de l'accorder à une autre qui en fe-  
» roit un meilleur usage pour votre gloire. » Il  
m'est, comme je l'ai dit souvent, arrivé de tenir  
de semblables discours à Dieu, comme s'il ne sa-  
voit pas mieux que moi ce qui m'étoit propre.

Au sortir de cette oraison qui unit si fortement  
l'âme à son Créateur, elle demeure dans une si  
grande tendresse pour lui, qu'elle voudroit s'a-  
néantir, afin de se perdre heureusement en lui-  
même ; on se trouve noyé dans ses larmes sans  
savoir quand, ni comment elles ont commencé à

couler , et l'on sent avec un plaisir inconcevable , que , par un effet incompréhensible , ces heureuses larmes , en calmant l'impétuosité du feu de l'amour que l'on a pour Dieu , l'augmentent au lieu de l'éteindre. Ceci peut passer pour de l'arabe ; il n'y a néanmoins rien de plus vrai.

Il m'est arrivé quelquefois , dans cette sorte d'oraison , de me trouver si hors de moi-même , qu'après qu'elle étoit finie , je ne savois si ce n'avoit point été un songe , ou si la gloire à laquelle je m'étois sentie participer , étoit véritable : je me trouvois toute trempée des larmes qui tomboient de mes yeux avec la même abondance qu'on voit une grande pluie tomber du ciel ; et cela me faisoit connoître que ce n'avoit pas été un songe : je me sentois alors si encouragée à souffrir pour Dieu , que pour lui en donner des preuves , j'aurois souffert avec joie que l'on eût mis mon corps en mille pièces. C'est dans cet heureux état que l'on conçoit des désirs fervens , que l'on prend des résolutions de servir Dieu d'une manière héroïque , qu'on le lui promet solennellement , et que l'on commence d'avoir le monde en horreur par la claire connoissance de sa vanité et de son néant. Et comme , lorsque le soleil donne aplomb en quelque lieu , on y aperçoit jusqu'aux moindres fillets des toiles d'araignée , cette heureuse âme connoît jusqu'à ses moindres imperfections et son extrême misère. Cette vue fait disparaître à ses yeux la vaine gloire , parce qu'elle ne sauroit plus ignorer qu'elle ne peut rien d'elle-même ; à peine peut-elle croire avoir prêté son consentement à cette extrême faveur qu'elle a reçue , parce qu'il semble que Dieu le lui ait arraché comme par force , et fermé malgré elle la porte à ses sens , afin de la

faire jouir du bonheur de sa présence. Elle ne voit rien, elle n'entend rien, à moins qu'on ne lui fasse une grande violence ; il n'y a presque rien qui lui puisse plaire : sa vie passée et les grandes miséricordes que Dieu lui a faites se représentent à elle dans un plein jour, et son entendement n'a point besoin d'agir pour en discerner distinctement les plus petites circonstances ; il les envisage toutes d'un seul regard : ainsi l'âme voit que Dieu, au lieu de la châtier par les peines de l'enfer qu'elle avoit si justement méritées, la rend participante de sa gloire : elle se répand alors dans les louanges de Dieu, et je voudrois, à l'heure que je parle, me pouvoir anéantir pour ne subsister plus qu'en lui seul. » Béni soyez-vous, mon Sauveur, de » ce que, faisant comme vous faites toute la félicité des anges, vous voulez bien élever à un état » si heureux un vermisseau tel que je le suis ! »

Je désirerois pouvoir, avec le secours de Dieu, faire connoître la différence qu'il y a entre l'union et le ravissement que l'on nomme autrement l'élévation ou le vol de l'esprit, car ces trois différens noms ne signifient que la même chose, et l'on y ajoute aussi celui d'extase. Le ravissement va encore beaucoup au-delà de l'union, et produit de beaucoup plus grands effets ; il n'opère pas seulement dans l'intérieur, mais aussi dans l'extérieur : que Notre Seigneur rende, s'il lui plaît, cela intelligible. On peut presque toujours, dans l'oraison d'union, résister à l'attrait de Dieu, quoique avec peine, parce que nous sommes encore dans notre pays et dans notre terre ; mais il n'en est pas de même dans le ravissement, on ne peut presque jamais y résister : et il arrive souvent que, sans que nous y pensions, et sans

aucune autre préparation qui nous y dispose , il vient avec une impétuosité si prompte et si forte , que nous voyons et sentons tout d'un coup élever la nuée dans laquelle ce divin aigle nous cache sous l'ombre de ses ailes. Il nous est impossible de concevoir de quelle sorte cela se passe ; car , quoique nous y trouvions un grand plaisir , nous sommes naturellement si foibles , que nous ne pouvons d'abord n'être point touchés de crainte.

Il faut qu'une âme soit extraordinairement généreuse pour s'abandonner alors sans réserve entre les mains de Dieu , et se laisser conduire par lui où il lui plaît , quelque peine qu'elle en ressent. Je me suis quelquefois trouvée en avoir une si grande , que je faisais tous mes efforts pour tâcher de résister , principalement lorsque je tombois dans ces ravissemens en présence de plusieurs personnes , tant j'appréhendois qu'il n'y eût de l'illusion. En cet état , qui est comme un combat que l'on entreprendroit contre un très puissant géant , je résistais quelquefois un peu ; mais je me trouvois après si lasse et si fatiguée , qu'il me sembloit que j'avois le corps tout brisé.

En d'autres temps , il m'étoit absolument impossible de m'opposer à un mouvement si violent ; je me sentois enlever l'âme , et la tête ensuite ; sans que je pusse l'empêcher , et quelquefois tout mon corps , en sorte qu'il ne touchoit plus à terre. Une chose si extraordinaire et qui ne m'est arrivée que rarement , arriva une fois entre autres , lorsque j'étois à genoux dans le chœur avec toutes les religieuses , et prête à communier. Comme cela me parut surnaturel , et qu'il pouvoit être extrêmement remarqué , j'usai du pouvoir que me donne la qualité de prieure pour leur défendre d'en parler.

Une autre fois, durant un sermon qui se faisoit le jour de la fête de notre patron, et où il y avoit plusieurs dames de qualité, commençant à sentir que la même chose alloit m'arriver, je me jetai par terre, et nos sœurs s'approchèrent de moi pour me retenir; mais cela ne put empêcher que l'on s'en aperçût. Je priai alors beaucoup Notre Seigneur de ne vouloir plus me favoriser de ces grâces qui paroissent à l'extérieur sans pouvoir être cachées, et qui me donnoient tant de peine: et j'ai, ce me semble, sujet de croire qu'il lui a plu de m'exaucer, cela ne m'étant point arrivé depuis; mais il est vrai qu'il n'y a pas encore long-temps.

Dans la résistance que je faisois pour m'empêcher d'être ainsi élevée de terre, je sentois sous mes pieds quelque chose qui me pousoit avec tant de violence, que je ne saurois à quoi le comparer, nul autre de tous les mouvemens qui se passent dans l'esprit, n'ayant rien qui approche d'une telle impétuosité; et ce combat que j'éprouvois en moi-même étoit si grand, que j'en avois le corps tout rompu sans pouvoir rien gagner par ma résistance.

Durant cette extase, le corps est comme mort sans pouvoir le plus souvent agir en aucune sorte; et elle le laisse en l'état où elle le trouve: ainsi, s'il étoit assis, il demeure assis; si les mains étoient ouvertes, elles demeurent ouvertes; et si elles étoient fermées, elles demeurent fermées. On ne perd pas ordinairement le sentiment, comme il m'est arrivé de le perdre entièrement, mais rarement et durant fort peu de temps; il se trouble seulement; et quoiqu'on ne puisse agir dans l'extérieur, on ne laisse pas d'entendre:

c'est comme si l'on nous parloit de loin, si ce n'est quand on se trouve dans l'état le plus élevé, c'est-à-dire, lorsque les puissances sont hors d'état de pouvoir agir, tant elles sont unies à Dieu; car il me semble qu'alors on ne voit, on n'entend et on ne sent rien.

Les effets de ce ravissement sont si admirables, qu'il arrive souvent que celui qui, avant d'y entrer, étoit malade et travaillé de grandes douleurs, en sort plein de santé et de vigueur, parce que Dieu, pour récompenser le corps de ce qu'il s'est soumis à l'âme, veut qu'il participe à son bonheur. Si le ravissement a été grand, les puissances se trouvent durant un jour ou deux, et même durant trois jours après qu'il est passé, tellement abimées en Dieu, et comme enivrée de la joie de le posséder, qu'elles semblent être hors d'elles-mêmes.

La seule peine que l'âme ressent alors, est de se trouver engagée à vivre encore dans le monde; elle est comme un oiseau qui, après avoir jeté ses premières plumes, se trouve avoir les ailes assez fortes pour s'élever vers le ciel; elle est comme un vaillant capitaine qui ne se contente pas de déployer l'étendard de la croix de Jesus-Christ, mais qui, après s'être signalé par son courage et par sa fidélité pour son service, le plante sur une haute tour, d'où victorieux, triomphant et n'ayant plus rien à craindre, il voit sous ses pieds ceux qui sont encore engagés dans les périls où il souhaiteroit de s'exposer de nouveau pour la gloire de son divin Maître.

On voit clairement d'un, état si élevé, quel est le néant des choses du monde; on n'a, et l'on ne peut plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu,

et on la remet entre ses mains pour en disposer absolument. O mon Dieu ! combien par-là est clair le sujet qu'avoit David, et que nous avons tous avec lui, de vous demander ces ailes de colombe qu'il vous prioit de lui donner dans l'un des versets de ses psaumes ! car qu'est-ce autre chose, ce que je viens de dire, sinon un vol de l'esprit pour s'élever au-dessus de toutes les créatures et de soi-même ; mais un vol tranquille, un vol agréable, un vol sans bruit ?

Quel empire est comparable à celui d'une âme que Dieu a mise en état de voir ainsi au-dessous d'elle toutes les choses du monde sans être attachée à aucune par affection ? Quelle confusion n'a-t-elle point de les avoir autrefois estimées ? Quel étonnement ne lui donne point le souvenir de l'aveuglement où elle étoit ? Et qui pourroit exprimer combien grande est sa compassion pour ceux qu'elle voit être encore dans la même erreur, principalement si ce sont des personnes d'oraison et que Dieu favorise de ses grâces ? Elle voudroit élever sa voix, et quelquefois elle l'élève en effet pour leur faire connoître leur égarement, et attire ainsi sur elle mille et mille persécutions : on l'accuse de n'être guère humble, de se mêler ainsi d'instruire ceux de qui elle doit apprendre, et particulièrement si c'est une femme : ainsi on la condamne, et avec raison, parce que l'on ne sait pas quelle est l'impétuosité du mouvement qui la porte irrésistiblement à détromper ceux qu'elle aime, et à les délivrer de la servitude où elle s'est vue engagée comme eux durant si longtemps.

Cette âme a peine alors à comprendre comment elle a pu faire cas de ce que l'on nomme le *point*

*d'honneur* : elle admire que , par une erreur qui n'est pas moins grande que générale , on donne ce nom à des choses si méprisables : elle voit clairement que le véritable honneur consiste à n'estimer que ce qui mérite de l'être , à ne considérer que comme un néant , et moins encore qu'un néant , tout ce qui prend fin et n'est pas agréable à Dieu : elle ne peut , sans se moquer d'elle-même , se souvenir du temps auquel elle faisoit cas des richesses et en désiroit. Je n'ai jamais eu , grâce à Dieu , sujet de me confesser du dernier de ces défauts ; mais je ne suis que trop coupable d'être tombée dans l'autre , les ayant trop estimées. Si l'on pouvoit , par le moyen de ces richesses périssables , acheter le bonheur qu'il plaît maintenant à Dieu de me donner , je les estimerois infiniment ; mais je vois , au contraire , qu'un bien si souhaitable ne s'obtient qu'en renonçant à l'amour du bien.

Car qu'est-ce que l'on acquiert par le moyen de ces richesses que l'on recherche avec tant de passion ? Est-ce une chose de grande valeur ? Est-ce une chose durable ? Est-ce une chose qui mérite d'être si ardemment souhaitée ? N'est-ce pas , au contraire , acheter très chèrement de malheureux plaisirs , de fausses joies , et souvent même l'enfer , pour y brûler dans un feu qui ne s'éteindra jamais ? Que de désordres seroient donc bannis du monde , que d'embarras on éviteroit , et combien grande seroit l'amitié qui nous uniroit les uns avec les autres , si chacun s'accordoit à ne considérer l'or et l'argent que comme une terre infructueuse , et si ce misérable intérêt de bien et d'honneur ne remplissoit plus tout , comme il fait , de confusion et de trouble ! Je suis per-

suadée que ce seroit un remède à toutes sortes de maux.

Ainsi, quand l'âme est en l'état dont j'ai parlé, elle connoît la grandeur de l'aveuglement qui nous porte à mettre notre satisfaction en des plaisirs qui ne produisent, même dès cette vie, que des inquiétudes, des peines et des douleurs; car elle ne voit pas seulement les fautes importantes qu'elle commet; elle discerne jusqu'à ses moindres défauts, fussent-ils plus imperceptibles que les toiles d'araignée et que la poussière, parce que rien ne peut se dérober à la lumière de ce divin soleil qui l'éclaire et l'illumine de telle sorte, que quelque soin qu'elle prenne de se purifier, elle se trouve toute pleine d'imperfections et de taches, de même qu'une eau qui sembloit être fort claire avant le lever du soleil, paroît mêlée d'une infinité d'atomes impurs, aussitôt qu'il a pénétré de ses rayons le vase de cristal qui la renferme. L'âme, dans cet état, n'a pas seulement des lumières et des désirs, Dieu lui donne encore la force de passer jusques aux effets: elle ne rencontre aucune occasion de le servir, qu'elle ne s'y porte avec une ardeur extrême, et croit néanmoins ne rien faire, parce qu'elle voit clairement qu'excepté de plaire à Dieu, tout le reste n'est qu'un néant. Mais quelle douleur pour moi que ces occasions de travailler pour son service ne s'offrent point aux personnes qui lui sont aussi inutiles que je le suis! » Faites-moi la grâce, Seigneur, de pouvoir un jour vous payer au moins quelque chose sur d'aussi grandes sommes que sont celles que je vous dois, et ordonnez de tout le reste comme il vous plaira, pourvu que je puisse vous rendre quelque service. D'autres

» femmes vous ont témoigné leur amour par des  
» actions héroïques, et vous ne m'employez point,  
» parce que vous voyez que tout ce que je fais ne  
» consiste qu'en des paroles et en des désirs ; je  
» ne puis pas seulement me bien expliquer , parce  
» que vous connoissez peut-être que j'en abuse-  
» rois. Jésus mon Sauveur , qui êtes le souverain  
» bien , ne tardez pas davantage , s'il vous plaît ,  
» à fortifier mon âme , et à la rendre capable de  
» faire quelque chose pour votre service : ne  
» permettez pas que je me présente toujours  
» ainsi devant vous avec les mains vides. Je sais  
» que je ne puis rien de moi-même ; mais pourvu  
» qu'après m'avoir fait la grâce de m'attirer à  
» vous et de me donner la connoissance de la  
» vérité , vous ne vous éloigniez point de moi ,  
» rien ne me sera impossible. »

Quelle douleur égale celle d'une âme qui , après avoir éprouvé un si grand bonheur que celui qui se rencontre dans les grâces que vous m'avez faites , se voit rengagée à traiter avec le monde , à paroître encore sur le théâtre de la vie humaine , qui n'est que désordre et dérèglement ; à employer du temps à dormir et à manger pour satisfaire aux besoins du corps ? Tout la lasse , tout l'ennuie , et elle ne peut s'affranchir de ces peines à cause des chaînes qui l'y retiennent. C'est alors qu'elle ressent encore davantage le poids de la captivité qui l'attache avec le corps , et la misère de cette vie ; elle connoit avec combien de raison saint Paul demandoit à Dieu de l'en délivrer ; elle élève sa voix avec lui pour le prier de la mettre en liberté ; et ses paroles sont souvent accompagnées de mouvemens si violens , qu'il semble qu'elle veuille sortir de la prison de

son corps pour aller chercher cette heureuse liberté qu'elle ne peut trouver étant avec lui ; elle se considère comme un esclave dans une terre étrangère ; et ce qui l'afflige encore davantage, est de ne rencontrer presque personne qui soit pressé du même désir qu'elle, de sortir de cette captivité, tous, au contraire, si on en excepte un très petit nombre, souhaitant de vivre.

Si nous étions détachés de tout, et si nous ne mettions point notre contentement dans les choses de la terre, combien le déplaisir de ne pas jouir de la présence de Dieu diminueroit-il dans notre esprit l'appréhension de la mort, par le désir de jouir dans un autre monde de la véritable vie ? Lorsque je pense (ayant si peu de charité, et étant si incertaine de mon bonheur à venir) que la connoissance que Dieu m'a donnée de ses vérités me fait souffrir avec tant de peine de me voir encore dans cet exil, quel a dû être le sentiment des saints ? Quel a été celui de saint Paul, de la Madeleine, et des autres qui brûloient comme eux d'un si violent amour de Dieu, que l'on peut dire qu'ils souffroient un continuel martyre ? Il me semble que rien ne peut en cela nous soulager, que de traiter avec des personnes qui aient le cœur plein de ces désirs ; j'entends de désirs accompagnés d'actions, parce que quelques-uns se persuadent aisément, et déclarent qu'ils sont détachés de tout, comme ils le devroient être en effet, puisque leur profession les y oblige. Mais une âme éclairée de la lumière de Dieu connoît aisément, par le peu d'avancement des uns dans la vertu, et le grand progrès qu'y font les autres, la différence qu'il y a entre de simples

paroles, ou des paroles dont les actions confirment la vérité.

Encore une fois, lorsqu'une âme est dans l'état dont j'ai parlé, elle connoît si clairement la vérité et conçoit tant d'amour pour elle, qu'elle considère tout le reste comme un jeu de petits enfans ; elle entre dans un tel mépris de l'honneur du monde, qu'elle ne peut voir que comme une chose digne de risée, que des personnes graves, des personnes d'oraison et religieuses en tiennent encore quelque compte, sous prétexte que la prudence les oblige d'en user ainsi, pour conserver l'autorité de leur rang et être ainsi plus utiles aux autres. Je suis persuadée que si, au contraire, elles méprisoient pour l'amour de Dieu l'autorité attachée à leur rang et à leur état, elles profiteroient plus en un jour qu'elles ne font en dix ans avec le désir de la conserver. Je finirai par dire que, lorsqu'il eut plu à sa divine majesté de me faire les faveurs que j'ai racontées, tous mes maux s'évanouirent : la force qu'il me donna les dissipa ; et non-seulement je ne recevois plus de préjudice de me trouver dans les occasions et avec les personnes qui me nuisoient auparavant ; mais j'en tirois du profit, tout me servoit pour admirer encore davantage la grandeur infinie de Dieu, pour l'aimer plus que jamais, et pour mieux connoître les obligations que je lui avois. Je le prie de tout mon cœur, que l'extrême libéralité dont il a usé envers cette misérable pécheresse, serve à exciter ceux qui liront ceci, à renoncer à tout pour l'amour de lui, en considérant ce que nous devons attendre de son infinie bonté dans une autre vie, puisqu'il récompense

si abondamment, même en celle-ci, les services que nous lui rendons.



## CHAPITRE XV.

CONSEILS SUR LES VISIONS ET LES RÉVÉLATIONS QUE QUELQUES PERSONNES PRÉTENDENT AVOIR DANS L'ORAISON.

Le bien ou le mal n'est pas dans les visions, mais dans celui qui, les ayant, en fait ou n'en fait pas son profit. S'il en use comme il doit, elles ne lui sauroient nuire, quoiqu'elles viennent du démon; elles ne sauroient, au contraire, lui servir, quoiqu'elles viennent de Dieu, si, au lieu de s'en humilier, il s'en glorifie.

Pour m'expliquer davantage, j'ajoute que lorsque Notre Seigneur, par un effet de sa bonté, se montre à une âme pour se faire mieux connoître à elle et augmenter l'amour qu'elle lui porte, ou qu'il lui découvre quelqu'un de ses secrets, ou qu'il lui fait quelque autre faveur; si, au lieu d'être confuse de recevoir une si grande grâce et de s'en juger indigne, elle s'imagine être une sainte, et que c'est la récompense des services qu'elle lui rend, il est évident qu'elle convertit en poison, comme l'araignée, l'avantage qu'elle en devoit recevoir. Mais quand, au contraire, c'est le démon qui est l'auteur de ces visions pour faire tomber l'âme dans l'orgueil; si, dans la pensée qu'elle a qu'elles viennent de Dieu, elle s'humilie, si elle reconnoît qu'elle n'a point

mérité cette faveur, si elle s'efforce de le servir avec encore plus d'affection, si elle s'estime trop heureuse de ramasser les miettes qui tombent de la table de celles à qui Dieu fait de semblables grâces, si elle fait pénitence, si elle redouble ses prières, si elle veille sur elle-même de peur d'offenser un Dieu si bon, et si elle pratique plus parfaitement l'obéissance, je puis assurer hardiment que cet artifice du démon ne lui nuira point. Si dans ces apparitions il lui dit quelque chose de ce qui se passe en elle, ou lui découvre l'avenir, elle doit le rapporter à un confesseur prudent et savant, et se conduire par ses avis. Elle peut aussi en parler à sa supérieure, afin qu'elle lui donne pour confesseur un homme qui ait les qualités que je viens de dire. Mais si, après en avoir usé de la sorte, elle n'obéit pas à ce que lui dira son confesseur, il est évident que ces visions viennent du démon, ou d'une profonde mélancolie, puisque, quand même le confesseur se tromperoit, elle se tromperoit bien davantage en manquant d'exécuter ce qu'il lui ordonne, fût-ce un ange du Ciel qui lui eût parlé. Car Notre Seigneur, ou l'éclairera, ou disposera les choses de telle sorte, qu'elle ne pourra errer en lui obéissant; au lieu qu'elle ne sauroit lui désobéir sans s'engager dans un grand péril, ou au moins en de grands inconvéniens.

On doit remarquer que la nature humaine est si foible, particulièrement dans les femmes, et plus dans l'exercice de l'oraison qu'en toute autre chose, qu'il ne faut pas prendre pour des visions tout ce qui se présente à notre imagination, mais croire que lorsqu'elles sont véritables, il est facile de le connoître : et pour peu que ces personnes

soient mélancoliques, elles doivent encore beaucoup plus y prendre garde.

J'ai vu des effets de ces imaginations, qui m'ont épouvantée, et fait admirer que ces personnes puissent si fortement se persuader d'avoir vu ce qu'elles n'ont point vu. Un prêtre me dit un jour, comme le croyant véritable, qu'une femme qu'il confessoit l'avoit assuré que la sainte Vierge la visitoit fort souvent, s'asseyoit sur son lit, lui parloit durant plus d'une heure, lui prédisoit l'avenir, et l'instruisoit de plusieurs autres choses : et comme parmi tant de rêveries, quelques-unes se trouvoient conformes à la vérité, elle ajoutoit foi à tout le reste. Je me contentai de lui répondre que je croyois qu'il devoit attendre à porter jugement de ces visions jusqu'à ce qu'il eût vu par d'autres effets si ces prophéties se trouveroient véritables, et qu'il se fût informé de la vie de cette personne. Il approuva mon avis, et connut enfin que ce n'étoit qu'une rêverie. Je pourrois rapporter divers exemples semblables, qui feroient voir que je n'ai pas tort de dire qu'il ne faut pas facilement ajouter foi à ces prétendues visions. Il n'y a pas long-temps qu'un homme en imposa, par de semblables chimères, à des gens fort doctes et fort spirituels.

Il est donc fort important, pour les raisons que je viens de dire, et d'autres que j'y pourrois ajouter, que chaque religieuse rende un compte exact de son oraison à la supérieure, et que cette supérieure considère avec grand soin le naturel et la vertu de cette sœur pour en informer le confesseur, afin qu'il puisse mieux en juger ; et si le confesseur ordinaire n'est pas intelligent en cela, qu'elle en choisisse un autre qui le soit. Il

importe aussi, plus qu'on ne le sauroit dire, de ne point parler de choses semblables à des personnes du dehors, quoique l'on soit assuré que ce sont de véritables faveurs de Dieu, et toutes miraculeuses; et de n'en dire rien aussi au confesseur, s'il n'étoit pas assez prudent pour les taire. Mais il faut que la supérieure les sache toujours, et les écoute avec grande application, et dans la disposition de louer beaucoup plus celles des sœurs qui surpassent les autres en humilité, en mortification et en obéissance, que celles que Dieu conduit par ce chemin d'une oraison surnaturelle, quoiqu'elles aient aussi toutes ces vertus. Car si ces dernières n'agissent que par l'esprit de Dieu, au lieu de s'en attrister, elles s'humilieront et se réjouiront d'être méprisées; et les autres, pour se consoler de ne pouvoir arriver à ces faveurs extraordinaires que Dieu ne donne qu'à ceux qu'il lui plaît, redoubleront leurs efforts pour s'avancer de plus en plus dans les vertus d'humilité, de mortification et d'obéissance. Que ce Dieu tout-puissant, de qui seul dépend notre bonheur, daigne, s'il lui plaît, nous les accorder; et il ne nous les refusera pas sans doute, pourvu que nous les lui demandions par de bonnes œuvres, de ferventes prières et une ferme confiance en sa bonté et en sa miséricorde.

## CHAPITRE XVI.

PREMIÈRE RELATION DE LA MANIÈRE D'ORAISON ET DE L'ÉTAT DE L'ÂME DE SAINTE THÉRÈSE, EN 1560, FAITE PAR ELLE-MÊME, ET ADRESSÉE A SAINT PIERRE D'ALCANTARA, L'UN DE SES DIRECTEURS.

VOICI, mon révérend Père, quelle est à présent ma manière d'oraison. Il est très rare que je puisse méditer, parce qu'aussitôt que je commence à me recueillir, j'entre dans la quiétude, ou dans un ravissement qui m'ôte entièrement l'usage des sens; de sorte que, si l'on me parle, j'entends seulement le son de la voix, mais sans comprendre ce qu'on me dit, appliquée uniquement au divin objet qui occupe alors mon esprit.

Lorsque je ne pense point à Dieu, mais à d'autres choses, et que mon âme est dans une si grande sécheresse, et mon corps si accablé d'infirmités, qu'il me semble que quelque désir que j'eusse de faire l'oraison, il me seroit impossible de m'y appliquer, il m'arrive très souvent de me trouver tout d'un coup dans un recueillement et une élévation d'esprit qui me mettent comme hors de moi-même, et qui m'enrichissent en un moment des dons excellens que ces sortes de grâces nous communiquent d'ordinaire, sans néanmoins qu'elles aient été précédées de visions ou de ravissemens, ni que j'aie rien entendu, et même sans savoir où je suis: il me paroît seulement que mon âme est comme perdue, et qu'en cet état elle profite plus

en un moment, qu'elle ne pourroit, avec tous ses efforts, faire en une année.

D'autres fois je me sens dans de si violens transports d'amour de Dieu, et pressée d'un désir si ardent de mourir pour lui, que je ne sais que devenir : je jette des eris, et ne pouvant résister à des mouvemens si vifs et si impatiens, je l'appelle à mon secours. En d'autres temps je ne puis demeurer assise, tant mon imagination et mes inquiétudes sont grandes et sans y avoir en rien contribué, je souffre une peine si délicieuse, que je ne voudrois jamais la voir cesser : elle naît du dégoût de la vie, que le désir de voir Dieu me cause, et de la pensée que mon mal est sans remède, parce qu'il n'y en a point d'autre que la mort, et qu'il ne m'est pas permis de me la donner. Ainsi, il paroît à mon âme affligée que tout le monde est dans la joie, et qu'elle seule est désolée ; que tout le monde trouve de la consolation et du soulagement dans ses maux, et qu'il n'y a que les siens qui n'en peuvent recevoir.

Ces réflexions me jettent dans une si profonde tristesse, et augmentent de telle sorte ma douleur, qu'il me seroit impossible de n'en pas mourir, si le Seigneur ne la modéroit par des ravissemens qui font cesser toutes mes inquiétudes, qui rendent le calme à mon âme, et lui donnent quelquefois la joie de voir une partie de ce qu'elle désire si fort de posséder, et en d'autres temps celle de comprendre des vérités sublimes qui lui étoient cachées.

Je ne puis exprimer avec quelle vivacité je me sens quelquefois agitée du désir de servir Dieu, et la peine que je souffre d'être si inutile à sa gloire ; il me paroît qu'il n'y a ni peines, ni tourmens, ni

mort, ni martyr que je n'endurasse de bon cœur pour lui donner des marques de mon amour. Ces transports ne sont pas l'effet de mes réflexions; ils m'arrivent subitement, mais avec tant de violence et d'impétuosité, que je ne puis ni y résister, ni en comprendre la cause: je voudrois élever ma voix pour faire entendre à tous les hommes combien il est important de ne pas se contenter de faire peu de chose pour Dieu, et quels sont les biens que nous devons espérer de sa honté, si nous nous disposons à les recevoir.

Ces désirs me consomment, de même que le regret de ne pouvoir faire ce que je souhaite avec tant de passion; il me semble que, si j'étois libre, je ferois des choses extraordinaires pour le service de Dieu et du prochain; mais je me vois comme liée d'une telle sorte, que je suis également inutile et à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Ainsi ma peine est si grande, qu'elle ne peut se concevoir; mais enfin Dieu la fait cesser par des délices, des consolations et des joies charmantes.

Lorsque je me sentois pressée plus vivement du désir de servir Dieu, il m'est arrivé quelquefois de vouloir faire des pénitences qui auroient beaucoup adouci mon martyre; mais on m'en empêchoit à cause de mes infirmités corporelles: je crois que, si on me les eût permises dans l'ardeur que j'avois de souffrir, elles auroient été excessives, puisque encore que celles que je fais soient médiocres, elles ne laissent pas de me soulager, et de me faire goûter une joie et une douceur qui m'enchantent.

La peine que j'ai d'être obligée de converser avec les créatures est quelquefois si amère, qu'elle me fait verser des larmes; la solitude fait mes dé-

lices ; et lors même que je ne prie, ni ne lis, je ne laisse pas de prendre plaisir à être seule. L'entretien avec mes parens me jette dans une tristesse encore plus profonde, et je ne suis jamais avec eux que par contrainte, excepté quand je puis leur parler de l'oraison, ou m'informer des dispositions de leurs âmes ; car ces discours me causent une joie très sensible. Ce n'est pas qu'en de certains temps ils ne m'ennuient aussi quand je me sens attirée à la solitude, parce qu'alors je ne voudrois ni voir ni parler, mais m'en aller dans un lieu écarté où je ne fusse vue de qui que ce soit ; cela néanmoins m'arrive rarement avec les personnes qui traitent de l'oraison, et encore moins avec mes directeurs qui me consolent toujours.

La nécessité de manger et de dormir ne m'est pas un moindre tourment, sur tout parce que je puis moins que personne m'en dispenser à cause de mes infirmités ; je me sou mets à cette dure loi pour plaire à Dieu, et je lui offre la peine que j'en souffre.

Le temps me paroît passer si vite, que je n'en ai jamais assez pour lire, pour prier et pour m'entretenir seule à seule avec Dieu ; ce qui naît de l'amour que j'ai pour la prière, la lecture et la solitude dont je ne me lasserai jamais. Je lis cependant fort peu, parce qu'aussitôt que j'ouvre mon livre, j'entre dans un si grand recueillement, que ma lecture se change en oraison ; mais il ne dure pas aussi long-temps que je voudrois, à cause de la multitude d'occupations dont je suis accablée, qui, bien qu'elles soient bonnes, ne me donnent pas la consolation que je recevrois d'un long commerce avec Dieu. Ainsi je ne puis voir sans quelque déplaisir, que c'est toujours en vain :

que je désire plus de temps que je n'en ai pour lire et pour prier.

Notre Seigneur m'a donné avec l'oraison de quiétude et de ravissement les grands désirs dont j'ai parlé, et beaucoup plus de vertu que je n'en avois; ils ont produit dans mon âme, aussi bien que les visions dont j'ai été gratifiée, des effets si merveilleux, que je puis dire que, s'il y a quelque chose de bon en moi, ils en sont la cause; car je me trouve si changée en mieux depuis ce temps-là, que je ne puis penser sans horreur à l'état où j'étois avant que Dieu m'eût fait tant de grâces.

Dieu m'a inspiré une si ferme résolution de ne le point offenser, même véniellement, que j'aime-rois mieux endurer mille morts, que de commettre le moindre péché de propos délibéré; cette résolution est telle, qu'il n'y a point de bien que je ne méprisasse, point de tourmens que je ne fusse prête à endurer, plutôt que de manquer de préférer une chose que je croirois plus agréable à Notre Seigneur et de plus grande perfection, à une autre moins parfaite, pourvu que mon directeur l'approuvât. Si j'en usois autrement, je n'aurois pas, ce me semble, la hardiesse de rien demander à Dieu, ni de faire l'oraison. Je ne laisse pas néanmoins de commettre bien des fautes à cet égard, et d'être très imparfaite en tout le reste.

Quoique mon obéissance soit très défectueuse, il me paroît que je suis incapable de vouloir manquer à faire les choses que mon confesseur me prescrit, ou même que je puis croire qu'il souhaite de moi; et je me croirois en mauvais état, si j'étois dans une autre disposition.

Il me semble aussi que, si j'étois riche, je ne voudrois ni me conserver du revenu, ni garder

nul argent pour mon usage particulier, mais que je me contenterois précisément du nécessaire. L'amour que j'ai pour la pauvreté est pourtant imparfait, parce qu'encore qu'il soit vrai que je ne désire rien pour moi, je désirerois néanmoins avoir du bien pour pouvoir le donner; cela me fait sentir que je ne suis pas vraiment pauvre.

Je n'ai presque point eu de visions qui ne m'aient laissée avec plus de vertus que j'en avois auparavant : je laisse à mes directeurs de juger si quelques-unes n'ont point été des illusions.

Les eaux, les campagnes, les fleurs, les bonnes odeurs, la musique et tant d'autres choses qui passent dans le monde pour ravissantes, le sont si peu pour moi en comparaison de celles qui se présentent à mon esprit dans les visions que j'ai d'ordinaire, que je voudrois n'avoir point d'yeux pour les voir et point d'oreilles pour les entendre : comme elles ne me touchent point, et qu'elles me paroissent, au contraire, très méprisables, je ne les ai pas plus tôt aperçues, qu'elles s'effacent de mon imagination.

Je ne puis, sans me faire une extrême violence, avoir de longs entretiens avec les personnes du monde, lorsque je suis contrainte de leur parler, quand même ce seroit de l'oraison ou d'autres sujets de piété, à moins que ces entretiens ne soient tout-à-fait nécessaires.

J'ai tant de dégoût pour les conversations et les discours des choses du monde qui m'étoient autrefois si agréables, que je ne puis plus les soutenir. Les désirs que j'ai d'aimer, de servir et de voir Dieu, ne sont plus accompagnés, comme ils étoient dans le temps que je me croyois si dévote, de méditations et de tendres larmes, mais de mouve-

mens d'amour de Dieu si vifs et si ardens, que, s'il ne les tempéroit par les ravissemens dont j'ai parlé, qui mettent mon âme dans la quiétude et dans le calme, je ne doute pas qu'elle ne cessât bientôt d'animer mon corps.

J'ai tant d'amour pour les personnes courageuses, que je ne puis les voir marcher à grands pas dans le chemin de la perfection, se détacher de toutes les choses de la terre, et ne trouver rien de difficile pour servir Dieu, que je ne désire de communiquer avec elles, que parce qu'il me paroît que leur exemple m'encourage et me fortifie.

L'exemple, au contraire, des âmes molles, lâches et timides, qui craignent toujours de s'engager dans ce qu'elles pourroient raisonnablement entreprendre pour le service de Dieu, me touche de compassion et me fait gémir en sa présence : je l'appelle à leur secours, j'implore son assistance et celle de ces grands saints, qui avec un courage et une constance invincibles, ont triomphé de ces terribles obstacles qui nous alarment et nous épouvantent si fort aujourd'hui. Ce n'est pas que je me croie capable de rien faire de bon ; mais c'est que je ne doute point que Dieu n'assiste puissamment ceux qui ont le courage de s'engager dans de grands desseins pour sa gloire. Comme donc je suis très persuadée qu'il ne les abandonne jamais lorsqu'ils ne mettent leur confiance qu'en lui seul, je souhaite trouver des gens qui me confirment dans cette pensée, et que par-là je puisse négliger le soin de la nourriture et du vêtement, et me reposer de tout cela sur la Providence.

Lorsque je dis qu'il faut laisser à Dieu le soin de nos besoins temporels, je n'entends pas qu'on puisse se dispenser de faire les diligences conve-

nables pour se les procurer ; j'entends seulement que ce doit être sans trouble et sans inquiétude. Pour moi, je me trouve si bien de n'en point avoir, que je fais ce que je puis pour m'oublier moi-même ; il me semble qu'il y a près d'un an que Dieu m'a inspiré ces sentimens, et qu'il m'a donné cette liberté d'esprit.

Pour ce qui est de la vaine gloire, Notre Seigneur m'a fait la grâce d'être très convaincue que je n'ai nul sujet d'en avoir ; il me fait sentir très vivement mes misères, et connoître encore plus clairement que je ne contribue en rien à tant de faveurs que je reçois de sa bonté, et que, quelques efforts que je fisse, ils ne seroient pas capables d'élever mon esprit à la connoissance de la moindre des vérités dont il m'instruit dans un ravissement.

Il m'a paru autrefois que je devois avoir honte de parler des grâces que Dieu me fait ; mais depuis quelques jours je n'en ai plus du tout, et j'en parle aussi librement que si elles regardoient quelque autre personne, parce que je ne me trouve pas meilleure que je l'étois auparavant ; au contraire, je me trouve encore pire ; et cette profusion de grâces, dont je profite si peu, me fait croire sans hésiter qu'il n'y eut jamais sur la terre une plus méchante créature que moi. Ainsi, il me paroît que, quoique je reçoive perpétuellement des grâces de Dieu, les autres sont plus vertueuses et s'avancent davantage dans son service ; cela me fait espérer que Dieu les comblera tout d'un coup de ces dons excellens, que j'ai reçus à diverses fois. Je me persuade aussi que c'est parce que je suis si foible et si mauvaise, que Dieu m'a conduite par ce chemin ; et je le con-

jure de tout mon cœur de ne me point récompenser dans cette vie, mais dans l'éternité.

Lorsque, étant en oraison, je me trouve dans la liberté de méditer, je ne pourrois, quand même je le voudrois, désirer du repos, ni en demander à Notre-Seigneur, parce que je vois qu'il n'en a jamais eu sur la terre, mais qu'il a passé sa vie dans de continuelles souffrances. Je le prie donc de ne me les point épargner, mais de me faire la grâce de m'en envoyer que je puisse soutenir constamment jusqu'à la mort.

Toutes les choses de cette nature, et qui sont les plus parfaites; s'offrent à moi dans l'oraison, et font une si vive impression sur mon esprit, que je ne puis voir sans étonnement de si grandes vérités. Ces vérités me sont montrées avec tant de clarté et d'évidence, que je trouve que tout ce qui est dans le monde, n'est auprès d'elles qu'un néant et une pure folie. Ainsi j'aurois besoin de me contraindre pour y penser, comme j'y pensois autrefois. C'est sur ce pied-là que je regarde comme une rêverie de compter pour quelque chose les pertes, les disgrâces et les malheurs de cette vie, et d'être inconsolable de la mort de nos proches et de nos amis. Cependant, lorsque je considère quels ont été mes sentimens, et en quelles dispositions j'étois, avant que Notre-Seigneur m'eût comblée de tant de faveurs, je ne puis m'empêcher de craindre et de veiller avec soin sur ma conduite.

Si je remarque en quelques personnes des choses qui paroissent visiblement être des péchés, je ne puis me résoudre à croire que ces personnes offensent Dieu, parce qu'il me paroît que chacun désire comme moi de lui plaire : il m'a fait cette

grâce signalée de ne m'arrêter jamais volontairement à penser aux défauts des autres, quand ils se présentent à mon esprit, au lieu de m'y arrêter, je considère aussitôt ce qu'il y a de bon dans ces personnes. Ainsi rien ne m'afflige que les péchés publics et les hérésies, dont je suis souvent si vivement touchée, qu'il me semble que c'est la seule peine qu'on doit ressentir; et quoique ce m'en soit une aussi de voir des personnes d'oraison l'abandonner et retourner en arrière, elle ne m'est pas néanmoins si sensible que l'autre, parce que je tâche de n'y point penser.

J'ai bien moins de curiosité que je n'en avois, quoique je ne pratique pas toujours à cet égard une entière mortification, mais seulement quelquefois.

Ce que je viens de rapporter, joint à une attention presque continuelle à la présence de Dieu, est, selon ce que j'en puis juger, l'état de mon âme et ma disposition ordinaire. Ainsi, quand je m'occupe d'autres choses, je me sens comme réveiller sans savoir par qui, pour redoubler mon attention : cela ne m'arrive pas toujours, mais seulement lorsque les affaires que je traite sont fort appliquantes; car, grâces à Dieu, je n'en ai pas souvent qui occupent tout mon esprit.

Je me trouve quelquefois quatre ou cinq jours de suite enveloppée de si épaisses ténèbres, que j'oublie entièrement les grâces que Dieu m'a faites : non-seulement je n'ai ni serveux, ni visions, mais elles sont tellement effacées de ma mémoire, qu'il me seroit impossible, quelques efforts que je fisse, de m'en pouvoir souvenir : tout me paroît un songe; mes maux corporels m'accablent; mon esprit s'obscurcit; quoi que

je fasse , je ne puis penser à Dieu. Si je lis , je ne comprends rien à ma lecture , et je ne sais en quelque façon sous quelle loi je vis : je me vois pleine d'imperfections , sans amour pour la vertu ; et cette grande ardeur de souffrir pour Dieu dis-  
paroit de telle sorte , qu'il me semble que je serois incapable de résister à la moindre tentation : il me vient dans la pensée que je ne suis propre à rien , et de quoi je m'avise de vouloir faire quelque chose de plus que le commun du monde. Je me sens disposée à contester contre tous ceux qui voudroient me contredire : je m'imagine que je trompe tout le monde , principalement ceux qui ont bonne opinion de moi.

Plongée dans cet abîme de tristesse , je voudrois m'aller cacher en quelque lieu où personne ne me vit. Ce n'est pas par vertu que je désire alors la solitude , mais par lâcheté. Ma consolation au milieu d'une si cruelle guerre , c'est la grâce que Dieu me fait de ne l'offenser pas plus qu'à l'ordinaire ; et qu'au lieu de le prier de me délivrer de ce tourment , je me soumetts de tout mon cœur à le souffrir si c'est sa volonté , jusqu'à la fin de ma vie , pourvu qu'il me soutienne de sa main , en sorte que je ne l'offense point. Je considère aussi comme une très grande grâce qu'il me fait , de n'être pas toujours dans ce déplorable état.

Voici une chose qui me jette dans le dernier étonnement , c'est que , quelque abîmée que je sois dans cette extrême affliction , quelque grande que puisse être ma peine , une seule des paroles que Notre Seigneur a souvent la bonté de me faire entendre , une vision , un recueillement qui ne dure pas plus d'un *Ave , Maria* , ou une ap-

proche de la sainte table pour communier, rend une parfaite tranquillité à mon âme, donne de la santé à mon corps, et éclaire de telle sorte mon esprit, qu'il recouvre toute sa force, qu'il rentre aussitôt dans ses dispositions ordinaires, et n'a plus d'inquiétudes sur le passé : je l'ai éprouvé diverses fois ; et toujours depuis six mois, je me trouve, quand je communie, soulagée de mes indispositions corporelles.

Les ravissemens sont aussi très souvent le même effet ; j'en ai eu qui ont duré trois heures, et d'autres tout le jour, pendant lesquels je me portois beaucoup mieux qu'auparavant. Ce n'est point, ce me semble, une imagination ; je me suis appliquée avec un extrême soin à remarquer une guérison si merveilleuse. Ainsi, quand je suis dans cet admirable recueillement, je ne crains rien pour ma santé. La vérité est pourtant que, quand je fais l'oraison que je faisais autrefois, je n'éprouve rien d'extraordinaire, et que je ne sens nul soulagement de mes infirmités.

Le récit que je viens de vous faire, mon très révérend père, me persuade que toutes ces visions, ces révélations, et ces paroles que j'entends, viennent de Dieu, parce que je ne puis ignorer quelles étoient autrefois mes misères, et qu'étant en chemin de me perdre, elles m'ont mise en peu de temps dans l'état où je me trouve, et m'ont donné des vertus qui m'étonnent et qui sont aujourd'hui que je ne me reconnois presque plus moi-même. Je sais certainement que je ne les ai pas acquises, ces vertus, par mon travail, mais je ne sais pas de quelle manière je les ai reçues. Je puis cependant assurer avec vérité que je ne me trompe pas en ceci, et que Dieu ne s'est pas seule-

ment servi de ce moyen pour m'engager dans son service, mais aussi pour me retirer de l'enfer. Ceux de mes confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales ne l'ignorent pas.

Quand je rencontre des personnes qui savent quelque chose des grandes grâces que Dieu m'a faites, je voudrois qu'il me fût permis de les leur raconter toute ma vie; car il me paroît que je ne crains point la mauvaise opinion que ce portrait pourroit donner de moi, et que je mets toute ma gloire à procurer celle de Notre Seigneur, et à désirer qu'on lui donne les louanges qui sont si justement dues à sa souveraine majesté. Comme il connoît le fond de mon cœur, il sait que je dis la vérité, et que, sans me soucier ni des biens, ni des honneurs, ni de la vie, ni de la santé, ni de ce qui concerne les avantages du corps ou de l'âme, ni même de la félicité des bienheureux, je borne tous mes désirs à sa seule gloire.

Je ne saurois croire que le démon m'ait procuré de si grands avantages pour m'attirer à lui et pour me perdre; il est trop habile pour employer des moyens si contraires à ses desseins; et quand mes péchés mériteroient que je fusse malheureusement trompée et séduite par ses artifices, je ne pourrois me persuader que Dieu eût rejeté les instantes prières que quantité d'âmes très ferventes lui ont faites depuis deux ans; car je n'ai point cessé de conjurer tout le monde de lui offrir des vœux pour obtenir de sa bonté qu'il me fit connoître si j'étois dans un bon chemin, afin que, si je m'égarois, il lui plût de me conduire par un autre, et de me redresser. Est-il possible, encore un coup, que, si ce qui se passe en moi ne